

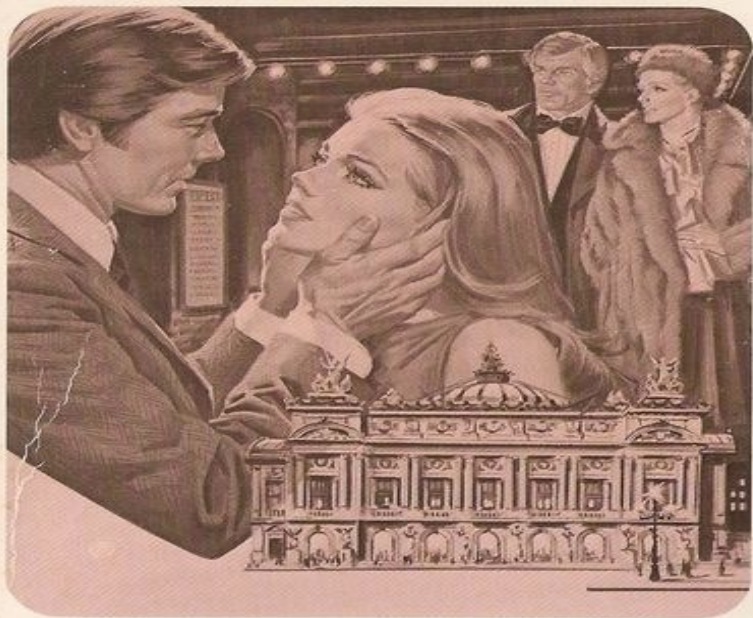
Harlequin

SERIE CLUB

LA MAGIE DES WARRENDER

L'inaccessible étoile

Mary Burchell *ou*



Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :

UNBIDDEN MELODY

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants causé, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© 1973 Mary Burchell. © 1980 Harlequin S.A. Traduction française. ISBN 2-86259-659-0 ISSN 0223-3797

— Il y a une seule solution, décréta Dermot Deane sans lever les yeux de son bureau encombré de papiers. Vous irez vous-même chercher Nicolas Brenner à l'aéroport.

— *Moi?*

Mary leva un regard étonné vers son patron.

— Mais...

— Ne dites pas « mais », coupa Deane, irrité. C'est le mot le plus stupide de la langue anglaise. Il est strictement interdit dans ce bureau. Compris ?

— Oui, monsieur, obtempéra Mary, soumise.

Il passa la main dans ses cheveux qui commençaient à se raréfier.

— Je peux me débrouiller seul face à pratiquement n'importe quelle situation. Mais...

Il s'interrompit devant le sourire mal dissimulé de son interlocutrice et reprit vivement :

— Cependant, en cas de catastrophe, je m'attends à votre collaboration, même si vous n'êtes là que depuis trois semaines. De toute façon, c'est vous qui avez parlé la première de cet homme, conclut-il d'un ton qui mettait définitivement fin à la discussion.

C'était vrai, elle devait le reconnaître. Pourtant, en matière de chanteurs, le nom de Nicolas Brenner venait immédiatement à l'esprit.

Avant de travailler pour Dermot Deane, Mary l'avait à peine aperçu quelques fois dans des salles de concert, où le célèbre imprésario était venu écouter l'un ou l'autre de « ses » artistes.

Elle le considérait alors, — si tant est qu'elle eût réellement pensé à lui — comme un être imperturbable, avisé, indifférent aux tempêtes fréquentes dans le milieu artistique au sein duquel il évoluait.

Mais quand elle eut à remplacer la secrétaire qui le secondait depuis dix ans, elle s'aperçut qu'elle était bien loin de la vérité.

— Il est aussi caractériel que la plupart de ses clients, avait déclaré Miss Evans. Et c'est bien normal. C'est lui le responsable, financièrement, si cela ne marche pas. Cependant, il doit donner continuellement l'impression que tout se déroule à merveille. Il ne peut s'offrir le luxe d'une colère ni d'une crise de nerfs. Il doit connaître la réponse à toutes les questions. Pas étonnant que les agents artistiques et les imprésarios attrapent souvent des ulcères !

— A-t-il un ulcère? questionna Mary avec sollicitude.

Miss Evans répondit que non, pas à sa connaissance, grâce à sa compétente secrétaire qui le déchargeait de la moitié de sa besogne...

Elle faisait évidemment allusion à son intéressante personne, suggérant à Mary de se montrer digne de lui succéder. La jeune fille promit à mots couverts de faire de son mieux pour suivre ses traces.

— D.D. est un bon patron, poursuivit Miss Evans. Mais s'il est d'humeur impossible,

pensez seulement que la Torelli a dû se montrer insupportable, ou Oscar Warrender déraisonnable, ou encore qu'un ténor a fait preuve d'une extrême légèreté en se cassant soudain la jambe ou le bras...

Mary avait incliné gravement sa tête blonde, et promis qu'elle se le rappellerait.

Et elle y mit tout son cœur durant les quelques jours où elle travailla avec Miss Evans, demeurée un peu plus longtemps pour la mettre au courant des affaires.

Pour Mary, l'état de secrétaire de Dermot Deane n'était pas seulement une promotion, c'était aussi la réalisation d'un rêve. Aussi loin qu'elle se souvint, elle avait toujours été fascinée par l'univers musical. Mais, malgré ses propres talents artistiques, elle avait vite compris qu'une bonne oreille, un certain goût naturel et une voix plaisante ne suffisaient pas pour faire carrière dans ce monde difficile.

Heureusement, ses parents, malgré leur amour pour elle, ne l'avaient pas bercée d'illusions. Ils lui avaient permis de développer ses modestes dons sans pourtant négliger de lui donner un bagage plus raisonnable qui lui permettrait de gagner sa vie de façon plus conventionnelle. Et c'était là une sage décision.

Mary se vit ainsi épargnée des années d'espoirs stériles menant tout droit à l'amère déception. A vingt-deux ans, elle était une excellente secrétaire, parlant couramment trois langues. De plus, elle avait un amour-propre suffisant pour donner partout et toujours le meilleur d'elle-même.

Au lieu de devenir une médiocre cantatrice, elle s'appliqua à être une auditrice avertie — situation dont elle tirait le plus grand plaisir... et elle s'en serait grandement contentée si elle n'avait entendu parler du poste de secrétaire vacant chez Dermot Deane.

Elle était alors en train de faire la queue devant le guichet de l'Opéra, et, sitôt son billet en main, elle se précipita chez l'impresario.

Son attitude ferme mais modeste, ses références et son enthousiasme durent faire forte impression car il hésita à peine pour l'engager. Il tiqua légèrement quand elle parla du mois de préavis qu'elle devait à son précédent employeur. Mais elle lui fit remarquer qu'il ne pourrait se fier à elle si elle commençait par mal se conduire envers quelqu'un d'autre.

— D'accord, acquiesça-t-il, convaincu par la justesse de son raisonnement.

Il parvint à persuader Miss Evans de retarder son départ d'un mois, pour laisser à Mary le temps requis par son ancien travail avant de se plonger dans l'existence passionnante et agitée qui était celle du très célèbre impresario.

Mary était là depuis trois jours quand la première des crises prévues par Miss Evans survint : le ténor qui devait interpréter quelques représentations fort attendues de *Carmen* à l'Opéra se cassa réellement un bras. On demanda à Dermot Deane de lui trouver un remplaçant de qualité et de réputation égales.

Mary fut passionnée par la conversation qui s'ensuivit. Entre Miss Evans et Dermot Deane volaient des noms célèbres qui, pour la jeune fille, n'étaient que des silhouettes lumineuses

derrière les feux de la rampe. Mais ils furent tous repoussés, pour une raison ou pour une autre.

Mary leva alors les yeux de sa machine à écrire et suggéra timidement :

— Que pensez-vous de Nicolas Brenner?

— Ce que je pense de lui ? riposta Deane avec ironie.

— Il ne ferait pas l'affaire ?

— Le meilleur « fera toujours l'affaire », répliqua l'impresario. Mais en remplacement... De toute façon, Il est hors circuit depuis cet accident de voiture du mois de mars dernier...

— Il n'a pas été lui-même très atteint. Il doit être remis, à présent, intervint Miss Evans.

— En tout cas, il n'a pas chanté depuis. Sans doute par réaction à la mort de sa femme... C'est ce qu'il y a

de plus difficile à surmonter, pour un artiste.

Il marqua un temps. Mary, refusant de renoncer à aider moralement celui qu'elle admirait le plus de tous les chanteurs, fit une nouvelle tentative.

— Peut-être préférerait-il rentrer en scène brusquement, plutôt que de se contraindre à un retour dans les règles...

— Peut-être, répéta Dermot Deane, pensif. Ce n'est pas un garçon très difficile, en fait. Et Don José est l'un de ses meilleurs rôles. Lenski pourrait également l'intéresser, quand on remontera *Eugène Onegin*. Cela ferait... oui... Huit représentations. Dix au maximum.

— Il ferait en effet un excellent Lensky. Il a de bonnes jambes, fit observer calmement Miss Evans.

— C'est sa gorge qui importe, non ses jambes ! grogna l'impresario.

— Avec ce costume, il vaut quand même mieux avoir de belles jambes, insista l'ancienne secrétaire.

— Et il parle certainement bien le Russe, renchérit vivement Mary. Il a une grand-mère slave, n'est-ce pas ?

— Ils ont tous une grand-mère russe, des oncles hongrois et des petites amies espagnoles, si cela les arrange ! fit Deane avec cynisme. Cependant, c'est vrai, il parle russe couramment. Je me rappelle l'avoir vu interpréter une fois l'Idiot dans Boris. H *était* l'idiot personnifié.

Ce n'était pas exactement la façon dont Mary aurait choisi de décrire son chanteur favori. Elle tressaillit légèrement à ce coup porté au romantisme de son idole.

— Alors, vous allez essayer de l'avoir ? demanda-t-elle cependant.

Dermot Deane acquiesça en se dirigeant vers le téléphone.

Suivirent deux passionnantes journées de télégrammes, téléphones longue-distance, messages express... dactylographiés par Mary qui avait le sentiment exaltant de se trouver au cœur d'une merveilleuse crise.

Quand Nicolas Brenner fut enfin découvert, dans sa cachette au bord d'un lac australien, les choses furent arrangées en un temps record.

Il semblait disposé à faire sa rentrée à l'Opéra dans Don José et Lenski... Et l'idée venait de Mary! En tapant le contrat définitif, elle se dit qu'il existait, dans cet univers, des triomphes qui n'avaient pas besoin d'applaudissements ni de rappels...

Dermot Deane fut assez bon pour noter le rôle joué par Mary dans ce retour. Elle en fut subtilement ravie et flattée.

... Jusqu'au jour où, contraint de se rendre à Paris pour rencontrer Gina Torelli, il lui demanda d'aller accueillir elle-même Nicolas Brenner à l'aéroport de Londres.

— Venez en Bentley avec moi, ordonna-t-il. Mon avion décolle dix minutes avant l'arrivée de celui de Brenner. Attendez-le et traitez-le avec tous les égards nécessaires. Mon chauffeur vous ramènera en ville.

Mary se demanda de quels égards il s'agissait. Mais son patron avait bien assez de soucis sans être en plus obligé de lui mettre les points sur les « i ». Elle se contenta donc de répondre. « Oui, monsieur », avec bien plus d'assurance qu'elle n'en ressentait.

— Voilà son emploi du temps : répétitions et représentations, déclara Deane en lui tendant un dossier. Prévenez-le que nous lui avons retenu sa suite habituelle au Gloria. Ils sont toujours sensibles à ce genre d'attentions.

Mary rangea les papiers dans son porte-documents.

Une demi-heure après, tous deux quittaient Londres pour l'aéroport, chacun absorbé dans ses pensées.

Même dans ses rêves les plus fous d'amateur d'opéras, elle n'avait osé rêver se trouver un jour responsable du bien-être de Nicolas Brenner. Pourtant, elle s'était bien souvent tenue près de la sortie des artistes, pour le voir passer, toujours accompagné de sa ravissante épouse... celle qui était morte dans l'accident de voiture.

Mary se la rappelait très distinctement, la dernière fois qu'elle l'avait aperçue, avec sa robe moulante, du même or que ses cheveux. Elle riait, glorieuse comme une fleur exotique. Le monde appartenait à Monica Brenner...

Dermot Deane prit congé de sa secrétaire, et la jeune fille alla attendre son idole dans le hall d'arrivée.

L'avion avait un quart d'heure de retard. Mary eut le temps de combattre les vagues de panique qui l'envahirent à plusieurs reprises. Comme tous les gens inexpérimentés — et elle l'était sur ce plan — elle envisagea les douzaines d'impairs qu'elle risquait de commettre.

Attendait-elle au bon endroit ? Devrait-elle se montrer chaleureuse et accueillante ? Ou bien distante et respectueuse ? Bavarde ou silencieuse ? Semblait-elle ridiculement jeune pour prendre un ténor célèbre sous son aile protectrice ?

Quand il arriva enfin, ce fut, apparemment, sa première réaction.

Elle s'était avancée vers lui, prononçant nerveusement quelques paroles d'introduction.

— M. Deane m'a envoyée vous chercher, monsieur. Il a dû se rendre à Paris, et...

— Vous paraissez plutôt petite et jeune, pour « venir me chercher », observa-t-il avec un très léger sourire. Ai-je besoin d'un chaperon ?

— M. Deane l'a sans doute pensé, répondit-elle gentiment.

— Il a craint que je ne sache pas conduire jusqu'à Londres ?

Il y avait dans sa voix une amertume et une nervosité qui déconcertèrent Mary.

— Sans doute pensait-il plus à la joie que cela serait pour moi de venir vous chercher... vous accueillir, se reprit-elle.

L'expression tendue de Brenner s'atténua. Il prit le bras de la jeune fille.

— Allons-y, déclara-t-il. Où est la voiture ?

Il fit signe au porteur qui attendait et ils sortirent. L'imperturbable Carter sortit de la Bentley et salua respectueusement.

— Bonjour, monsieur. Préférez-vous vous installer à l'avant, ou derrière avec Miss Barlow ?

— Derrière avec Miss Barlow, merci.

Les somptueux bagages furent rangés dans le coffre. Comme la voiture démarrait, Mary se répéta intérieurement :

« Je suis assise à côté de Nicolas Brenner ! »

Mais rien dans son attitude calme ne trahissait son émotion. Elle communiqua au chanteur les papiers confiés par son patron. Il se mit à les étudier, tandis que la jeune fille gardait le silence.

Sans cesser de lire, il dit enfin :

— Pourquoi parliez-vous de la joie de venir me chercher ? N'êtes-vous pas habituée à vous occuper des clients de Deane ?

— Oh, non ! Je travaille pour lui seulement depuis trois semaines, expliqua-t-elle naïvement. Vous êtes la première vedette dont... j'ai la charge !

— Vous vous débrouillez très bien, pour une débutante, déclara-t-il sans toujours lever les yeux, mais avec une touche d'amusement dans la voix.

— Il n'est pas très facile de se transformer d'admiratrice en représentant responsable d'une société, fit-elle gravement.

— Sans aucun doute, répondit-il avec un tel sérieux qu'elle le *sut* amusé. Donc, vous aimez l'opéra ?

— Oui, mais...

Elle eut brusquement l'impression d'être trop naïve et naturelle.

— Mais je ne suis pas le genre à m'entasser devant les portes des artistes en hurlant.

— Vous n'allez pas à l'entrée des artistes?...

— Si. Mais je ne crie pas !

Il se mit à rire. Une petit rire bref, mais un rire quand même. Puis il leva enfin les yeux, et il semblait lui-même étonné que cela ait pu lui arriver !

— Puis-je espérer que vous l'avez fait une fois pour moi ?

— Certainement! Je vous ai même acclamé du haut du poulailler !

— Merci, dit-il avant de retomber dans le silence.

Elle risqua un coup d'œil à la dérobée, puis s'absorba

dans la contemplation du paysage. Il était plus fort qu'elle ne l'avait imaginé. Non seulement grand, mais large d'épaules, avec cette sorte de puissance qui est celle de presque tous les grands artistes.

Jusque-là, lorsqu'elle l'avait aperçu, elle n'avait pas saisi l'étrange mélancolie qui émanait de lui. Elle pensa qu'il valait sans doute mieux le distraire de ses réflexions, pour son premier retour à Londres.

— M. Deane a dû se rendre à Paris pour rencontrer Mme Torelli, dit-elle enfin.

Il se tourna immédiatement vers elle avec une expression amusée et intriguée.

— Oh... La Torelli ? Comment va-t-elle ?

— Elle se porte à merveille ! Le contraire lui arrive- t-il parfois ?

— Non. Elle a une vitalité, une force incroyables ! Aussi fantastiques que sa voix. Jamais je n'ai connu quelqu'un comme elle. Monica, ma femme, disait souvent...

Il s'interrompit soudain, comme s'il avait oublié la fin de sa phrase.

— M. Deane prétend que c'est grâce à ses origines paysannes, reprit Mary doucement, ignorant volontairement l'interruption.

— Oui, c'est certain. C'est une bonne chose pour nous d'avoir des racines ancrées dans la terre. Je m'en suis souvent félicité moi-même...

— Cela vient-il de votre grand-mère russe ?

— Oui, répondit-il avec un léger sourire. Comment le savez-vous ?

— Je l'ai lu dans un article sur vous. Vous l'avez connue?

Il eut soudain l'air réellement intéressé à la conversation.

— Bien sûr! Elle était cantatrice, dans sa jeunesse. Pas une vedette, mais elle interprétait de petits rôles avec des gens comme Sobinoff, Neshdanova...

— Sobinoff? Neshdanova? Mais elle a dû...

— Vous en avez entendu parler ? interrogea-t-il.

— Mon Dieu, j'ai des disques d'eux.

— Des originaux ?

— Non, des réimpressions, mais...

Ils se lancèrent dans une conversation animée sur les chanteurs et les disques d'autrefois. « Comme deux amateurs dans la queue devant l'Opéra » se dit Mary, stupéfaite.

En même temps, elle était heureuse de constater que l'expression tendue avait disparu du visage du chanteur. Il se passionnait tout simplement pour le sujet évoqué.

Ils parlaient encore quand la voiture s'immobilisa doucement devant le Gloria. Nicolas Brenner regarda par la vitre, et murmura :

— Oh... Le Gloria...

— M. Deane m'a chargée de vous dire que vous aviez votre suite habituelle. II...

— Mais je n'en veux pas ! s'écria-t-il durement en regardant soudain Mary avec une sorte d'hostilité.

Elle comprit instantanément pourquoi. *Bien sûr*, il ne voulait pas de cet appartement... Rien ne devait lui rappeler le passé !

— Je vais arranger cela, dit-elle calmement. Voulez-vous veiller à ce que le chauffeur sorte vos bagages ?

Le digne Carter aurait été furieux d'entendre ainsi mettre en doute son efficacité. Mais Mary voulait seulement s'assurer que le ténor resterait hors de l'hôtel pendant qu'elle changerait cette réservation de mauvais goût.

Ce fut fait en quelques minutes. Un appartement de la même qualité était par chance disponible dans une autre aile du bâtiment. Ce n'était qu'un effet du hasard, mais Nicolas Brenner, quand il rentra enfin dans l'établissement, parut considérer que tout le mérite en revenait à Mary.

Il la remercia brièvement et demanda :

— Il y a une répétition ce soir. Y serez-vous ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre que le sujet n'avait pas été envisagé. Pourtant une sorte d'intuition, qui devait diriger son attitude durant ces premiers jours avec Nicolas Brenner, la poussa à répliquer que, s'il le désirait, elle s'y trouverait.

— Cela me ferait plaisir, déclara-t-il simplement. Passez me prendre à cinq heures.

Elle promit et sortit rejoindre Carter.

— Est-ce la coutume ? demanda-t-elle au chauffeur. Devons-nous les accompagner partout et leur tenir la main ?

— Pas avec lui, autrefois. Mais *elle* était là, alors. Elle conduisait. Et elle savait aussi donner les ordres, je dois dire...

— Oh... s'étonna Mary qui n'avait jamais imaginé Monica sous ce jour. Eh bien, il veut m'emmener à la répétition. Pouvons-nous passer le chercher à cinq heures ?

— Certainement. Vous allez au bureau, à présent ?

Mary acquiesça.

Et elle se mit au travail. Son patron lui téléphona de Paris en début d'après-midi. Elle lui raconta que Nicolas Brenner était bien arrivé, qu'il s'était installé au Gloria, où il avait décidé

de changer d'appartement. En outre, il tenait à ce qu'elle l'accompagne à la répétition à cinq heures.

— Il tient à ce que vous l'accompagniez? répéta Dermot Deane. Mais pourquoi donc ?

— Je ne sais pas, répondit franchement Mary.

— Il n'a jamais demandé cela à Miss Evans, reprit-il en riant. Mais, du temps de Monica, c'était sans doute différent. Heureusement que vous étiez libre ce soir...

Mary ne jugea pas indispensable de lui faire savoir qu'elle avait tacitement renoncé à une soirée au théâtre dès que Nicolas Brenner avait manifesté le désir de sa compagnie.

Une demi-heure plus tard, la standardiste passa à la jeune fille une communication personnelle.

Elle crut immédiatement qu'il s'agissait de Nicolas Brenner. Mais ce n'était pas sa voix. C'en était une qui, un an plus tôt, lui aurait paru plus merveilleuse que toute autre.

— Mary! C'est Barry. J'ai eu un mal fou à obtenir ton numéro de téléphone. Depuis quand as-tu changé de travail ?

Elle s'éclaircit la voix et tenta de paraître particulièrement gaie.

— Barry... Bonjour! Il y a environ trois semaines que je travaille pour Dermot Deane. Que... Que fais-tu à Londres ?

— J'ai été muté de nouveau à la maison-mère.

— Après Edimbourg? Et... Et Elisabeth?

Il fut un temps où elle n'aurait même pas osé prononcer ce prénom. A présent, il venait presque sans effort.

Il laissa passer un léger silence, avant de répondre :

— Cela n'a pas marché, Mary...

— Pas... marché ? Tu veux dire que tu n'es pas marié finalement? Ou bien...

— Elle a épousé un autre type il y a quatre mois. Il est nettement plus riche que moi... Et doit posséder d'autres qualités, je suppose.

C'était à peine croyable ! Pour elle, Barry avait toutes les qualités du monde... Et pour cette raison, quand il s'était fiancé à Elisabeth Horton, sa vie avait perdu pendant un temps sa saveur...

Elle s'était sortie de cette mauvaise période, évidemment. Elle était à présent plus sage, plus vieille d'un an. Elle avait été folle de s'imaginer qu'un garçon comme Barry pourrait tomber amoureux d'elle. Il lui fallait une femme plus mondaine, plus sophistiquée. Quelqu'un comme Elisabeth...

Et pourtant, celle-ci l'avait laissé tomber, apparemment. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle ressentit de la compassion pour Barry.

— Ce sont des choses qui arrivent, Mary, poursuivait-il. C'est un choc, au début. Mais il ne faut surtout pas se laisser abattre ni devenir amer...

Oh, combien elle le savait! Elle se l'était répété cent fois, quand il s'était fiancé avec

Elisabeth. Il était alors sorti de sa vie. Et, à présent, il se trouvait de nouveau à Londres... et il voulait la revoir le soir même.

Elle s'écria, désolée :

— Oh, je ne peux pas, Barry. Je suis navrée. Pas aujourd'hui. Je... je dois accompagner l'un de nos plus célèbres clients à une répétition.

— Une répétition? dit-il, visiblement plus amusé qu'impressionné. Et qui sont « nos clients »?

— Je te l'ai dit. Je travaille pour Dermot Deane, l'imprésario. Nous... je veux dire : il s'occupe de la plupart des grandes vedettes de la musique. Des gens comme Oscar Warrender, la Torelli, et... et Nicolas Brenner.

— Et ces hautes personnalités ne peuvent se rendre seules à une répétition ? N'importe quelle petite choriste d'opérette le fait... A qui dois-tu tenir la main, ce soir ?

— Je ne lui tiendrai pas la main. Il s'agit de Nicolas Brenner, et...

— Le ténor?

— Oui.

— Dieu du ciel, Mary, tu ne vas pas m'abandonner pour un ténor ? Il doit trembler dès qu'il ne chante pas. Il porte des escarpins vernis et un manteau à col de fourrure, j'imagine ?

— Non. En tout cas, il n'en avait pas ce matin. De toute façon...

— Tu ne le connais que depuis ce matin, et déjà il veut te sortir ce soir? Il ne perd pas de temps...

— Il ne me sort pas, expliqua Mary patiemment. Mon patron est à Paris, et je dois le remplacer. Il s'agit simplement de traiter avec courtoisie une vedette internationale.

— Tu es fâchée après moi, ma chérie? demanda Barry d'une voix soudain câline.

— Mais non, bien sûr...

Il l'avait appelée « chérie », et cela effaçait toute l'amertume et la peine qu'elle avait ressentie un an plus tôt.

— Barry, reprit-elle, je suis désolée de ne pouvoir sortir avec toi ce soir. Mais propose-moi un autre jour ! Je t'en prie ! J'aimerais te voir, parler avec toi du bon vieux temps...

— Du bon *nouveau* temps, suppliait-il. D'accord, disons demain ?

— C'est parfait ! s'écria Mary, espérant vivement que Nicolas Brenner n'aurait pas besoin d'elle.

— Tu vis toujours chez tes parents ? demanda Barry.

— Mais oui !

— Mon petit oisillon toujours au nid, fit-il avec plus de tendresse que d'ironie.

Ils fixèrent leur rendez-vous, et, en reposant le combiné, Mary s'aperçut qu'elle tremblait légèrement. Même maintenant, même à l'autre bout du fil, Barry lui faisait encore cet effet...

« J'ai beaucoup appris, depuis cette terrible erreur de l'année dernière » s'assura-t-elle. « Cette fois, je saurai ne pas prendre les choses au Sérieux. Je me contenterai de profiter du

moment... Et je ne me fêrai pas des idées parce qu'il me dit *chérie* ou me regarde d'une certaine manière... »

Elle appela ensuite sa mère pour la prévenir qu'elle rentrerait tard. Elle ajouta, d'un ton anodin :

— Tu ne devineras jamais qui m'a téléphoné ? Barry Courtland. Il est de retour à Londres.

— Oh!... Pour un moment?

— Pour travailler ici. Il... Finalement, il n'a pas épousé Elisabeth Horton, Maman... Il voulait que je sorte avec lui ce soir, mais je ne peux pas, évidemment.

— Tant mieux! se contenta de dire M^{me} Barlow.

— Oh, maman! Pourquoi?

— Parce que, ma chérie je t'ai vue autrefois beaucoup trop éprise de lui et prête à faire tout ce qu'il voulait.

— Maintenant, répondit Mary pensive, je ne suis plus pareille. Je suis plus vieille, peut-être un peu plus sage, aussi.

Après avoir raccroché, elle repensa au billet de théâtre qu'elle avait dans son sac, et qui resterait inutilisé...

Nicolas Brenner l'attendait dans le salon de l'hôtel.

— Je ne suis pas en retard, j'espère ? demanda-t-elle avec un rapide coup d'œil à sa montre.

— Pas du tout... J'ai complètement oublié de vous demander si vous aviez des projets pour la soirée ? Je n'ai rien bouleversé, au moins ?

— Pas du tout ! mentit allègrement Mary avec à peine une pensée pour le théâtre et pour Barry.

— Dans ce cas, si nous dinions ensemble après la répétition ? proposa-t-il tandis qu'ils se dirigeaient vers les studios où devait se dérouler la séance.

— Surtout, ne vous croyez pas obligé... Je peux parfaitement...

— Je ne me crois pas obligé, répondit-il gravement. J'aimerais souper en votre compagnie, si vous voulez bien.

Peut-être redoutait-il par-dessus tout de se retrouver seul à Londres, sans la merveilleuse jeune femme blonde qui lui avait été enlevée...

— Bien sûr, je viendrai. C'est si gentil à vous...

Mary avait parfois assisté à des répétitions en costumes à l'Opéra, mais jamais à quelque chose d'aussi intime que cela. Oscar Warrender, qui devait diriger *Carmen*, était installé au piano. Anthéa, son épouse, était présente également.

Tous deux accueillirent chaleureusement Nicolas Brenner. Il ne fut fait aucune allusion à la tragédie dont il avait été victime, mais la jeune femme fut particulièrement affectueuse, et

même son célèbre mari se départit un peu de son air lointain et froid.

Le rôle de Carmen avait été attribué à une Canadienne-Française. Réputée à la fois pour son jeu et pour sa voix, Suzanne Thomas fut plus démonstrative, elle embrassa Nicolas Brenner sur les deux joues.

— Je suis tellement désespérée pour vous, chéri, dit-elle de sa belle voix soudain un peu rauque. Vous savez ce que nous ressentons tous. Je ne veux pas en parler, mais...

— Non, Suzanne, n'en parlez pas, fit-il sèchement en effleurant la joue de la chanteuse pour atténuer la dureté de ses paroles.

Warrender coupa alors court aux attendrissements. Suzanne Thomas fit glisser sa veste de ses épaules et la déposa entre les mains de Mary, comme si elle trouvait tout naturel d'avoir une esclave à sa disposition.

Celle-ci prit également le manteau d'Anthéa Warrender qui lui adressa son lumineux sourire et dit :

— Merci infiniment, Miss Barlow. M. Deane m'a beaucoup parlé de vous...

La jeune fille fut enchantée. D'abord, Dermot Deane avait parlé d'elle... Ensuite, l'une de ses cantatrices favorites se rappelait son nom..

Les autres participants entrèrent, et le travail commença.

Mary, dans son innocence, s'était demandé à quoi servait une répétition, quand tous les rôles principaux étaient tenus par des vedettes internationales. Mais elle admira l'imagination et l'intensité dont ils firent tous preuve. Elle admira l'habileté et le sens artistique avec lesquels Warrender sut renouveler l'œuvre. Elle comprit alors que le travail était l'une des raisons pour lesquelles ils étaient justement des vedettes internationales.

Elle n'était pas attirée par Suzanne Thomas en tant qu'individu. Mais c'était une artiste fascinante. La répétition n'était pas essentiellement axée sur le jeu de scène, pourtant elle utilisait à merveille un geste ébauché de la main, un regard de ses yeux sombres, pour donner à son personnage toute la sensualité voulue.

Cela lui venait-il naturellement? Mary n'aurait su le dire. Jamais elle n'avait vu chez une femme un magnétisme aussi fort, presque animal..

Le rôle du ténor était évidemment de succomber complètement à son charme, et Brenner le fit avec tant de conviction que Mary se demanda s'ils n'étaient pas un peu amoureux l'un de l'autre. Puis elle se rappela Monica, la trop récente tragédie, et se reprocha de se laisser prendre à ce qui n'était qu'une magnifique interprétation.

Ainsi rassurée, elle put tout entière se consacrer à la magie des voix superbes qui s'élevaient autour d'elle.

Mary avait déjà entendu parler de « voix de métal » sans bien savoir ce que cela voulait dire. Celle de Nicolas était de l'or pur, et la jeune fille demeurait fascinée, les lèvres à demi ouvertes, émerveillée et ravie. Elle avait peine à croire qu'elle avait la chance de l'entendre de si près.

Quand ils travaillèrent sur le dernier acte, Anthéa, qui n'en faisait pas partie, vint s'asseoir

près d'elle.

— Nicolas est fantastique, murmura-t-elle. Personne d'autre que lui n'interprète cette scène avec un tel mélange de fureur et de désespoir...

— Elle est merveilleuse aussi, répondit Mary sur le même ton.

— Oh, oui. Pas étonnant qu'il la tue ! reprit la cantatrice, énigmatique.

La répétition cessa enfin, et tout le monde se mit à parler en même temps. Mary entendit Oscar Warrender dire au ténor :

— Vous êtes dans une forme remarquable, Brenner.

— Merci, fit celui-ci avec un bref, sourire, avant de se tourner vers Mary. Prête?...

Elle le fut instantanément. Mais Suzanne arrêta Nicolas en lui posant la main sur le bras.

— Nick, ne vous sauvez pas ! J'espérais que nous pourrions discuter un moment devant un souper léger...

— Pas ce soir, ma chère. Pardonnez-moi. Je suis arrivé seulement ce matin, et la journée a été longue. Une autre fois.

La cantatrice glissa un regard inquisiteur et fort peu amical sur la compagne de Brenner. Puis elle sembla trouver la jeune fille trop insignifiante pour lui être une rivale.

— A bientôt, fit-elle en s'éloignant.

Brenner et Mary se dirigèrent vers la voiture.

— Où dois-je vous conduire, monsieur ? s'enquit Carter.

— Un endroit tranquille, où l'on mange bien, et où personne ne me demandera d'autographes... Où se rend M. Deane, quand il désire avoir la paix ?

— Laissez-moi faire, monsieur, répondit le fidèle chauffeur. Puis-je vous déposer, Miss Barlow ?

— Miss Barlow vient avec moi, déclara le ténor d'un ton décidé.

Si Carter trouva cela étrange, il n'en manifesta rien.

Vingt minutes plus tard, il les déposa devant l'entrée d'un petit restaurant très privé qui correspondait parfaitement aux désirs de Nicolas Brenner. Celui-ci le remercia et l'informa qu'il pouvait disposer de sa soirée.

Un peu intimidée mais ravie, Mary pénétra dans le célèbre établissement, suivie de son compagnon. On les installa à une table discrète, et Nicolas s'assit le dos tourné à la salle, de façon à ne pas attirer l'attention d'éventuels admirateurs.

Il la consulta gentiment pour le choix du menu, mais décida seul des vins. Elle s'en félicita, car sa connaissance en la matière était plus que rudimentaire. La commande passée, Brenner sembla enfin se détendre complètement. Il demanda avec intérêt :

— Avez-vous aimé la répétition ?

— Plus que je ne saurais le dire ! s'écria Mary avec enthousiasme. Jamais je n'avais entendu des chanteurs célèbres de si près. J'en suis encore tout étourdie.

— Nous avons fait tant de bruit ? demanda-t-il, amusé. Cela doit être assourdissant, dans

une si petite pièce, quand on n'y est pas habitué...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta-t-elle, scandalisée. Ce qui était fantastique, c'était comment dire?... l'impact émotionnel. J'ai entendu *Carmen* un bon nombre de fois, mais là, j'avais l'impression d'être directement concernée par la tragédie finale,...

— Cela doit être ainsi... A vrai dire, il m'arrive rarement de répéter sans me sentir moi-même terriblement concerné. C'est sans doute le cas de n'importe quel véritable artiste.

— J'ai entendu Monsieur Warrender dire que vous étiez particulièrement en forme... Et je ne crois pas vous avoir entendu une voix aussi éblouissante !

— Vraiment? Le long repos, en partie...

— Et pour le reste... ? insista-t-elle.

Son expression s'assombrit aussitôt.

— Tout à fait autre chose, je suppose, répondit-il néanmoins. Mais n'en parions plus...

— Je suis désolée, fit-elle vivement, de crainte de paraître indiscrete plutôt que sincèrement intéressée.

— Il n'y a pas de quoi...

Son léger sourire l'excusait, et elle se sentit déraisonnablement enchantée...

Soudain, tout à fait inattendu, il l'interrogea :

— Parlez-moi un peu de vous...

— De *moi* ?... Il n'y a pas grand-chose à dire, protesta Mary.

Mais il n'y avait rien de plus flatteur que la question de Brenner, et elle fit un rapide récit de son existence.

— Et en dehors de vos heures de travail? insista-t-il.

— Je suis d'abord une auditrice passionnée de concerts et d'opéras, je vous l'ai dit. Quand j'étais jeune, ajouta-t-elle sans voir le sourire qu'elle provoquait, je voulais devenir cantatrice. Mais en fait, je me suis aperçue que je n'avais pas assez de talent. Je me contente donc d'admirer les autres.

— Mais vous êtes accompagnée, quand vous allez au concert?

— Oh, oui ! Je me rends avec des amis, des relations...

— Personne en particulier ?

— Vous voulez me demander si je suis fiancée ?

— Oui. Mais n'est-ce pas terriblement indiscret de ma part ?

Mary secoua la tête.

— Oh, non ! cela ne me gêne pas.

Il l'interrogeait probablement sur son existence pour éviter de réfléchir à la sienne.

— Ce n'est sans doute pas très intéressant pour vous, reprit-elle. Vous devez connaître des gens tellement passionnants...

— Racontez quand même.

Elle eut un petit sourire timide et joua un instant avec son verre. Mais elle se rendit

compte que, finalement, elle voulait bien lui parler de Barry. Cela la soulagerait même, d'une certaine manière, d'aborder le sujet avec quelqu'un d'aussi étranger à sa vie.

— Cela doit arriver à de nombreuses jeunes filles j'en suis sûre. J'étais très... j'aimais beaucoup un garçon qui s'est brusquement fiancé à une autre. Cela date d'environ un an, et j'en suis remise, à présent. Suffisamment pour trouver stupide d'avoir pu envisager un instant que j'étais son type ou...

— Et quel était son type? interrompit Brenner.

— Oh, quelqu'un de plus mondain, de plus sophistiqué que moi. Plus... plus intéressant, vous voyez.

— Non. Je ne vois pas. Qu'y a-t-il d'intéressant dans une personne mondaine et sophistiquée?

— Eh bien... commença Mary, qui s'interrompit, incapable de trouver ses mots.

— Peu importe, intervint Nicolas. Continuez. Il a épousé l'autre fille?

— Non. C'est ce qui est étrange...

— Pas le moins du monde! affirma légèrement Nicolas Brenner. Bien des hommes se reprennent juste à temps.

— Vous êtes vraiment réconfortant pour mon moral vacillant ! dit-elle avec un rire franc. Je ne voulais pas dire qu'il était étrange qu'il ne se soit pas marié. Mais... Ce qui est curieux, c'est que je ne l'ai appris qu'aujourd'hui. Il est de retour à Londres, et il m'a appelée cet après-midi, au bureau.

— Pour vous annoncer qu'il avait renoncé à se marier ?

— Pas seulement. Il voulait que nous sortions ensemble ce soir.

— Mais, mon petit, vous auriez dû y aller ! s'écria Brenner, sincèrement désolé.

— J'étais déjà prise, rappela-t-elle avec un sourire. La répétition avec vous...

— J'aurais compris!... Enfin, je le crois, ajouta-t-il avec une note de réalisme.

— Ce n'était pas indispensable, assura la jeune fille. Au contraire, j'étais plutôt contente d'avoir à lui dire « non ». J'ai trop souvent dit « oui », autrefois.

— Dans ce cas...

Il se mit à rire, puis soudain, il la regarda plus attentivement.

— Que se passe-t-il ? Vous semblez contrariée. Pensez-vous qu'il aurait mieux valu.

Mary fixait un point derrière lui, les yeux agrandis.

— Ce n'est pas cela... Je... Quelqu'un que je connais vient d'entrer dans le restaurant...

Nicolas Brenner n'était pas artiste et intuitif pour rien. Ses yeux noisette observèrent la jeune fille avec compréhension.

— Et j'imagine, par une coïncidence extraordinaire, qu'il s'agit justement du jeune homme en question?

— Ou... oui. Comment l'avez-vous deviné?

— A votre expression. Et puis... la vie est ainsi. Elle joue souvent ce genre de farce...

Il y avait dans sa voix une amertume qui n'avait certainement rien à voir avec les petits problèmes sentimentaux de Mary...

— Vous a-t-il vue ?

— Pas encore... Il parle à un autre homme.

— Alors, changez de place avec moi, proposa le ténor.

— Mais vous serez face à la salle, et vous ne vouliez pas être remarqué...

— Cela métonnerait que ce garçon me demande un autographe ! rétorqua Brenner avec humour.

Ils permutèrent le plus discrètement possible. Mary se retrouva le dos aux autres convives.

Cela doit vous sembler bien sot, s'excusa-t-elle.

— Si vous voulez tout savoir, cela m'amuse plutôt, la détrompa-t-il. Si le jeune homme s'approche, voulez- vous que je joue le rôle du rival éperdu d'amour ?

— Non ! En fait, je vous dois des excuses pour vous mêler ainsi à mes affaires...

— Je vous en prie... C'est rafraîchissant. Vous semblez oublier que je viens de répéter une scène de jalousie frénétique et de désespoir... Il ne me déplaît pas d'infliger les mêmes sentiments à quelqu'un d'autre...

Elle se mit à rire, soudain détendue.

— Je ne pense pas Barry capable de désespoir ni de jalousie frénétique à mon sujet, avoua-t-elle.

— C'est une honte ! répliqua son compagnon. Il doit être aveugle, ou stupide !...

Ils burent leur café en silence, Mary se délectant de ces dernières paroles.

Ensuite, elle lui posa quelques questions sur son rôle dans *Carmen*, avant de passer au personnage de Lensky.

— Monsieur Deane dit que ce n'est pas un rôle très difficile...

— C'est vrai. Mais il demande une interprétation absolument parfaite, et contient, à mon avis, un des plus beaux solos de toute la musique.

Il eut un sourire très jeune.

— Et puis, je m'aime bien dans la cape et le grand chapeau... Quand on doit mourir en duel, autant paraître auparavant romantique et pathétique...

Elle rit tout haut et Brenner reprit à mi-voix :

— Votre admirateur regarde dans cette direction. Qui, je crois qu'il a reconnu votre rire cristallin. Il se lève et s'approche...

Elle n'y était pas préparée, et sembla si contrariée qu'il posa une main sur la sienne, rassurant.

Un instant plus tard, Barry était devant elle, L'air amusé et intéressé.

— Bonsoir ! Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Je dîne avec monsieur Brenner, expliqua-t-elle un peu sottement. La répétition vient

de se terminer.

Elle fit de rapides présentations. Les deux hommes échangèrent des salutations plus courtoises que franchement cordiales.

— Je crois que je vous ai devancé... J'avais retenu

Miss Barlow pour ce soir, déclara négligemment le ténor.

— Pour une répétition, oui, elle me l'a dit, rétorqua Barry avec une précision un peu agressive. Mais demain, c'est mon tour, je crois.

— Je n'en suis pas sûr. Nous n'avons pas encore parlé de demain, fit Brenner gaiement.

— Mary et moi, si. C'est décidé, rétorqua Barry sur le même ton.

— Dans ce cas...

Le chanteur eut un petit geste de regret en direction de Mary qui était à la fois ravie et vaguement effrayée.

— C'est cela, à demain, comme convenu, dit-elle vivement.

Sans bien le faire exprès, elle adressa à Barry un petit signe de tête froid, qui lui signifiait son congé.

Il se retira avec une certaine dignité.

— Si nous rentrions ? proposa alors Brenner.

— Oh oui, bien sûr ! répondit-elle, se rappelant qu'il devait être fatigué de sa journée. Je suppose que vous voulez vous coucher le plus rapidement possible...

— Non ! répondit-il avec une légère grimace. Je vous raccompagne d'abord.

— Certainement pas ! J'habite en banlieue. D'ailleurs, c'est direct, par le bus. Je le fais deux fois par jour.

Il se contenta de demander l'addition. Puis il aida la jeune fille à enfiler son manteau avec un air plein de sollicitude, avant de la suivre à travers la salle de restaurant.

Comme ils arrivaient à la table de Barry, il eut un salut de la tête un peu hautain, comme savent en faire les célébrités qui veulent se faire respecter. C'était tellement différent de son arrivée discrète deux heures auparavant, que Mary ne put s'empêcher de demander, quand ils furent dehors :

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Qu'ai-je fait ?

— Ce salut...

Il se mit à rire.

— Oh... J'ai trouvé que le jeune homme le méritait.

— A Cause de la façon dont il vous a traité ?

— Non. Dont il vous a traitée, *vous* !

Il héla un taxi et se tourna vers Mary.

— Quelle adresse ?

— Au Gloria, sans doute, répondit la jeune fille.

— Non. Je vous ramène chez vous, décréta-t-il.

Il aurait été malgracieux de refuser, et elle donna son adresse au chauffeur.

Au bout de quelques instants de silence, elle dit avec chaleur :

— Monsieur, je ne sais comment vous remercier. Cette soirée a été un rêve pour l'amateur d'opéras que je suis. La répétition, puis le dîner avec la vedette du spectacle...

— L'une d'entre elles, murmura-t-il.

— La plus brillante ! s'exclama-t-elle avec une charmante partialité. Et cette gentillesse que vous avez manifestée pour les petits problèmes personnels d'une admiratrice sans importance...

— Aucune admiratrice n'est sans importance, Miss Barlow, répondit-il, amusé.

— En tout cas, vous m'avez accordé la plus grande partie de votre soirée. C'est merveilleusement aimable à vous...

— N'avez-vous pas compris que j'étais heureux de m'occuper des affaires de quelqu'un d'autre, particulièrement ce soir ? demanda-t-il, tout rire soudain effacé de sa voix et de ses yeux. C'est moi qui devrais vous remercier pour cette soirée. Vous ne pouvez savoir à quel point je redoutais mon arrivée à Londres...

Il avait parié avec une telle amertume qu'elle en demeura muette.

— Je crois que je comprends, fit-elle enfin très doucement. Autant qu'un étranger puisse comprendre la tragédie de quelque d'autre. C'était, n'est-ce pas, l'idée de vous retrouver seul dans une ville où vous vous étiez si souvent trouvé avec votre femme ?

Il hocha légèrement la tête.

— C'est vrai pour bien d'autres villes, évidemment, reprit-il d'une voix plus calme. C'est pourquoi le retour à la vie publique me paraissait si horrible. Peut-être... peut-être maintenant cela me semblera-t-il moins insupportable.

Mary était terriblement émue.

— Je suis heureuse si j'ai pu vous apporter la moindre aide, dit-elle simplement. Il ne sert à rien de dire « n'y pensez pas », je le sais. Surtout quand il s'agit d'une personne aussi merveilleuse que votre épouse. Je l'ai souvent admirée à la sortie des artistes. Elle était si radieuse, si parfaitement belle.

— Oui. Elle était la plus parfaite créature que j'aie connue.

— Je suis tellement navrée ! s'écria-t-elle en posant spontanément la main sur la sienne. Vous l'aimiez énormément ?

Il tourna lentement sa main et serra bien fort les doigts de la jeune fille.

— Non, dit-il, avec une effrayante détermination. A la fin, je la laissais. C'est pourquoi j'ai tant de mal à vivre à présent en ma propre compagnie. Je conduisais, quand l'accident est arrivé. D'une certaine manière, je l'ai tuée...

Mary eut un haut-le-corps.

— Vous exagérez, maintenant, dit-elle, reprenant ses esprits. Vous ne l'avez pas tuée. Vous êtes tellement bouleversé que vous vous tourmentez en voyant les événements de la mauvaise manière...

— Vous ne connaissez rien de l'affaire ! rétorqua-t-il avec colère.

— Des circonstances exactes, non, c'est vrai. Mais ne croyez-vous pas que cette sorte de réaction arrive aux gens les plus innocents ? Presque tous ceux qui ont perdu un proche dans un accident pensent ensuite : « Pourquoi ai-je dit, ou fait, ou même pensé, ceci ou cela ? » C'est normal. Ne laissez pas les faits prendre des proportions excessives.

— Ils étaient déjà disproportionnés... Il m'est arrivé de souhaiter sa mort. Et soudain... c'était fait.

Sa voix s'était éteinte dans un murmure. Mary dut faire un effort pour ne pas se laisser aller à l'intensité dramatique de la scène.

— Vous aviez de vraies raisons de souhaiter sa mort?... D'avoir ces sentiments envers elle, je veux dire...

— Je le croyais. Mais...

Il s'interrompt et eut un petit rire incrédule.

— Quelle drôle de fille vous faites ! Vous ne semblez même pas choquée.

— Oh, je le suis, intérieurement, avoua Mary. Mais c'est sans importance, si cela vous fait du bien d'en parler...

— Curieusement, cela me fait du bien... dit-il comme s'il se parlait à lui-même.

— Dans ce cas, arrêtons le taxi, et continuons à pied. Sinon, nous serons arrivés chez moi dans cinq minutes.

Ils payèrent le chauffeur et marchèrent quelques instants en silence... Soudain, semblant, pour un temps, la considérer comme une personne et non seulement une oreille attentive, il demanda :

— Vous n'avez pas froid ?

— Pas du tout. Mais c'est à vous que je devrais poser la question. Vous devez avoir une voix parfaite pour Don José la semaine prochaine, rappela-t-elle.

Il se mit à rire, lui prit le bras, et fit remarquer, pensif...

— José... Celui qui tue la femme qu'il aime...

— Suis-je supposée tirer de cela quelque intéressante analogie ? fit-elle un peu sèchement, bien résolue à ne pas le laisser se perdre dans ses rapprochements romantiques.

— Pas vraiment, répondit-il, déconcerté. Vous me trouvez un peu exhibitionniste ?

— Comme un ténor célèbre a le droit de l'être, répondit-elle avec indulgence. Vous êtes sans doute en train de me dire que vous étiez amoureux de votre femme, au début ?

— Evidemment ! Elle... — vous l'avez vue vous-même ! — on ne pouvait s'empêcher de

tomber amoureux d'elle. Et quand cela a commencé à aller mal, ce n'était pas uniquement sa faute. Je ne suis pas spécialement facile à vivre. Les artistes ont tendance à trop jouer sur leurs nerfs...

— Et on vous le pardonne, sourit la jeune fille. Ainsi, vous étiez difficile, et elle... je suppose que tous les hommes lui faisaient la cour, ce qui vous rendait jaloux...

— Pas au début. Curieusement, ce fut elle la première à l'être. Voyez-vous — cela semble idiot — mais il y a quelque chose dans la voix, surtout celle d'un ténor, qui attire...

Le rire joyeux de Mary allégea l'atmosphère.

— Ne m'en parlez pas! Des rangs d'orchestre au poulailler, il n'y a pas une femme qui ne soit sensible au charme du ténor. Même s'il est affreux. Si en plus il a votre physique... eh bien, c'est carrément injuste !

— N'allons pas jusque-là... Mais cela pose parfois certains problèmes... La grande difficulté, c'est qu'elle aimait tout ce qui est lié à la célébrité, au succès. Elle ne s'en lassait pas, tant que je n'étais pas le centre exclusif de l'attention générale : cela la rendait jalouse. Et elle se mit à... rivaliser avec moi, je pense que c'est le mot. Elle voulait montrer qu'elle était également capable de se faire remarquer si elle y tenait. Je ne m'exprime pas très bien, car c'est pour moi une sorte d'affreuse énigme... Je ne sais pas vraiment moi-même à quel moment nous avons perdu le contact.

— J'imagine qu'on le sait rarement, dit tristement Mary.

— Je me suis simplement aperçu un jour que ma femme jouait délibérément avec les autres hommes. Alors, nous avons commencé à nous quereller. Des disputes affreuses, acides, en privé, derrière une façade souriante en public. Je ne savais plus si je jouais plus en scène que dans ma vie personnelle. Puis, le dernier matin...

Il s'arrêta, comme incapable de continuer.

— Poursuivez, émit tranquillement Mary.

— Comme d'habitude, nous nous étions heurtés à propos d'une bêtise : savoir qui conduirait la voiture. J'ai insisté. C'est moi qui ai pris le volant. Il y a eu l'accident. Elle a été tuée.

Us firent une halte spontanée.

— Étiez-vous responsable de l'accident ? demanda la jeune fille.

— Je ne sais pas, répondit-il en lui serrant fortement l'avant-bras, sans s'en rendre compte. Je ne sais pas, je ne le saurai jamais. C'est ce qui m'ôte toute joie. Même en chantant.

Elle était tellement bouleversée qu'elle faillit tomber dans les bras de l'homme en un mouvement de chagrin et de compassion. Heureusement, son bon sens prit le dessus. Et, pour sa plus grande stupéfaction, elle s'entendit dire :

— Il n'y a pas de quoi dramatiser. Arrêtez de jouer le rôle du Slave mélodramatique! Pourquoi ne sauriez-vous pas, pour l'amour du ciel? Pour commencer, y avait-il une autre voiture en cause ?

Elle sentit pratiquement le choc salutaire traverser son compagnon. Enfin, il répondit, comme un écolier à un examen difficile :

— J'ai heurté un camion garé du mauvais côté de la route et...

— Alors, vous n'étiez pas responsable !

— Si j'avais été plus attentif... Mais elle venait de me provoquer une nouvelle fois. J'ai tourné la tête vers elle pour lui asséner une réplique violente... et c'est arrivé.

— C'est donc encore moins de votre faute, déclara fermement Mary. Je suis affreusement désolée pour elle, mais c'est elle qui a provoqué votre distraction, donc l'accident. Vous accuser de l'avoir tuée n'est qu'une comédie mélodramatique !

Il y eut un silence extraordinaire. Mary se rappela soudain qu'il était un très célèbre artiste et qu'elle était en train de le bousculer au sujet de sa vie privée. Elle ferma un instant les yeux, attendant le déclenchement de l'orage... mais, à son immense surprise, Nicolas Brenner se pencha pour l'embrasser.

— En tant que Slave mélodramatique, dit-il, du rire dans la voix, je ne peux que vous remercier pour votre solide bon sens britannique. Quel est votre prénom, au fait ? Je ne connais de vous que Miss Barlow...

— Mary, répondit-elle d'une toute petite voix. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, poursuivit-elle. Je suis terriblement...

— Mary...

Il savourait le nom avec une sorte d'amusement.

— Bien sûr, murmura-t-il, cela devait être Mary. Eh bien, jeune fille, je ne saurais vous promettre de ne plus jamais jouer le Slave mélodramatique, mais...

— Je vous en prie... Puis-je retirer cette parole malheureuse ?

— Pas question ! Nous avons trop tendance à nous attendrir sur nous-mêmes, voyez-vous. Je suis certain que votre bon sens est fort utile.

— Vous êtes gentil, fit Mary, pleine de remords. Je vous en supplie, ne me croyez pas indifférente. Je vous remercie encore pour cette magnifique soirée... Je dois vous quitter ici. Voici ma rue. Ma maison est par là... La petite avec une porte blanche...

— Vous habitez seule ?

— Non, avec mes parents. Je vous ai parlé d'eux pendant le dîner, mais je ne vous ai peut-être pas expliqué que je vivais avec eux.

Soudain, elle eut la folle envie de l'inviter à faire leur connaissance. Mais, bien que son père et sa mère possèdent une certaine dose de philosophie, ils risquaient de trouver un peu inattendue l'intrusion d'un ténor célèbre à cette heure de la nuit.

Elle se contenta donc de conduire Brenner à la plus proche station de taxis. Ils allaient se quitter quand il demanda :

— Sortirez-vous de nouveau avec moi, Mary ?

Elle hésita un instant, partagée entre le désir d'accepter avec enthousiasme et le devoir de

lui rappeler qui elle était.

— Si vous pensez avoir le temps pour... la secrétaire de Monsieur Deane...

— Demain soir ? suggéra-t-il.

— Je ne peux pas, je le crains, dit-elle. Je sors avec Barry.

— Ce jeune homme aveugle qui voulait épouser quelqu'un d'autre ! Bien alors, une autre fois.

Comme elle se détournait, il la retint par le bras.

— Lui direz-vous que je vous ai embrassée ? interro- gea-t-il avec une pointe d'ironie.

— Bien sûr que non ! C'était une... une impulsion, une sorte de plaisanterie !

— C'est donc ce que vous en pensez, rétorqua-t-il, toujours amusé mais un peu décontenancé. D'accord. Mais celui-ci est tout à fait délibéré...

Il lui releva le menton et lui plaqua un nouveau baiser sur les lèvres.

— Qu'en dites-vous ?

— Parfaite sortie... parvint-elle à articuler d'une voix légère avant de se dégager pour emprunter le chemin de sa maison sans se retourner.

Une fois chez elle, elle s'appuya contre la porte d'entrée et passa une main sur ses lèvres.

« Je suis folle », se dit-elle. « Complètement folle. Nicolas Brenner m'a embrassée... et j'ai adoré cela... »

— C'est toi, Mary ? appela sa mère depuis le salon.

— Oui, Maman, répondit-elle en entrant.

— Il me semblait bien. Quelle longue répétition cela a dû être... Tu dois mourir de faim, ma chérie !

— Oh, non, Maman. Je... on m'a emmenée dîner, ensuite.

— Barry ? s'enquit Mme Barlow avec un ton qu'elle voulait dégagé.

— Barry ? répéta Mary, sans se rendre compte que son intonation excluait l'idée même de ce dernier. Non, Nicolas Brenner.

— Dieu du ciel !

Sa mère posa un instant son tricot pour examiner la jeune fille avec intérêt.

— Tous les deux seuls, tu veux dire ? insista-t-elle.

Mary acquiesça. Mme Barlow reprit son ouvrage.

— Cela a dû être passionnant, de sortir avec un chanteur aussi célèbre. A moins qu'il ne soit affreusement ennuyeux, hors de scène. Cela arrive, je crois.

— Il ne l'est absolument pas ! Au contraire, il s'est montré extrêmement gentil et s'est délicieusement occupé de moi. Il n'a pas voulu me laisser entrer seule et m'a raccompagnée en taxi. N'est-ce pas charmant ?

— Tout à fait. C'est une attitude très convenable.

Mary repensa au dernier baiser et se dit que « convenable » n'était peut-être pas le terme exact... Aussi détourna-t-elle la conversation en se lançant dans un récit détaillé et joyeux de

sa journée. Et, à sa grande surprise, elle s'aperçut qu'elle parvenait à parler de Barry le plus naturellement du monde. Elle ajouta qu'il n'avait pas été particulièrement ravi de la voir au restaurant en compagnie du célèbre chanteur.

— Je crois que j'aime bien ce Nicolas Brenner, déclara Mme Barlow.

Mary se mit à rire, embrassa sa mère et monta se coucher le cœur tout léger.

Le lendemain matin, Dermot Deane, qui était rentré la veille au soir de Paris, arriva au bureau peu de temps après la jeune fille. Celle-ci lui demanda comment s'était passé son voyage.

— Remarquablement bien. On ne sait jamais, avec la Torelli. Mais quand on a sa sympathie, elle est de toute confiance. Sans doute a-t-elle raccourci ma vie de dix bonnes années, depuis que je la connais, mais je l'adore... Et la répétition?

— Formidable ! Monsieur Warrender semblait content. Et Monsieur Brenner m'a emmenée dîner.

— Tous les deux seuls? demanda Dermot Deane, comme l'avait fait M^{me} Barlow.

— Oui. Ai-je eu raison d'accepter ?

— Si vous le jugiez bon, évidemment ! répondit Dermot Deane en riant avant de se renverser dans son fauteuil pour l'observer avec intérêt. Vous êtes un petit animal têtue, à votre manière, non?

— Non ! s'indigna Mary. Pourquoi dites-vous cela ?

— Je me demandais seulement comment vous avez fait pour l'enlever au nez et à la barbe de Suzanne Thomas. *Elle* ne voulait pas sortir avec lui ?

— Si, avoua Mary à contrecœur. Mais il était fatigué. Et puis, il m'avait déjà invitée. Il était déprimé à l'idée de se retrouver à Londres pour la première fois depuis l'accident. Suzanne a un caractère un peu trop affirmé, si l'on se sent cafardeux, ne croyez-vous pas ?

— Moi, mon petit ? Si vous voulez mon avis, Suzanne Thomas a toujours une personnalité trop forte pour mon goût ! Ainsi il a refusé ses avances et vous a emmenée à sa place? J'ai dit que vous étiez têtue...

Ils se mirent enfin au travail.

Mary fut tellement occupée toute la journée qu'elle n'eut pas le temps de s'attarder au souvenir de la veille. Cependant, elle fut vaguement désappointée d'arriver à la fin de l'après-midi sans avoir eu de nouvelles de Nicolas Brenner...

N'avait-il aucunement besoin d'elle ?

Au lieu de s'occuper de lui, elle dut passer une grande partie de son temps avec un fort pénible baryton qui avait une opinion excessive de son talent.

Il la retint tellement longtemps, racontant sa vie en détail et en deux langues différentes, qu'elle s'attendit à avoir au moins un quart d'heure de retard à son rendez-vous avec Barry.

Elle venait de classer son dernier dossier et allait chercher son manteau quand le

téléphone sonna.

Elle faillit l'ignorer. Mais sa conscience professionnelle l'emporta. Elle décrocha donc, avec un « allo » plus sec que de coutume.

Il y eut un petit silence. Puis la voix de Nicolas Brenner demanda s'il s'agissait bien de Miss Barlow...

— Monsieur Brenner !

Elle ne s'aperçut pas que le changement de son intonation était presque comique.

— Je ne vous avais pas reconnue, dit-il.

— Je suis navrée. Je ne pensais pas vous entendre. Je croyais qu'il s'agissait d'un très ennuyeux baryton qui...

— Je vous en prie ! Je ne supporterai pas une telle insulte ! Etre confondu avec un baryton est en soi un choc pour tout ténor qui se respecte. Mais un *ennuyeux* baryton...

Elle se mit à rire de bon cœur.

— Je retire ma phrase ! Que puis-je pour vous, Monsieur-le-ténor-pas-ennuyeux-du-tout ?

— Rien, si vous persistez à sortir avec ce Barry, dont j'ai oublié le nom de famille, qui ne vous mérite pas !

— Barry Courtland... Et je persiste à sortir avec lui ce soir. J'ai promis.

— Je vois... Eh bien, amusez-vous modérément... Et ne lui laissez pas trop d'espoir pour vos soirées à venir. Que diriez-vous d'assister au concert Warrender avec moi, vendredi soir ?

— Merveilleux ! s'écria la jeune fille enthousiasmée. Vous avez des places ? Tout est déjà loué, vous savez !

— Une salle n'est jamais entièrement retenue, cela n'existe pas, fit-il négligemment. Vous dînez avec moi avant ?

Elle ravala l'acceptation spontanée qui lui venait aux lèvres.

— Monsieur, ne croyez pas à un snobisme à rebours ou quoi que ce soit de ce genre... Mais je suis seulement secrétaire, vous savez. Je suis terriblement heureuse de venir avec vous au concert. Le dîner serait un peu... un peu trop. Je suis certaine que vous comprenez...

— Je crains que non ! répondit-il poliment. Expliquez-vous.

— Oh... s'écria Mary en jetant un coup d'oeil à sa montre. Je ne peux vous le dire par téléphone. S'il vous plaît, puis-je accepter seulement l'invitation au concert et refuser celle à dîner ?

— Non.

— Pardon.. ?

— J'ai dit « non ». Je suis un peu caractériel. Tous les ténors le sont. C'est un privilège de ce métier...

Elle ne put s'empêcher de rire de nouveau. Jamais elle n'avait connu une personne capable de la faire rire ainsi... Mais elle tint bon.

— Je serai ravie de vous accompagner au concert, mais je crains de ne pouvoir dîner avec vous avant, déclara-t-elle fermement. Pouvons-nous nous retrouver près de la caisse à huit heures moins le quart ?

Il y eut un petit silence étonné.

— Si vous le dites, répondit-il enfin, oui...

— Merci beaucoup. Maintenant, je dois vraiment m'en aller.

— Oui. J'espère que Barry est en train d'attendre ! rétorqua-t-il avec une note de satisfaction dans la voix.

Malgré ses efforts, Mary arriva en effet en retard à son rendez-vous. A bout de souffle, elle s'excusa auprès de son compagnon.

Il l'embrassa comme s'il en avait parfaitement le droit... Et, songeant au passé, peut-être était-ce normal ?

— Ce n'est pas grave, assura-t-il. Comme tu es jolie, Mary ! D'où te viens cet éclat, cette vivacité ?

— C'est parce que je me suis dépêchée, répondit-elle vivement.

— Certainement pas ! s'insurgea-t-il en l'attirant contre lui. C'est quelque chose de plus subtil. Un prince charmant est venu embrasser la princesse pour la réveiller...

— Je ne vois pas ce que tu veux dire !

Elle était sincèrement étonnée : les paroles ironiques de Barry lui rappelaient la façon dont Nicolas l'avait embrassée la veille...

— Ne le prends pas au pied de la lettre ! fit le jeune homme, sans cesser de l'observer, un peu intrigué. Simplement, tu as... grandi. Tu n'es plus un oiseau au nid, tu as pris ton envol pour découvrir le monde par toi-même... Et c'est très séduisant, ma douce. Personne ne t'a-t-il dit que tu étais devenue ravissante, en un an ?

— Non. Mais mon patron m'a traitée de petit animal têtu, répliqua-t-elle en riant, la description est moins idéale, je le crains...

— Et plus prometteuse... Oh, Mary ! Que c'est bon de se trouver près de toi de nouveau...

Elle était heureuse aussi d'être près de lui. Elle se tiendrait sur ses gardes, cette fois. Elle ne se ferait pas d'illusions. C'était seulement délicieux de parler et de rire avec Barry comme autrefois.

Il lui avait terriblement manqué. Elle avait mis de longs mois à accepter l'idée qu'il n'y eût plus rien entre eux. Il appartenait à une autre. C'était horriblement douloureux, mais elle avait fini par s'y faire. Et à présent, il était de retour, libre...

Elle n'avait pas besoin de se surveiller, de faire attention... Du moins pas plus que sa sagesse naturelle ne le lui imposait. Elle pouvait laisser ses sentiments s'épanouir, sans se sentir coupable. Et, si, les regards admiratifs dont il la couvrait signifiaient quelque chose, il la trouvait infiniment plus attrayante que l'année précédente. Elle était autrefois charmante, agréable. Elle était à présent mystérieuse et captivante.

« A-t-il changé ? Ou est-ce moi ? » se demanda-t-elle, plus tard, dans son son lit, en repensant à leur soirée.

Il était bien normal qu'elle fût enchantée par la nouvelle impression qu'elle produisait sur le jeune homme. Son cœur, mais aussi son amour-propre avaient été terriblement blessés par l'abandon de Barry. Et elle était ravie de constater qu'à présent, il était évidemment sous son charme.

— Vous apprenez vite, déclara Dermot Deane le lendemain matin.

Il faisait allusion à son travail, mais, tout au fond d'elle, Mary savait qu'elle apprenait rapidement bien d'autres choses...

— Tout est tellement intéressant, au bureau, répondit-elle sincèrement.

— Sans doute, reprit son patron avec un sourire pensif. Je me demande parfois pourquoi je persiste à vivre au milieu de ce jeu effrayant. Mais je suis un admirateur-né. Je dépérirais, sans les hauts et les bas, les crises et les triomphes de cet univers fou et fascinant... Au fait, pourriez-vous trouver le temps d'aller voir Suzanne Thomas, cet après-midi ?

— Eh bien, oui... Si vous le désirez. Elle habite un appartement de location de Hill Street, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Deane en s'emparant d'un paquet.

Elle aimerait avoir la nouvelle partition de Dickenson Price. Ce n'est pas tout à fait son emploi, cependant elle désirerait y jeter un coup d'oeil, et a demandé que vous la lui apportiez.

— Moi?... Personnellement? s'étonna Mary. J'aurais cru...

— Que n'importe quelle employée aurait pu s'en charger, termina Deane. Moi aussi. Mais les paroles de la « Princesse » étaient : « Votre Miss Barlow pourrait- elle me l'apporter? »

— Je n'aurais jamais imaginé qu'elle savait mon nom...

— Moi non plus. Et ne me demandez pas ce qu'elle a dans la tête... Si vous ne voulez pas y aller...

— Cela m'est égal, répliqua Mary.

En fait, sa curiosité était plus forte que l'antipathie mal définie qu'elle ressentait pour la séduisante cantatrice.

Elle était encore la proie de ces sentiments mitigés dans le silencieux ascenseur qui l'emportait vers l'appartement de Suzanne Thomas.

Celle-ci vint lui ouvrir elle-même et lui adressa un sourire nonchalant mais non dépourvu d'amitié.

— Entrez. C'est gentil à vous de m'apporter la partition. Je sais que cela vous a dérangée, mais j'avais tellement hâte de savoir si c'était ou non un rôle pour moi...

— Je le comprends, répondit Mary avec un sourire aussi compréhensif que possible.

La cantatrice l'invita à passer au salon avec une telle insistance qu'il eût été grossier de

refuser.

— Travaillez-vous pour Dermot Deane depuis longtemps ? interrogea-t-elle en servant le thé. C'est un homme merveilleux, non?

Mary acquiesça de tout cœur, et ajouta qu'il était un excellent patron et que trois semaines dans son bureau lui avait suffi pour le constater.

— Seulement trois semaines ? Vous avez sans doute travaillé pour d'autres agents, dans ce cas?

Mary raconta qu'elle avait sauté sur la chance de passer du monde juridique au monde artistique qui l'avait toujours passionnée en tant qu'auditrice.

— Ainsi, reprit la cantatrice, vous connaissiez Nicolas Brenner seulement de l'autre côté de la rampe? Et vous la connaissiez, *elle*... Monica?

Les questions se suivaient si rapidement et avec tant de naturel, que Mary répliqua sur le même ton :

— Mais, Miss Thomas, je ne connais pas bien M. Brenner, et pas du tout M^{me} Brenner...

— Vraiment? insista l'autre avec un sourire sceptique. Pourtant, il semblait vous considérer comme une amie de la famille, l'autre soir. Il n'a pas voulu sortir avec moi, mais il était prêt à vous emmener...

Il était ridicule de vouloir se justifier... Mary se dit que si elle refusait de satisfaire la curiosité de son interlocutrice, cela donnerait une importance excessive à un événement tout à fait banal. Aussi expliqua-t-elle un peu froidement que son patron lui avait demandé de s'occuper de Nicolas Brenner depuis son arrivée à l'aéroport de Londres.

— Et, comme je suis tout à fait novice dans ce travail, j'ai acquiescé à toutes les propositions de M. Brenner, conclut-elle en souriant.

— Et il vous a suggéré de sortir avec lui après la répétition... Vous avez bien réussi, Miss Barlow !

Celle-ci avait du mal à garder son calme.

— Je pense que sa première soirée à Londres devait être pleine de souvenirs. Je ne suis pas au courant de son passé, et, il faut bien le dire, mon insignifiance lui a sans doute fait préférer ma compagnie à toute autre...

— Vous avez probablement raison, répondit Suzanne avec un sourire presque amical... *Presque* seulement...

— C'est triste pour Monica, poursuivit-elle après un petit silence. Mais, comme vous devez le savoir, elle était devenue un tel problème que, d'une certaine manière, sa disparition était un soulagement et une solution à cette sinistre situation.

— Miss Thomas, hormis les racontars, j'ignore tout de la vie privée des vedettes quelles qu'elles soient.

— Nick ne vous a parlé de rien ?

La question était franchement indiscrete, et Mary n'eut aucun remords de mentir.

— Certainement pas ! Il ne m'a pas semblé être le genre d'homme à raconter sa vie à une secrétaire inconnue. Et c'est ce que je suis, tout compte fait.

— Vous vous sous-estimez...

La cantatrice se mit à rire. Elle était enfin satisfaite. D'ailleurs, elle ne fit plus d'effort pour retenir Mary...

En rentrant au bureau, la jeune fille était légèrement ennuyée.

— C'était juste un prétexte pour me faire parler, avoua-t-elle à son patron.

— A quel sujet ? Votre sortie avec Brenner ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Elle est sans cesse après lui. C'était la meilleure amie de Monica... Et, dans ce métier, il n'y a pas pire que les meilleures amies ! Maintenant que Monica a disparu, Suzanne va sans doute se jeter au cou de Nicolas. Et elle n'entend pas être supplantée, ni par vous ni par personne.

Mary eut un petit rire coléreux.

— Elle ne peut pas être assez stupide pour me considérer sérieusement comme une rivale ! fit-elle sèchement. Je n'ai rencontré M. Brenner que deux fois. Une fois à l'aéroport, en « mission commandée », et l'autre à une répétition où il y avait une douzaine d'autres personnes.

— Mais il vous a emmenée dîner, mon petit !

— Parce que j'étais une compagne calme et peu exigeante.

— Possible... fit Deane en se caressant pensivement le menton. Calme et peu exigeante... Cela a dû lui paraître nouveau ! Eh bien, nous verrons s'il réitère son invitation...

Pour sa plus grande fureur, Mary sentit le sang lui monter aux joues, d'autant plus que son patron continuait de la fixer d'un air amusé.

— J'ai dit que vous étiez un petit animal têtu. Pourquoi rougissez-vous ?

— Je ne rougis pas ! De toute façon, autant être franche, M. Brenner m'a dit qu'il avait par hasard des billets pour le concert Warrender de demain. Il m'en a proposé un.

— Et, par hasard, vous avez accepté, je parie ?

— Connaissez-vous une personne capable de refuser une place pour ce concert ? rétorqua Mary.

— Non... En effet. Amusez-vous bien. Mais — et là je ne plaisante plus — faites attention à vous si Suzanne Thomas est dans les parages.

La jeune fille se contenta d'affirmer qu'elle tiendrait compte du conseil.

Cette conversation avait éclairé les événements d'une nouvelle lumière, tout à fait passionnante. Jamais elle n'aurait osé en rêver... Elle eut même quelques regrets d'avoir refusé l'invitation à dîner.

« Il ne faut pas y attacher plus d'importance que cela n'en a » se dit-elle raisonnablement. « Si n'importe qui d'autre m'avait invitée... »

Mais ce n'était pas n'importe qui. C'était Nicolas Brenner. Et Mary commençait à

apprendre que sortir avec une célébrité provoquait bien plus de remous que d'être invitée par un ami agréablement anonyme.

Elle en eut une preuve supplémentaire le lendemain soir... Redoutant d'arriver en retard à leur rendez-vous, elle fut, évidemment, ridiculement en avance. Elle rencontra donc ses camarades habituels qui vinrent échanger quelques mots avec elle, lui demander comment cela se passait chez son imprésario, donner leur opinion sur les différents artistes entendus récemment.

Généralement, Mary prenait grand plaisir à ces conversations à bâtons rompus. A présent, l'arrivée imminente de Nicolas Brenner la rendait nerveuse.

Enfin, l'un de ses amis lui demanda où elle était placée, ce soir-là. Comme un nouveau riche s'excusant de posséder une Rolls Royce, elle répondit vaguement :

— A... l'orchestre, je crois.

— Grâce à ton travail chez Dermot Deane, sans doute ?... Oh, voici Nicolas Brenner. Il a vieilli, depuis l'accident, non? Mais quelle allure il a ! On dirait qu'il cherche quelqu'un...

— C'est moi qu'il cherche, fit Mary d'une toute petite voix.

Il y eut des murmures flatteurs dans le groupe de ses amis. Elle se dépêcha d'ajouter, de peur de paraître prétentieuse:

— Non, ne vous sauvez pas. Je vais vous présenter.

Fascinés comme seuls le sont les admirateurs inconditionnels quand la vedette se tourne vers eux, ses camarades demeurèrent cloués au sol. Mary s'entendit dire, un peu nerveuse :

— Monsieur, puis-je vous présenter quelques-uns de vos spectateurs les plus passionnés? Nous attendons tous avec impatience « Carmen »...

Immédiatement et sans effort, il accepta de la meilleure grâce du monde les compliments timides des jeunes gens avant de diriger Mary vers leurs places. Tandis que les autres, stupéfaits, grimpaient au poulailler.

— Merci de votre gentillesse, dit doucement la jeune fille quand ils se furent installés dans leurs fauteuils.

— Vis à vis de vos amis? Mais ma chère enfant, pourquoi me serais-je montré désagréable ? Non seulement ils sont vos amis, mais ils font partie de mon public. Et aucun artiste n'a le droit de sous-estimer son public. Sans lui, nous n'existerions pas !

— C'est vrai.. Mais je ne voulais pas me montrer fière d'être avec vous... ajouta-t-elle en un brusque accès de franchise.

— J'espère pourtant que vous l'étiez !

Il lui jeta un vif regard qui lui fit un effet étrange.

— Bien sûr, j'en suis terriblement heureuse, avoua-t-elle naïvement. Cependant je ne tiens pas à ce qu'ils me croient prétentieuse. Ce n'est pas parce que mon travail chez M. Deane me fournit l'occasion de me trouver en compagnie d'une célébrité...

— Ma chérie, vous vous posez de bien curieux problèmes ! D'abord, personne ne pourrait vous soupçonner de manquer de loyauté envers vos amis. Deuxièmement, si vous étiez ainsi, je

ne vous aimerais pas autant. Etes-vous satisfaite?

— Oui, murmura Mary.

Et elle s'absorba dans l'étude de son programme pour qu'il ne pût voir à quel point ses paroles lui avaient fait plaisir.

« Il m'a appelée *ma chérie*! Il a dit qu'il m'aimait! Oh, sans doute n'est-ce que sa manière habituelle d'être aimable... Je dois lever les yeux, me conduire raisonnablement... Mais je ne peux pas. Si je regarde mon programme un peu plus longtemps... »

Elle s'aperçut soudain que son compagnon venait de se lever pour saluer quelqu'un. Elle le suivit du regard. Immédiatement, elle fut envahie d'un grand froid.

Nicolas parlait à Suzanne Thomas, somptueuse, vêtue de velours noir et de zibeline. Et, bien que sa bouche sensuelle fût animée d'un sourire, elle jeta en passant un regard froid et dur à Mary.

Par la suite, Mary pensa que l'une des plus grandes réussites de Warrender ce soir-là fut de lui faire oublier Suzanne Thomas... Ou presque.

Comme les notes glorieuses de sa symphonie préférée s'emparaient de son cœur et de son âme, elle se disait que plus rien d'autre n'avait d'importance...

Cependant, elle aurait aimé que la jeune cantatrice ne se trouvât pas juste de l'autre côté de l'allée. Elle ne pouvait la voir sans se pencher en avant, mais elle avait la désagréable conscience de sa présence hostile.

A l'entr'acte, Nicolas Brenner lui demanda si elle voulait l'accompagner au bar. La jeune fille, comme un escargot qui ne trouve protection que dans sa coquille, secoua la tête.

— Non, merci. Je vais rester là et étudier de plus près le programme, répondit-elle en souriant. Mais je vous en prie, allez-y. Des tas de gens désirent certainement vous parler.

Il fit une petite grimace, et s'éloigna. Mary constata alors avec soulagement que le fauteuil de Suzanne était vide. Elle ne tenait surtout pas à être obligée d'échanger quelques paroles de courtoisie avec elle. Elle s'absorba donc dans sa lecture.

Durant quelques instants, les voix autour d'elle ne furent qu'un murmure indistinct. Puis elle détecta une intonation familière qu'elle situa aussitôt : il s'agissait d'Anthéa Warrender, la femme du chef d'orchestre.

— Bien sûr, nous comptons sur vous après le concert, Suzanne, disait-elle. C'est un petit souper pour quelques amis et confrères. J'ai aperçu Nick Brenner au foyer, mais je l'ai ensuite perdu de vue. J'espère qu'il sera des nôtres aussi.

— Cela m'étonnerait, répondit la jeune cantatrice d'une voix particulièrement claire. Cette fille, de chez Dermot Deane, est arrivée à se faire inviter. Elle ne le lâchera pas si facilement. Elle le colle, en ce moment, et il ne sait pas trop comment se débarrasser d'elle.

— Vraiment?

Anthéa semblait étonnée, se dit Mary en inclinant plus encore la tête vers le livret pour ne pas être reconnue.

— Je la trouvais plutôt gentille et discrète... reprit Anthéa.

— Oh, mon Dieu !... s'écria Suzanne en éclatant d'un rire plein de sous-entendus.

— Invitons-la aussi, suggéra Anthéa avec quelque obstination.

— A votre place, je n'en ferais rien, fit vivement l'autre jeune femme. Elle représente une sorte de menace, à sa façon. Pour la tranquillité de Nick, il vaut mieux ne pas l'encourager... Elle pourrait même jeter son dévolu sur Oscar, cela ne me surprendrait pas !

Anthéa éclata d'un rire très gai, et déclara qu'Oscar était assez grand pour veiller sur lui-même. Mais si Suzanne craignait que l'invitation ne posât des problèmes à Nick, elle y renoncerait... encore que ce fût dommage.

Les voix s'éloignèrent, et Mary resta dans son fauteuil avec toute sa rage et son humiliation, les joues rouges de honte.

Comme si elle avait pu seulement envisager de s'imposer dans une réunion d'artistes distingués ! D'autre part, elle ne voulait pas priver Nicolas Brenner de cette soirée avec ses amis. Comme elle regrettait tout cela !

Elle pouvait, évidemment, lui dire qu'elle désirait rentrer chez elle tout de suite après le concert. Mais l'accepterait-il ?

Si seulement...

A ce moment-là, Barry vint se laisser tomber dans le fauteuil libre près d'elle.

— Bonsoir ! Que fais-tu là, toute seule ?

Jamais elle n'avait été plus heureuse de le voir.

— Tu es seul aussi ?

— Oui, fit-il avec un petit sourire énigmatique.

— Fais-tu quelque chose, après le concert ?

— Rien, sauf si tu acceptes de venir boire un café avec moi...

— Volontiers, accepta Mary vivement. Tiens, voilà Nicolas Brenner. Tu as pris son siège, au fait... Je t'en prie, quand je dirai que tu me raccompagnes à la maison, ne me contredis pas !

— Evidemment ! répondit le jeune homme, surpris et intrigué. Il t'ennuie ?

— Oh, non ! eut juste le temps de s'écrier Mary avant l'arrivée du ténor qui adressa un bref signe de tête à Barry.

— Merci, Barry, reprit-elle, à haute voix. Je te retrouverai au pied de l'escalier à la fin du concert.

Quand Barry eut regagné sa place, Brenner demanda sèchement :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous m'accompagnez en coulisses, tout à l'heure. Ensuite, nous irons souper.

— Oh, non... vraiment. Vous irez sans moi. J'ai entendu Anthéa Warrender parler d'un dîner auquel vous êtes invité...

— Et pourquoi pas, vous, puisque vous êtes ma compagne pour la soirée ? Sauf si nous

décidons de sortir tous les deux seuls, évidemment...

— Cela ne m'est jamais venu à l'idée ! répliqua la jeune fille feignant l'étonnement. Je veux dire... c'est tellement gentil à vous de m'avoir fait profiter d'un de vos billets... Mais je n'aimerais pas participer à ce genre de dîner. J'y serais tout à fait déplacée. Et puis, les Warrender ne m'y attendent pas. Sans doute M. Warrender ignore-t-il jusqu'à mon nom...

— Les présentations existent... fit-il avec colère. Vous m'avez présenté vos amis, pourquoi n'en ferais-je pas autant avec les miens ?

— C'est différent, murmura Mary tandis que le chef d'orchestre entraînait sous un tonnerre d'applaudissements. Je vous en prie, ne vous fâchez pas. Je... je croyais avoir tout arrangé au mieux...

— Vous vous trompiez ! fut la sèche réponse du ténor.

Et il concentra toute son attention sur Warrender.

Elle voulut poursuivre la conversation, mais Nicolas était soudain complètement absent... Et elle en ressentit un grand froid.

Les premières notes s'élevèrent, pourtant Mary n'y prit pas garde. Jamais de sa vie, elle ne s'était sentie aussi malheureuse. La musique ne l'intéressait plus. Tout ce qu'elle voulait, c'était être amie avec Brenner.

Elle le regarda, voulant l'obliger à se tourner un instant vers elle. Mais, grave et obstiné, il fixait l'orchestre. Il jouait de nouveau « le Slave mélodramatique », se dit-elle avec colère... Cette phrase ne les ferait plus rire ensemble. Leur amitié aurait été précieuse mais fragile... Et elle venait de tout gâcher.

Elle baissa les yeux et essaya de maîtriser le tremblement de ses mains. En vain. Elle ne pouvait que constater cette réaction stupide, la gorge serrée, les paupières brûlantes.

« Ça suffit ! » se dit-elle. « Tu peux te contrôler ! Ce n'est pas plus difficile que de s'empêcher de tousser au milieu d'un solo ! »

Mais ça l'était... Et elle ne put garder une certaine contenance qu'en tenant ses yeux baissés. Aussi vit-elle tout de suite la main de son compagnon venir se poser sur les siennes pour les immobiliser.

Elle en fut tellement soulagée qu'elle voulut lever le regard vers lui, lui sourire... Elle battit des cils, et, pour sa plus grande honte, une énorme larme vint s'écraser sur les doigts de Nicolas Brenner.

Il la serra un peu plus fort et murmura :

— Je suis désolé.

— Moi aussi, répondit-elle sur le même ton.

Et, aussi incroyable que cela parût, ils demeurèrent main dans la main durant tout le premier mouvement.

Ensuite, il la lâcha.

— Vous pouvez sortir avec Barry si vous le désirez, évidemment. Je ne voulais pas vous

bouleverser ainsi.

— J'ai cru que vous préféreriez voir vos amis, je ne voulais pas vous encombrer, et...

— Chut! fit-on derrière eux, bien que le second mouvement ne fût pas encore attaqué.

Mary se tut néanmoins, renonçant à de plus amples explications.

Quelle merveilleuse, bouleversante, étonnante soirée... Et comme il serait reposant de sortir ensuite avec le très ordinaire Barry...

Elle ne fut pas frappée par le fait que Barry, qui avait été le centre de son existence, lui semblât à présent « très ordinaire » !

A la fin du concert, Nicolas demanda à la jeune fille :

— Vous ne voulez même pas venir en coulisses?

— Pas ce soir, s'il vous plaît. Quittons-nous là. Allez rejoindre Anthéa Warrender... et Miss Thomas. Je retrouverai Barry. En tout cas, merci infiniment de m'avoir invitée à ce concert. C'était merveilleux.

— Malgré..?

— Vous venez, Nick ? intervint à ce moment la voix autoritaire de Suzanne Thomas.

Brenner salua Mary et s'éloigna dans le sillage de velours noir et zibeline.

Partagée entre la déception et le soulagement, Mary alla retrouver Barry qui l'emmena dans leur bar favori. Il était visiblement fort intrigué, et se sentait parfaitement le droit de poser des questions.

— Pourquoi as-tu laissé tomber Brenner? interro- gea-t-il. Il a été désagréable avec toi?

— Pas du tout! protesta-t-elle. Mais il y avait un dîner organisé par les Warrender, et je ne voulais pas qu'il se croie obligé de m'y traîner!

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Simplement parce que tu étais placée à côté de lui ?

Il semblait penser qu'elle faisait une montagne de peu de choses. Et peut-être avait-il raison...

— En fait, c'est lui qui m'avait obtenu le billet. J'étais donc dans une situation un peu fausse, tu vois : avec lui, mais pas vraiment. Je ne voulais pas qu'il se crée des obligations. Ton arrivée a été providentielle.

Barry se déclara enchanté d'être l'instrument de la providence, et plaisanta gentiment sur celui qu'il appelait la « conquête » de Mary. Il la mit en garde contre les ténors, bien connus pour être des séducteurs.

— Ne t'en fais pas pour moi, répondit la jeune fille en riant. Je ne sais même pas si je le reverrai. Sauf mercredi, depuis le poulailler... Iras-tu à la première de *Carmen* ?

— Non. Je me contenterai de la seconde représentation.

— J'y serai peut-être aussi, fit négligemment Mary qui avait la ferme intention de n'en manquer aucune.

Malgré sa déclaration à Barry, Mary s'attendait à avoir des nouvelles de Nicolas avant le mercredi soir... Pourtant, il n'en fut rien.

Dermot Deane rentra de la répétition en costumes en déclarant :

— Brenner est dans une forme éblouissante. Il n'a jamais été aussi brillant. Comme si... C'est dommage, pour Monica, bien sûr. Mais elle lui avait mené la vie dure, les derniers temps. Il doit se sentir vaguement soulagé d'être libre de nouveau... Irez-vous à la Première ?

Mary répondit qu'elle avait une assez bonne place au dernier balcon.

— C'est sans doute plus gai que l'orchestre, déclara Deane avec indulgence.

Elle était de cet avis, et, le mercredi soir, elle fut réellement contente de se retrouver avec ses amis. Elle semblait être la même, enjouée et ravie d'assister à une bonne représentation. Mais, intérieurement, elle se sentait profondément concernée. L'angoisse de Don José était celle de Nicolas Brenner... Mary se surprit à partager ce fardeau avec lui.

Dans la vie, elle n'aimait guère Suzanne Thomas. Mais elle dut reconnaître qu'elle n'avait jamais entendu de meilleure Carmen. Et, en les observant se déchirer mutuellement, elle eut l'impression d'assister à autre chose qu'un spectacle...

A la fin, les artistes eurent le plus beau des hommages du public : un silence de mort avant le déferlement des applaudissements.

— Oh, c'était merveilleux! Merveilleux! s'écria le voisin de Mary. Quel beau couple !

Mary dut avouer à contre-cœur qu'ils formaient en effet un couple splendide.

— Est-il fou d'elle dans la vie aussi? On dirait..,

— Comment le saurais-je? répliqua-t-elle sèchement.

— Eh bien, d'après Jennifer, vous le connaissez.

— Pas suffisamment pour qu'il me fasse des confidences sur sa vie privée...

Les rappels furent nombreux avant que le public se lève enfin, à regret.

Les amis de Mary se dispersèrent, sauf quelques-uns qui se rendirent à la sortie des artistes.

La jeune fille se joignit à ce groupe, tout en demeurant à l'arrière-plan. Ils attendirent longtemps. Enfin, les Warrender apparurent, accompagnés du baryton. Ils distribuèrent quelques autographes, quelques sourires, mais Warrender ne tarda pas à pousser sa femme vers la voiture qui les attendait. Il y eut ensuite un murmure : « la voilà ! », et la reine de la soirée apparut sur le seuil, la haute silhouette du ténor derrière elle.

Mary recula dans l'ombre. Suzanne, triomphante, signa de nombreux programmes. Brenner la regardait avec un sourire indulgent, qui blessa curieusement Mary.

Enfin, la cantatrice s'écria avec bonne humeur :

— Assez! Assez!

Puis elle se dirigea vers son auto garée de l'autre côté de la rue.

Nicolas s'attarda quelques instants avant de la suivre, quand soudain, par hasard, la foule s'écarta. Il se retrouva face à Mary.

— Oh!... Bonsoir, dit-il vivement en s'arrêtant. Vous étiez là ?

— Au poulailler, et enthousiaste !

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue en coulisses ?
— Je... je ne pensais pas y être attendue...
— Vous l'étiez! déclara-t-il avec un sourire franc et direct. Assisterez-vous à une autre représentation ?

— Toutes, bien sûr!
Il se mit à rire, cette fois, visiblement ravi.
— Alors, rendez-vous dans ma loge vendredi, fit-il tandis que Suzanne l'appelait.
Il caressa légèrement la joue de Mary avant de traverser la rue.
— Que voulait-il? demanda une amie de la jeune fille, émerveillée.
— Il m'invitait à venir le voir après la représentation de vendredi, répondit-elle, encore un peu stupéfaite.

Ensuite, elle se hâta pour attraper son train, non sans se demander si Suzanne savait avec qui Nicolas s'était attardé, et si elle avait surpris le geste affectueux de son partenaire...

Aucun jeudi ne fut plus long que celui qui sépara le mercredi de la Première de *Carmen* du vendredi où avait lieu la seconde représentation...

Mary redoutait un incident de dernière minute qui aurait pu l'empêcher de se rendre en coulisses ce fameux soir. Même la présence de Barry l'ennuyait au plus haut point. Comment se débarrasserait-elle de lui après la représentation ?

Pourtant, tout se passa le plus simplement du monde. Barry était à l'orchestre. A l'entr'acte, il se promena au bras d'une ravissante blonde. Autrefois, Mary en aurait été désespérée. Ce soir-là, elle en fut au contraire ravie : il ne lui demanderait pas de dîner avec lui...

Une fois de plus, la merveilleuse œuvre d'art exerça sa magie. Une fois de plus, sous la main experte d'Oscar Warrender, la représentation fut menée au triomphe.

Et, à la fin, Mary se dirigea vers l'entrée des artistes, le cœur serré de joie mêlée de nervosité.

Arrivée devant la porte, elle hésita instinctivement. Il y avait cet énorme et subtil gouffre entre ceux qui attendent dehors et ceux qui *entrent*... Jusque-là, Mary avait fait partie de la première espèce. A présent, elle avait l'impression de forcer le passage. Elle se décida enfin à se frayer un chemin à travers la foule. Elle se présenta devant un huissier vigilant.

— Puis-je monter voir M. Brenner, s'il vous plaît ? demanda-t-elle avec toute la fermeté dont elle était capable. Il m'attend.

La légère réticence du portier fut-elle seulement le fruit de son imagination, dû à son manque de confiance en elle?... En tout cas, elle poursuivit, fière de sa brillante inspiration :

— Je travaille avec M. Dermot Deane.
— Très bien, répondit vivement l'homme en lui faisant signe d'entrer. Vous connaissez le chemin. A droite, puis à gauche en haut de l'escalier. M. Brenner est dans la loge numéro deux.

Mary suivit ses indications, s'arrêtant à peine un instant pour observer son reflet dans un vaste miroir. Puis, le souffle court, elle se mit à monter les marches de pierre.

En haut, dans l'étroit couloir, plusieurs personnes étaient massées devant la loge Deux et devant une autre d'où s'élevait la voix joyeuse de Suzanne Thomas.

Chaque fois que s'ouvrait la porte de la loge de Brenner, Mary se demandait si c'était le bon moment pour y entrer... Mais le courage lui manquait, et elle s'appuyait contre le mur, pour y trouver un soutien.

Elle serait sans doute la dernière. Mais qui était-elle, pour passer devant tous ces gens élégants, sûrs d'eux-mêmes?...

Comme le dernier groupe sortait, elle s'avança enfin. Alors l'habilleur de Brenner passa la tête hors de la loge et déclara brusquement :

— Attendez quelques instants. Il se change.

Gênée comme si elle avait fait un mouvement incongru, Mary se colla de nouveau au mur, vaguement tentée de s'enfuir sans même avoir vu Nicolas. Mais en être arrivée là et partir avant d'avoir échangé un seul mot avec lui était trop dur. Elle attendrait qu'il apparaisse, et...

A ce moment, Suzanne sortit de sa propre loge, en compagnie de quelques personnes en tenue de soirée. Elle laissa glisser un regard totalement indifférent sur Mary, puis alla taper fermement à la porte de Brenner, l'entrouvrit et s'écria à voix haute :

— Bonne nuit, Nick !

— Bonne nuit, répondit-il.

Suzanne jeta un nouveau coup d'oeil à Mary et, de sa voix claire, à travers le panneau, elle ajouta :

— Votre plus fervente admiratrice traîne dans les parages. N'avez-vous pas un seul mot à lui dire, personnage sans cœur ?

Son intonation moqueuse provoqua les rires de ses amis qui tournèrent vers la jeune fille des visages indulgents.

Dépouillée de tout vestige de dignité, Mary sentit le sang lui monter au visage avec une force presque étourdissante.

La voix de Nicolas s'éleva :

— *Qui ?*

Et il ouvrit la porte, tout en enfilant son manteau.

Sans doute parce que lui aussi, autrefois, avait été blessé par des paroles ironiques, il comprit immédiatement la situation.

— Chérie !

Son beau visage expressif et un peu fatigué refléta la plus grande joie.

— Je me demandais où vous étiez passée. J'en ai pour un instant, je suis presque prêt, ajouta-t-il avant de l'attirer à lui pour l'embrasser devant tout le monde.

Il adressa un sourire jovial à Suzanne par-dessus la tête de Mary.

— Bonne nuit ! lui dit-il en entraînant la jeune fille dans sa loge dont il ferma le battant derrière eux.

Mary entendit la cantatrice émettre un « eh... bien... » plutôt surpris. Puis elle s'éloigna avec ses amis en bavardant et riant.

— Désirez-vous autre chose, Monsieur? demanda l'habilleur de Nicolas, tandis qu'il suspendait le costume du dernier acte.

— Non, merci. Nous partons, répliqua Brenner avec un sourire et un signe de tête.

Soudain, Mary fut seule avec lui.

— Pourquoi avez-vous fait cela? demanda-t-elle enfin.

Il ne poursuivit pas la comédie en faisant semblant de ne pas comprendre de quoi elle voulait parler.

— C'était la seule chose possible, répondit-il légèrement.

— Comment saviez-vous que j'avais besoin d'aide ? insista-t-elle.

— J'ai entendu les paroles de Suzanne, et le ton sur lequel elle les a prononcées. Il m'est arrivé d'être humilié par quelques mots acides. Monica y excellait aussi. Désolé si je suis allé un peu loin. Ne m'en veuillez pas trop.

Il se détourna pour prendre ses objets personnels sur la table.

— Je ne vous en veux pas, dit Mary doucement. Vous êtes l'homme le meilleur et le plus compréhensif que je connaisse.

— Vraiment? fit-il avec un rire d'une tendresse inattendue. Eh bien, c'est exactement ce que je pense de *vous*... En tout cas, vous m'avez aidé, lors de mon arrivée, à Londres, plus que je ne saurais le dire... A présent, allons souper. Je meurs de faim, comme

toujours après une représentation. Et, je vous en prie, ne me rappelez pas une fois de plus que vous êtes une simple secrétaire qui ne peut se permettre de sortir avec un ténor célèbre...

— Je n'en avais pas l'intention, répondit-elle, soumise.

Elle descendit l'escalier avec lui, comme dans un rêve...

Par la suite, elle fut incapable de se rappeler ce qu'ils avaient bu ou mangé ce soir-là...

Elle se souvint seulement que toute fatigue s'était effacée du visage de Nicolas, pour laisser la place à une vitalité toute neuve.

Fascinée, elle se contentait de l'écouter, de le regarder. Brusquement très jeune dans son enthousiasme, bien loin du personnage mélancolique du premier soir, il parla de son rôle, expliqua la façon d'obtenir certains effets...

— Comme vous aimez tout cela ! ne put-elle s'empêcher d'observer avec un sourire presque indulgent. Je ne vous avais jamais vu ainsi !

— Parce que vous n'avez jamais été près de moi après une soirée comme celle-ci, expliqua-t-il. Avant, je suis toujours d'une nervosité épouvantable. La plupart d'entre nous sont ainsi, je suppose. Tendus, irritables, déraisonnables, sachant que nous le sommes et incapables de nous en corriger...

— Mais quand vous arrivez sur scène?...

— Je suis immédiatement calme. Surtout quand le pupitre du chef d'orchestre est occupé par quelqu'un du talent d'Oscar Warrender. C'est un calme purement intellectuel, évidemment, dû à la discipline professionnelle, mais cela permet de réagir pleinement au drame, à la fois sur le plan émotionnel et sur le plan artistique.

— Cela semble terriblement compliqué !

— Non. C'est tout simplement glorieux. Ensuite, vous sentez que vous avez réalisé le vœu de l'artiste quand il écrivait les notes sur la portée...

— C'est l'impression que vous avez eue ce soir?

— Oui. En grande partie grâce à Warrender. Et à Suzanne aussi. Elle est merveilleuse, dans son métier...

Il eut un sourire admiratif.

— Ressentez-vous chaque fois la même chose ? demanda Mary, en partie pour détourner sa pensée de la cantatrice.

— Cela ne m'est pas arrivé... depuis un certain

temps. Je ne voudrais pas revenir sur le passé, sur

ce qui est pardonné, en quelque sorte. Mais il arrive parfois qu'une critique, une moquerie, fasse éclater cette bulle de savon si fragile qu'est l'accomplissement parfait... On est tellement vulnérable, après une représentation...

— C'est fini, murmura-t-elle gentiment.

— Oui, c'est fini, répéta-t-il avec un long soupir.

— Cela vous gênerait-il, si je vous disais que vous étiez si merveilleux ce soir que j'en ai pleuré?

— Non, chérie. Peu de choses me gênent, ajouta-t-il en riant. Vous avez vraiment pleuré ?

— C'est sans doute très naïf et un peu bête, mais...

— Voilà pourquoi vous êtes si adorable, affirma-t-il. Les artistes dignes de ce nom sont eux-mêmes souvent naïfs. Nous sommes le centre de la scène, des lumières, mais ne croyez-vous pas que nous aspirons fréquemment à des instants de simplicité ? Des réactions élémentaires comme le rire ou les larmes nous font plus de bien que des articles dans les journaux ou les louanges de soi-disant musicologues...

— Je comprends.,.

— Parlez-moi encore, dit-il soudain. Quand vous parlez avec votre belle voix calme et posée, je sens mes nerfs s'apaiser complètement et... On ne vous a jamais dit que vous aviez un superbe timbre de voix ?

— Non. Mais je suis heureuse qu'il vous plaise.

Il ne la regardait pas. Il semblait s'adresser à lui-même.

— Le matin où je vous ai rencontrée pour la première fois, vous m'avez fait rire. Vous

souvenez-vous? J'ai eu l'impression de ne pas avoir ri depuis des années quand vous m'avez affirmé faire partie des gens qui se pressent à l'entrée des artistes mais qui ne crient pas. Vous ne criez jamais, Mary ?

— Pourquoi, le ferais-je ? demanda la jeune fille raisonnablement.

— La plupart des femmes crient. D'excitation, de joie, ou... de colère. Mais, que disiez-vous?

— Rien. Vous parliez et j'écoutais... Savez-vous que j'ai bien failli ne pas rester, ce soir ? J'étais terriblement intimidée en voyant tous ces gens importants entrer dans votre loge. Quand je me suis enfin décidée, c'était trop tard, vous vous changiez. C'est sans doute pourquoi j'avais l'air triste quand Suzanne m'a vue. Mais je ne « traînais » pas dans les parages, vous savez...

— Je sais, mon petit. Je sais.. Vous étiez là parce que j'avais envie de vous voir...

— Eh bien, vous m'aviez dit de venir, je suis venue...

— Assisterez-vous à la Première d'*Eugène Oné-guine* ? demanda-t-il soudain.

— Bien sûr. J'ai un billet au dernier balcon.

— Je vous veux à l'orchestre. Là où je pourrai vous voir.

— Me *voir* ? Mais on ne voit rien, avec les lumières, je crois...

— Si. Les deux premiers rangs, parfois, et au moment où l'on vient saluer devant le rideau.

— Mais pourquoi désirez-vous me voir ?

Il se mit à rire en la regardant bien en face:

— Quelle question ! Parce que vous êtes agréable à

L'inaccessible étoile. 3.

regarder, d'abord. Ensuite... Nous en parlerons une autre fois. Il est temps que je vous raccompagne.

— Je vous en prie, vraiment, ce n'est pas la peine. Mettez-moi dans un taxi. Payez la course si vous voulez, ajouta-t-elle vivement comme il se préparait à protester, mais ne venez pas jusqu'à Hampstead à cette heure de la nuit. Vous... vous me gêneriez en insistant.

— Vraiment ? C'est tellement gentil de vous inquiéter pour moi. Vous êtes sans doute la seule à le faire... Réellement, vous ne voulez pas que je vous raccompagne ?

— Non ! répondit-elle fermement en lui effleurant la main pour atténuer son refus, La nuit était fraîche et claire. Et, pour Mary au moins, elle avait un parfum de magie...

Nicolas héla un taxi et demanda au chauffeur de le déposer au Gloria avant de raccompagner la jeune fille. Il ne restait plus que quelques merveilleuses minutes...

Dans l'ombre complice de la voiture, il ne tenta pas de la prendre dans ses bras...Et elle

eut vaguement honte d'en être déçue.

— Alors, dit-il seulement, vous vous êtes habituée à l'idée de dîner avec moi de temps en temps ?

Mary hésita.

— D'accord, reprit-il, un peu impatienté. Je comprends, nous ne pouvons passer notre vie à nous parler dans des restaurants. Je tâcherai de trouver autre chose !

Elle voulut l'interroger sur cette déclaration, mais ils arrivaient à l'hôtel.

Il l'embrassa, et elle s'aperçut que, pour la première fois, elle lui rendait son baiser...

Puis il alla parler au chauffeur qui sembla fort satisfait. Ensuite il revint près de la vitre.

— Etes-vous libre, le week-end prochain ? Pas demain, le suivant.

— Euh... oui, je crois..., répondit-elle, trop étonnée pour mentir.

— Très bien. Je vais organiser quelque chose.

Il fit un pas en arrière et regarda l'auto s'éloigner tandis que Mary, enfoncée dans son siège, se demandait ce qu'il avait bien pu vouloir dire...

Apparemment, elle n'était pas la seule à se poser des questions. Au moment où le taxi s'arrêtait devant sa maison, le conducteur, un brave homme d'un certain âge, se pencha vers elle et déclara :

— Cela ne me regarde pas, mais j'ai des filles de votre âge. N'allez pas passer de week-ends avec ce type ! Il a de la classe, il est séduisant, mais il m'a donné un billet de cinq cents francs !

— Un billet de cinq cents francs ! répéta Mary, scandalisée. Mais pourquoi ?

— C'est ce que je me demande ! Faites bien attention !

Sur ces paroles plus ou moins énigmatiques, il releva son drapeau et démarra, laissant Mary à la fois consternée et amusée...

Pendant le week-end, Mary ne cessa de revivre en pensée sa soirée avec Nicolas.

A une certaine époque, elle aurait tout simplement été ravie de sortir avec une vedette. Mais à présent, son ravissement venait du fait que c'était avec Nicolas. Aucune autre célébrité ne lui aurait procuré le même plaisir.

Comparé à cela, tout lui paraissait ordinaire. Elle adorait ses parents, certes, et avait d'autres passions que la musique. Mais, elle en fut un peu honteuse, ces deux jours lui parurent ternes et plats, puisqu'ils n'avaient aucun rapport avec le ténor.

Barry lui téléphona le dimanche après-midi pour l'inviter à dîner. Instinctivement, elle prétextait un autre rendez-vous pour refuser.

Sa mère, qui avait surpris la conversation, demanda, étonnée :

— Tu sors vraiment, ce soir, Mary ?

— Non... Je... Je n'avais pas envie d'y aller. Je préfère rester à la maison, mais Barry ne l'aurait pas compris. C'est pourquoi j'ai dû lui mentir.

M^{me} Barlow observa pensivement sa fille.

— Tu t'es disputée avec lui ?

— Oh, non ! J'aime seulement moins être avec lui, ces temps-ci. Je ne sais pas pourquoi.

— Peut-être à cause de son attitude passée avec Elisabeth Horton?...

Ce n'était pas cela, et Mary le savait. Elle n'en voulait plus au jeune homme. En fait, elle ne ressentait plus à son égard qu'une amitié bon enfant... Et elle reçut cette révélation avec un petit choc.

— J'ai sans doute vieilli, déclara-t-elle légèrement. Barry est un bon compagnon, un ami agréable, c'est tout.

— Je suis heureuse de te l'entendre dire. Si en vieillissant tu deviens capable de reconnaître les qualités de solidité qui font un bon mari, tant mieux !

Mary eut un petit sourire intérieur. Pouvait-on décrire Nicolas comme un homme solide ? Certainement pas... Il était séduisant, divinement doué, imprévisible, à la fois gentil et arrogant... Elle dut s'arrêter : elle s'apercevait que tout en lui était attirant. En tout cas, à ses yeux.

En tant que vedette, il l'avait fascinée. A présent qu'elle le connaissait personnellement, il était devenu en outre intensément humain. Et l'ensemble était irrésistible. Elle avait peine à imaginer désormais son existence sans lui.

Elle ressentit un nouveau choc, beaucoup plus fort cette fois : il lui fallait bien, évidemment, envisager sa vie sans lui. Dans un mois, il serait parti, à des centaines, peut-être des milliers de kilomètres. Avec un peu de chance, il reviendrait parfois à Londres. Encore n'était-ce pas certain...

A cette pensée déchirante, elle eut un petit soupir de douleur.

« Il ne sert à rien de devenir folle de lui », se dit-elle. « Il appartient à un univers totalement différent du mien. Sans doute n'a-t-il pas du tout les mêmes idées que moi. Que signifie cet arrangement pour le week-end prochain, par exemple ? »

Le chauffeur de taxi semblait parfaitement avoir compris de quoi il s'agissait ! Et il était possible que, pour Nicolas, deux jours passés ensemble soient tout naturellement l'étape suivante de leurs relations.

« Mais je ne suis pas ce genre de fille ! » s'indigna Mary. « Il n'a pas le droit de penser cela de moi ! »

Et pourtant, puisqu'il s'agissait de Nicolas, comment réagirait-elle?...

Elle fut elle-même scandalisée de constater jusqu'où ses pensées l'entraînaient. C'était tellement étranger à son mode de vie !... Mais *il* était étranger à son mode de vie. Terriblement, merveilleusement, adorablement étranger !

Elle passa, cette nuit-là, un bon moment assise au bord de son lit, la tête entre les mains.

« Je ne peux pas l'aimer vraiment ! Que se passe-t-il ? Je dois être devenue folle ! Ou suis-je du genre à tomber amoureuse dès qu'un homme s'intéresse à moi ? D'abord Barry, puis... Lui. »

Ce n'était pas le cas, elle le savait. Elle n'avait jamais manqué d'admirateurs. Pourtant, le seul qui ait su gagner son affection réelle était Barry. Le résultat avait été catastrophique, mais du moins sa ligne de conduite avait, elle, été normale. Elle avait cru à l'amour du jeune homme. Elle pensait qu'il allait l'épouser...

Avec Nicolas, c'était différent. Il n'était évidemment pas question, pour une simple secrétaire, d'envisager un instant le mariage avec un ténor de renommée mondiale. L'amitié, oui. Un flirt, éventuellement. Et même, si elle n'était pas une jeune fille si sérieuse, une aventure...

Mais ceci, Mary en était sûre — ou presque sûre — n'était pas pour elle. Donc elle devait prendre garde de ne pas trop se laisser aller à son penchant. Pas de week-end, pour elle. Ou alors, si cela arrivait, elle devrait bien vite battre en retraite... Si elle ne voulait pas souffrir de nouveau.

Le lundi traîna en longueur, sans nouvelles de Nicolas. Mary eut toutes les peines du monde à se concentrer sur son travail. Si elle s'amourachait ainsi de toutes les célébrités qu'elle rencontrerait, elle ne resterait pas longtemps au service de Dermot Deane ! Mais elle dut faire appel à toute sa volonté pour s'empêcher de sursauter aux sonneries du téléphone...

Le mardi après-midi, comme Mary se disait justement qu'il ne se passerait rien non plus ce jour-là, Anthéa entra dans le bureau.

Elle était particulièrement ravissante et distinguée dans un manteau d'une élégante simplicité qui avait dû coûter une fortune. Supposant qu'elle désirait avoir une conversation privée avec son patron, Mary ramassa ses papiers et se leva.

Mais Anthéa l'arrêta.

— Restez, Miss Barlow. Cela vous intéresse aussi. Dermot ! Oscar et moi aimerions vous recevoir pour le week-end dans notre nouvelle maison. C'est au bord de la Tamise, près de Windsor. Nous pourrions bavarder amicalement des projets qui nous tiennent à cœur. Et nous serions heureux de vous avoir aussi, Miss Barlow.

Comme Dermot consultait son agenda, Anthéa se tourna vers une Mary muette de plaisir.

— Mais, madame ! articula-t-elle enfin, pourquoi moi ? Rien ne saurait me faire plus plaisir, pourtant...

— Voyez-vous, nous avons l'intention de parler métier, et Nick — Nicolas Brenner — pense que vous accepteriez de prendre des notes et de nous taper quelques projets. Et, de toute façon, ajouta-t-elle avec son radieux sourire, Nick prétend que vous êtes une de nos plus ferventes admiratrices et que cela vous réjouira. Acceptez.. Nous serons réellement ravis de vous avoir parmi nous.

— Je ne saurais dire...

Mary avait la voix enrouée par l'émotion.

— Je ne saurais dire combien cela me fera plaisir.

— En fait, l'idée est de Nick, expliqua Anthéa en regardant la jeune fille avec sympathie.

Vous lui avez été d'une grande aide, paraît-il. Et ceux qui l'aiment vous en sont reconnaissants. Il pense — et moi aussi — que nous vous devons bien cela. Alors, Dermot?...

— Oui, je pourrai me débrouiller, j'accepte volontiers.

Le patron de Mary écrivit quelques mots sur son agenda comme s'il s'agissait d'un rendez-vous banal et non d'un véritable passeport pour le paradis...

— Bon ! Alors, vous amènerez Miss Barlow ? Nous vous attendrons vendredi vers six heures.

Mary aurait aimé entendre Deane demander si Suzanne Thomas s'y trouverait aussi, mais il se contenta de remercier Anthéa pour son invitation.

La jeune cantatrice prit ensuite congé, et Mary demeura assise, pleine de reconnaissance. Envers les Warrender qui l'avaient invitée, envers Nicolas aussi, qui avait si astucieusement organisé ce week-end d'une correction parfaite.

Et elle qui l'avait soupçonné de vouloir passer deux jours clandestins avec elle...

— Je me demande si Suzanne sera de la partie, dit Dermot Deane.

— Je me le demande aussi, répondit Mary. Cela serait plus agréable sans sa présence, non ?

— A mon avis, oui. Mais ils ont peut-être pensé qu'elle divertirait Brenner.

Sur cette perspective détestable, il sortit, et Mary se retrouva seule dans le bureau, où elle s'accorda un instant de répit pour se réjouir de nouveau de l'événement. Soudain, une impulsion irrésistible la poussa à décrocher le téléphone et former le numéro du Gloria. Elle demanda Nicolas Brenner.

— Oui? répondit enfin celui-ci d'une voix plutôt froide.

— Je voulais seulement vous remercier! Anthéa Warrender sort d'ici. Elle m'a invitée — avec M. Deane, évidemment — pour le week-end prochain. J'arrive à peine à y croire !

— C'est Anthéa qu'il faut remercier! dit-il.

Au son de sa voix, elle devina son sourire.

— Bien sûr ! Elle aussi. Mais c'est votre idée, d'après elle. Et une *merveilleuse* idée. Est-ce à cela que vous pensiez l'autre soir ?

Il y eut un bref silence.

— Non... Pas exactement. Je ne savais pas très bien. Seulement, nous en avons assez des restaurants et des taxis. Les Warrender sont des hôtes charmants, cela m'a semblé une bonne solution.

— Merveilleuse ! affirma-t-elle.

— Cela compensera le fait que nous ne puissions nous voir demain après la représentation. Il y a une réception à laquelle nous sommes tous obligés de nous rendre. C'est plutôt ennuyeux, mais...

— Je n'avais jamais pensé vous voir demain, de toute façon, dit franchement Mary.

— Vraiment ? fit-il, à la fois amusé et un peu contrarié. Il faut réellement vous entraîner

sans cesse !

— M'entraîner pour aller où ? demanda la jeune fille,
Mais avant qu'il pût répondre, l'autre téléphone
sonna, et Mary dut interrompre la conversation.

Durant la fin de la semaine, Mary fut fort occupée. Elle trouva néanmoins le temps de dépenser en nouvelles tenues pour le week-end, plus qu'elle ne le faisait habituellement en six mois.

Elle en fut récompensée par le regard de Dermot Deane quand il passa la chercher le vendredi en fin d'après-midi.

— Très bien, approuva-t-il. Élégant et de bon ton.
Et Mary se sentit prête à affronter même Suzanne
Thomas.

En fait, la jeune cantatrice n'était pas invitée. Anthéa Warrender aurait considéré comme une erreur de l'avoir sous le même toit que Nicolas...

— C'est une réunion tout à fait intime, expliqua-t-elle à Mary en la conduisant à sa chambre. Il y a seulement vous, Dermot, et un couple de nos très bons amis. Lui est compositeur. Marc Bannister, vous avez peut-être entendu parler de lui...

— Oh, il a écrit *l'Exilée*, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Et il a épousé la jeune fille qui avait le rôle principal...

— Non. En fait, il a épousé la jeune fille qui n'a *pas* obtenu le rôle. Enfin, d'abord, il lui avait été attribué. Mais elle y a renoncé à l'arrivée de cette merveilleuse Polonaise, Erna Spolianska, qui a fait un triomphe.

— Je me rappelle, à présent. Je croyais qu'ils s'étaient mariés.

— Oh, elle est merveilleuse comme artiste, mais elle ne conviendrait pas du tout au clan Bannister. La femme de Marc, Gaël Rostall, est un amour, une cantatrice très douée elle aussi. En fait...

Elle s'interrompit et eut un petit rire un peu coupable.

— Je suis trop bavarde, je crois...

— Continuez, je vous en prie, insista Mary.

— Eh bien, Marc a écrit un second opéra, en pensant à Gaël. Oscar le trouve aussi bon que *l'Exilée*. Il y a un très beau rôle de soprano, que j'aimerais interpréter moi-même, je dois dire. Celui du mezzo est pour Gaël, évidemment. Mais il faut un ténor exceptionnel. Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y en a pas beaucoup. Un homme à l'air romantique qui...

— Nicolas Brenner... ?

— Exactement... Nous espérons l'y intéresser. Et il ne serait pas mauvais d'avoir Dermot Deane de notre côté. Il a un excellent jugement et beaucoup d'influence dans le monde

musical. Nous ne voulons pas précipiter les choses ; mais si Nick aimait l'œuvre... ce serait bien non ?

— Merveilleux ! L'idée d'assister au départ d'une telle entreprise me ravit au-delà de toute expression. C'est tellement gentil à vous de m'avoir invitée aussi, madame...

— Vous étiez la personne idéale, répliqua franchement Anthéa. D'après Dermot, vous êtes extrêmement discrète... Et Nick a dit qu'il viendrait si vous veniez également !

— Nicolas... Monsieur Brenner a dit cela ?

— Oui. Je trouve qu'il a très bon goût, ajouta légèrement la cantatrice.

— Le rôle de mezzo dont vous parliez... reprit Mary d'un ton qu'elle voulait purement professionnel, ne serait-il pas propre à intéresser Suzanne Thomas ? Si Gaël Bannister n'en voulait pas ?

— Elle le veut. Et Marc l'a écrit pour elle. De toute façon, il n'irait pas du tout à Suzanne. C'est un rôle fin, noble. Et Suzanne est une artiste splendide, mais la noblesse n'est pas sa caractéristique essentielle !

Mary fut tellement rassurée qu'elle se sentit prête à aimer Gaël Bannister au premier coup d'œil !

Elle s'aperçut bien vite qu'elle n'y aurait aucun mal. Le compositeur et sa femme étaient charmants et d'abord facile.

Elle eut en revanche plus de difficultés à surmonter sa timidité vis-à-vis d'Oscar Warrender. Cependant, il se montra agréable et courtois durant les rares moments où il remarqua son existence...

L'invité que Mary attendait par-dessus tout arriva juste avant le dîner. Evidemment, il ne l'embrassa pas, mais il lui adressa un sourire tout à fait personnel en lui disant bonjour.

Pendant le dîner, la jeune fille se serait volontiers contentée d'écouter la conversation passionnante des convives. Mais Nicolas l'obligea à y participer quand il fut question des réactions du public.

— Demandez plutôt à Mary, dit-il. Elle est la spectatrice type, bien qu'elle ne vienne pas crier à l'entrée des artistes...

— Elle n'est pas la seule ! Moi aussi, j'ai passé des heures au poulailler ! déclara fièrement Anthéa.

— Vraiment ? demanda Mary en riant.

— Bien sûr ! intervint Warrender. La première fois que je l'ai emmenée à Covent Garden — dans la loge du directeur, si j'ai bonne mémoire — elle m'a demandé de faire un signe à ses amis, tout en haut.

— Et vous l'avez fait ? insista Mary, fascinée par cet aspect nouveau de son hôte.

— Certainement !

— Un peu à contrecœur, mais il l'a fait, déclara Anthéa. Je crois que c'est à ce moment précis que je suis tombée amoureuse de toi, Oscar. C'était tellement gentil...

— Tu te trompes complètement, lui rappela son époux. Tu me détestais, à ce moment-là, et tu avais la bonté de me le dire ! D'autre part, je n'étais pas « tellement gentil », je jouais seulement le rôle du grand artiste demeuré simple... Tu as oublié !

— Tu devrais être heureux que je n'aie gardé de toi que les bons souvenirs, lui lança Anthéa, les yeux pétillants de malice.

— Je le suis, fit-il brièvement, en la couvrant d'un regard qui fit frémir le cœur romantique de Mary.

— Eh bien, moi aussi, j'ai été une adepte du poulailler, fit remarquer Gaël Bannister. Et j'aime toujours m'y trouver les soirs de Premières. Etiez-vous à celle de l'opéra de mon mari, Miss Barlow?

— Bien sûr ! Et vous?

— Non, coupa Marc. Elle était en Allemagne, où elle s'obstinait à chanter des oratorios. Simplement parce qu'elle avait l'impression que quelqu'un d'autre convenait mieux au rôle...

— Et elle avait raison? approuvèrent en chœur Warrender et Dermot Deane.

— Sans doute, dit Mary. Je n'imagine personne mieux l'interpréter que la Spolianska.

Puis, sentant que l'occasion était bonne, elle ajouta en se tournant vers Marc Bannister :

— Il vous faudra composer autre chose spécialement pour votre femme...

— C'est déjà fait... je crois.

— Vraiment ? Un opéra ?

Elle sentit sur elle le regard approbateur d'Anthéa, puis elle baissa les yeux comme si elle n'était pas responsable du tour pris par la conversation.

— Oui. Un nouvel opéra. Avec un rôle très exactement fait pour Gaël. Et... un autre qui, je l'espère, intéressera Anthéa, ajouta-t-il avec un sourire vers son hôtesse.

— Et les hommes ? insista Mary avec un intérêt non simulé.

— Le meilleur rôle est celui du ténor, déclara Gaël sans hésiter. Il lui faut tout : la perfection du chant, le sens du drame et du jeu, un bon physique...

— Vous vous reconnaissez sans doute, Brenner, fit remarquer Dermot Deane.

— Pas vraiment, répliqua Nicolas en riant avant de s'adresser au compositeur. Vous avez apporté le manuscrit, je suppose ?

— Bien sûr ! On ne laisse pas son dernier-né à la maison, dans une occasion comme celle-ci !

Le regard de Nicolas parcourut l'assemblée, pour s'arrêter sur Mary.

— En fait... ne serait-ce pas une amicale conspiration?

— Première fois que j'en entends parler! se récria Dermot Deane.

— Tous les autres étaient dans la confidence, avoua Anthéa. Mary en dernière minute, cependant. Mais elle a joué son rôle d'instinct et a introduit le sujet fort habilement.

— Sans doute parce que le problème lui tenait à cœur, répartit Nicolas sans prêter attention à la rougeur subite qui envahissait les joues de la jeune fille. Elle est passionnée

d'opéras... ajouta-t-il.

Tout de suite à la fin du repas, Anthéa proposa une promenade dans le jardin avant la tombée de la nuit.

Le crépuscule était particulièrement doux, tandis qu'ils se dirigeaient vers la berge de la rivière. Mary goûtait pleinement la paix du soir, seule, longeant l'une des larges plates-bandes de fleurs.

Nicolas vint rapidement la rejoindre.

— Eh bien, mon petit conspirateur, dit-il en lui prenant le bras, ce week-end vous semble-t-il toujours une bonne inspiration?

— Merveilleuse ! répondit-elle en souriant. Mais, voyez-vous, je ne faisais pas réellement partie du complot. J'ai entendu parler du nouvel opéra de Bannister juste après mon arrivée. Et j'ai choisi le moment qui m'a paru propice pour aborder le sujet.

Il eut un petit rire.

— Vous me décevez... J'espérais que vous aviez un intérêt personnel dans ce jeu.

— Comment ?

— C'est une nouvelle œuvre anglaise. Si

j'accepte le rôle principal, cela veut dire que je resterai plus longtemps en Angleterre... .

Elle s'immobilisa, envahie d'une énorme vague de joie.

— Oh !... Je n'y avais pas pensé !

— Vraiment ?

Il se pencha pour lui embrasser la joue.

— Alors, pensez-y, maintenant.

Anthéa appela depuis la terrasse :

— Nick ! Nous allons au studio. Vous venez ?

Ils remontèrent vers la maison. Deux ombres parmi les autres dans l'obscurité tombante. Mais Nicolas serra la main de Mary jusqu'à leur arrivée dans le cercle de lumière. Il la lâcha alors, mais la chaleur de ses doigts demeura longtemps sur ceux de la jeune fille.

Les deux heures qui suivirent furent purement magiques. Mary et son patron, seuls auditeurs, s'assirent dans un coin du studio, tandis que les autres s'essayaient à la nouvelle œuvre de Marc Bannister.

— C'est excellent, dit une fois Dermot Deane à sa voisine. Mais avec une telle distribution, tout le serait !

— Gaël Bannister a une voix splendide ! s'écria la jeune fille avec enthousiasme.

Elle ne parla pas de Nicolas, de peur de trahir son amour pour lui et son admiration infinie.

Il fut plus merveilleux que jamais. Il chantait dans une langue qu'elle connaissait parfaitement et fut à même d'apprécier pleinement la nuance exacte qu'il donnait à chaque mot. Elle ne put s'empêcher d'en faire part, d'une manière toute professionnelle, à Dermot

Deane.

— C'est vrai, répliqua-t-il. C'est une partie de son secret... J'aimerais l'entendre dans un solo...

Il y eut une interruption, et il demanda à voix haute :

— Ne pourriez-vous prendre l'air du ténor du premier acte ?

Nicolas déchiffra la partition en fredonnant doucement.

— Il essaye de la persuader de son amour, Marc, c'est cela ?

— Pas tout à fait. Il tente surtout de la persuader qu'elle l'aime, rectifia le compositeur. Elle ne s'est pas encore éveillée. Il est sûr de ses sentiments, pas de ceux de la jeune fille. C'est pourquoi il dit...

— Oui, oui, ça y est!... Allons-y.

— Voulez-vous un peu plus de lumière? demanda Anthéa.

— Non. C'est mieux avec les seuls chandeliers du piano, déclara Nicolas,

— Mais vous ne pourrez pas lire...

— Inutile, c'est inscrit là, répondit-il en se tapant le front,

— Ce n'est pas possible ! Vous le savez déjà? Heureux homme ! Apprenez-vous si vite ?

— Oui. Je retiens presque immédiatement tout ce qui est écrit, expliqua-t-il. C'est une sorte de don.

— Comme j'aimerais le posséder! s'écrièrent en même temps Anthéa et Gaël.

— Vous en avez d'autres, rétorqua le ténor en souriant. Prêt, Bannister?... Que fait le héros, à ce moment ?

— Il est appuyé au mur du verger et il la regarde : de sa fenêtre, elle observe la nuit.

Avec une grâce parfaitement naturelle, Nicolas s'adossa à la cloison du studio, les belles lignes de son visage adoucies par la lueur des bougies.

Et son regard se dirigea, à travers la salle obscure, droit sur Mary... Et sur Dermot Deane aussi, bien sûr. Mais la jeune fille ne pouvait imaginer qu'il adressât à son patron les phrases tendres, sentimentales. C'était pour elle, et pour elle seule, qu'il chantait. Il lui disait qu'elle devait l'aimer, puisque son amour à lui était une force tellement réelle, tellement vivante.

« C'est injuste » se dit-elle, fondant dans la douceur de l'instant. « Ce solo s'adresse à un public entier, pas à une seule pauvre fille sans défense... »

Elle avait oublié jusqu'à la présence de Deane à ses côtés, évidemment. Elle avait d'ailleurs tout oublié, sauf Nicolas dont la voix d'or l'enveloppait avec une telle présence qu'elle devait se retenir de courir se jeter dans ses bras.

A la fin, tout le monde applaudit, à la fois l'œuvré et le chanteur.

— Ce sera un succès, Bannister, déclara Oscar Warrender qui s'était un peu départi de son calme. Surtout avec Nicolas dans le rôle...

— *Seulement* avec Nicolas... murmura Mary.

Deane lui jeta un bref coup d'œil.

— Oui. Il connaît son métier, n'est-ce pas? Je me suis presque senti une jeune oie blanche à qui l'on donnait la sérénade. Sans doute parce qu'il regardait droit vers nous.

« Parce que vous croyez qu'il *vous* regardait » faillit répondre Mary. « Non, c'était pour moi qu'il chantait! »

Mais évidemment, elle n'en fit rien. Elle se contenta de se joindre au concert de louanges par quelques mots discrets. Et elle écouta le reste avec un plaisir doublé par la chaude sensation de bonheur qui l'envahissait.

Par la suite, elle aurait été incapable de dire ce qui s'était passé avec précision, jusqu'au moment où tous se souhaitèrent une bonne nuit.

Mary monta l'escalier dans une sorte de brouillard doré.

Trop émue, trop excitée pour se coucher, elle commença par arpenter nerveusement sa chambre. Puis elle éteignit les lumières, sauf celle de sa lampe de chevet, et alla s'asseoir un instant près de la fenêtre. On n'entendait plus que les petits bruits de la campagne, et, grisée par le parfum des roses, elle posa son menton dans ses mains et laissa errer son regard sur le jardin obscur.

La lune pâle, sortant de derrière un nuage, éclaira faiblement le chemin sous sa fenêtre. Elle le suivit des yeux, jusqu'au mur qui le bornait. Et elle sursauta : une silhouette y était appuyée.

Exactement comme dans le studio plus tôt dans la soirée, Nicolas la regardait qui se découpait sur la légère lumière dispensée par sa lampe de chevet.

— Nicolas... souffla-t-elle.

— Descendez, répondit-il doucement. Il fait trop bon pour aller se coucher. Descendez, ma chérie.

— Je ne sais pas...

— Voulez-vous m'entendre chanter de nouveau ?

Il s'était approché, et elle vit qu'il souriait.

— Je peux faire Faust, ou Roméo, ou l'air de Marc, si vous préférez...

— Non, non, chuchota-t-elle vivement. On pourrait vous entendre...

— Alors, descendez, rétorqua-t-il en riant.

— J'arrive ! J'arrive !

— Passez par le salon, la porte-fenêtre de la terrasse est ouverte.

Elle tremblait un peu en se drapant dans son châle de laine. Puis elle se glissa en silence hors de sa chambre et traversa la maison endormie...

Quand elle sortit sur la terrasse, elle le vit, telle une figure de théâtre, debout dans le clair de lune, qui lui tendait les bras... Et elle courut s'y réfugier, sans même hésiter un instant.

Il la serra bien fort contre lui en l'embrassant. Son bon sens eut un sursaut :

— Nicolas ! C'est de la folie ! Je ne sais ce que nous faisons...

— Je sais exactement ce que *je* suis en train de faire, répliqua-t-il gaiement. J'embrasse la

jeune fille que j'aime, et j'y prends le plus grand plaisir...

Elle se tut, immobile dans le berceau de ses bras. Il avait dit : « la jeune fille que j'aime »!

Ils descendirent, toujours enlacés, les quelques marches qui menaient à la pelouse. Par hasard, ou pour éviter d'être vus de la maison, ils empruntèrent les chemins les plus obscurs. Ils marchèrent un moment en silence.

— Vous saviez que je chantais pour vous ? dit enfin Nicolas.

— Je l'espérais... Mais Dermot Deane semblait penser que c'était pour lui, dit-elle avec un rire dans la voix. Alors, je me suis dit que c'était sans doute la façon dont

vous exerciez votre magie : chacun s'imagine que vous chantez pour lui seul..

— Je ne m'adressais pas à Dermot Deane, affirma-t- il gravement.

Elle eut un rire très doux.

— C'est un air superbe, n'est-ce pas? reprit-elle comme si elle pensait plus à l'œuvre qu'à l'interprète.

— Je crois que c'est un des plus beaux airs du monde... Mais sans doute est-ce grâce aux circonstances... Voulez-vous que j'accepte le rôle, Mary?

Elle s'interrompit un très bref instant dans sa marche.

— Moi?... Bien sûr, si vous pensez que c'est bon pour votre carrière.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Non ? demanda-t-elle, espérant qu'il ne la sentait pas frémir. Que vouiiez-vous due ?

— Aimeriez-vous que j'aie une bonne raison de prolonger mon séjour à Londres ?

Elle se tut, faisant un effort surhumain pour s'empêcher de crier : « Bien sûr ! Je ne supporte pas l'idée de votre départ ! »

Elle tenta désespérément de se rappeler les propos sensés qu'elle s'était tenu à peine une semaine auparavant : il ne pouvait être sérieux, il lui valait mieux arrêter avant d'être gravement blessée...

Mais, après tout, elle ne se souciait plus de l'éventuelle douleur à venir. Plus tard lui semblait si loin. Pour l'instant, elle avait seulement envie de lui dire la vérité : chaque jour supplémentaire serait précieux...

— Eh bien ? insista-t-il calmement.

Elle avait plusieurs possibilités : refuser la responsabilité de choisir pour lui. Ou répondre évasivement que l'on aimait toujours garder ses idoles le plus longtemps possible. Ou encore que l'œuvre était belle et qu'il la servait au mieux. Elle pouvait aussi...

Mais elle ne dit rien de tout cela. Elle ne donna pas de raison et se contenta de répondre dans un souffle ;

— Je serais heureuse que vous restiez le plus longtemps possible à Londres.

— Merci, chérie.

Il lui embrassa de nouveau très légèrement la joue.

— Dites-moi une chose, poursuivit-il. Vous adres- siez-vous au célèbre ténor, ou à... Nicolas?

— Je ne sais pas ! s'écria-t-elle soudain, prise de panique. Faut-il vraiment le dire ?

— Seulement si vous le voulez, répliqua-t-il très tendrement.

Un peu sombre, toutefois, comme un héros dramatique devant l'hésitation de l'héroïne. Mais il n'insista pas.

— Je dois partir, à présent!

Elle avait, sans trop savoir pourquoi, l'impression qu'ils ne pouvaient s'en dire plus pour

l'instant. Il sembla le comprendre... Ou était-ce seulement son merveilleux sens de la mise en scène ?

Cette pensée inquiétante lui traversa l'esprit, et elle la chassa bien vite, importunée. Pourtant, elle se hâta de souhaiter bonne nuit à Nicolas et s'enfuit littéralement vers la maison obscure.

Tout d'abord, elle ne put se rappeler le chemin à prendre. Elle se tenait au milieu du salon, haletante. Puis elle s'habitua à l'obscurité et retrouva la veilleuse de l'escalier...

Etrangement, il lui parut que la lumière lui indiquait non seulement la direction de sa chambre, mais aussi celle du bon sens et de la sécurité. Rien de dangereux ne lui était arrivé dans le jardin avec Nicolas, mais elle sentait que les murailles protectrices qui entouraient la vie bien sage de Mary Barlow venaient de commencer à s'effriter.

Elle aurait été presque soulagée, à ce moment-là, de redevenir tout simplement l'admiratrice passionnée qu'elle avait été. Celle qui regardait les étoiles de loin, rêvant innocemment à elles.

La sonnette d'alarme s'était déclenchée quand Nicolas lui avait demandé si elle s'adressait au ténor ou à l'homme... Et, comme en écho, venait l'autre question, plus troublante encore : dans son attitude à *lui*, quelle était la part de l'homme et quelle était celle de l'artiste jouant un rôle plus ou moins conscient ?

Cette idée la poursuivit jusque dans son sommeil et ne la quitta pas durant la fin du week-end.

Pour les autres, évidemment, ces deux jours avaient *été* une réussite totale. Dermot Deane était sincèrement intéressé par l'œuvre de Marc Bannister, et Nicolas tenait à l'interpréter... Et on ne parla plus que de cela.

Oscar Warrender était certain de pouvoir la monter à l'Opéra. Mary, qui prenait quelques notes, comprit que Nicolas entendait s'établir à Londres pour un long moment.

— Vous allez recevoir un bon nombre d'offres, maintenant que vous avez fait votre rentrée, objecta Dermot Deane qui ne perdait jamais de vue le côté professionnel. Vous pouvez travailler le rôle n'importe où, et de nombreux directeurs de théâtre vous réclament un peu partout...

— Si je dois interpréter cette œuvre, il me faut avoir de fréquents entretiens avec le compositeur, rétorqua froidement Nicolas. Le reste attendra !

— Ils n'attendent pas tous ! s'indigna l'impresario.

— Peut-être. Mais l'essentiel doit passer en premier. Faites-moi parvenir des copies des partitions dès que possible, Marc. En ce moment, je n'ai plus que Lensky.

Dermot Deane commença à parler d'une tournée sur le continent, mais le ténor frôça les sourcils.

— Pas maintenant. Nous verrons plus tard.

... Mary avait l'impression que toute sa vie avait changé depuis la nuit précédente, et elle eut du mal à accepter de voir la journée du dimanche se dérouler dans le calme le plus parfait. Les discussions autour d'un grand opéra étaient sans doute d'une importance capitale, même pour

Nicolas, apparemment. Mais elle ne pensait qu'à la vie réelle, *sa* vie, et non à des situations théâtrales...

Elle ne savait pas bien ce qu'elle attendait de Nicolas. Mais, tout de même, on ne pouvait ainsi faire une déclaration d'amour — même sur le mode plaisant — et continuer d'exister comme si de rien n'était?...

Certes, ils n'étaient jamais seuls. Mais s'il avait vraiment voulu la voir en tête à tête, il aurait pu en trouver l'occasion. Ou la créer...

Elle regrettait affreusement d'avoir refusé de répondre à sa dernière question. Son stupide instant de panique et d'indécision avait-il brisé le lien indéfinissable qui les unissait ?

A sa grande déception, Nicolas partit de bonne heure, avec les Bannister chez qui il devait aller passer vingt- quatre heures, dans leur petite maison du Sussex.

Au moment des adieux, il lui retint la main un peu plus longtemps qu'il n'aurait été normal. Il espérait la voir à la Première d'*Eugène Onegine* le jeudi suivant. Et il ajouta :

— Je laisserai un billet à votre nom à la caisse.

Elle fut un peu réconfortée en se souvenant qu'il tenait à l'avoir tout près de la scène afin de la voir. Mais elle le regarda s'éloigner, si absorbé par sa conversation avec Marc Bannister qu'il ne se retourna même pas...

Tous les artistes passionnés étaient-ils ainsi ? Oubliant par moment tout ce qui n'était pas leur art ? En théorie, elle avait toujours considéré cela comme une attitude normale et digne d'éloges. En pratique, elle la trouvait inacceptable !

Mary rentra en ville avec son patron. Elle ne cessait de se répéter — comme elle l'avait affirmé à Anthéa Warrender — qu'elle avait passé un merveilleux week- end. En effet, qui pourrait se montrer réticent, après avoir partagé la vie de personnes tellement passionnantes?

En fait, toute la magie de ces deux jours avait atteint son apogée le premier soir. Et elle se demanda si elle était responsable de la légère brume qui avait voilé la deuxième journée.

Personne ne lui proposa d'assister à la répétition en costume d'*Eugène Onegine* le mardi soir. Mais au moins, elle savait que Nicolas était de retour à Londres,

Si elle avait suivi son inclination profonde, elle se serait postée près du téléphone sans bouger, à attendre de ses nouvelles. Mais elle rassembla toute sa dignité et son bon-sens. Et, lorsque Barry l'invita à sortir avec elle, elle ne refusa pas.

Elle eut de nouveau cette étrange impression de soulagement, à ses côtés. Il ne lui posait pas de problèmes. Et, cette fois, elle accepta les conclusions qui découlaient de cette découverte.

Peut-être était-ce une réaction normale de jeune fille raisonnable, effrayée par le scintillement de certaines expériences et décidée à choisir le familier — tant dans les événements que pour les gens.

Cette pensée était déroutante... Autrefois, Barry avait représenté l'attrait de l'inaccessible, A présent, comparé à Nicolas Brenner et à son univers, il semblait.. non pas ordinaire, mais facile à comprendre, anodin et rassurant.

Il passa la chercher au bureau, dans une belle voiture qu'elle ne lui connaissait pas.

— Barry ! Elle est ravissante ! C'est à toi ?

Il acquiesça d'un sourire.

— Je ne savais pas que tu voulais t'en racheter une, poursuivit-elle. L'autre me paraissait encore très bien.

— Vraiment ?... Nous avons quelque chose à arroser, ce soir, mon ange ! Je viens d'avoir une importante promotion. Le genre de bond en avant que je n'osais pas espérer avant deux bonnes années...

— Oh, je suis tellement contente pour toi ! Où allons- nous célébrer cet événement ?

— Dans un établissement charmant que j'ai découvert il n'y a pas longtemps près de Windsor.

— Tout près de Windsor ?

— Oui. Au bord de la rivière.

Mary songea à la maison des Warrender où elle avait passé ce week-end de magie et de déception... Au jardin qui descendait vers la rivière où elle s'était promenée au clair de lune avec Nicolas... Mais elle ne pouvait raconter tout cela à Barry — ni à personne d'autre.

Il avait réservé une table sur la terrasse qui surplombait le fleuve et la campagne.

De là, ils pouvaient presque voir la maison des Warrender, sur la rive opposée... Et Mary trouva à ce fait une signification symbolique... Comme si la rivière qui coulait paisiblement séparait les deux parties de sa vie.

Avec Barry, elle était en territoire familier, presque conventionnel. De l'autre côté s'étendait le monde magique, troublant, où êtres et faits semblaient en- dehors de la réalité. Univers fascinant, bouleversant. Mais étranger.

En compagnie de Barry, elle avait peine à croire qu'un ténor célèbre se soit tenu sous sa fenêtre, lui ait proposé une sérénade au clair de lune. Qu'elle soit descendue le retrouver et se soit jetée dans ses bras. Pourtant, de l'autre côté de la rivière, c'était exactement ce qui s'était passé.

Cela ressemblait à ces rêves que l'on invente sans jamais y croire vraiment. Mais c'était arrivé à Mary

Barlow, la jeune fille qui dînait de bel appétit en face de Barry Courtland pour célébrer sa promotion...

Ils s'attardaient devant un délicieux café quand Barry déclara :

— Tu sais pourquoi je t'ai amenée ici, Mary, je suppose ?

— Mais, pour fêter ton succès, évidemment ! répondit-elle en détournant son regard de la rivière et en levant son verre de cognac vers son ami. Félicitations, mon cher Barry... Et que beaucoup d'autres suivent !

— Beaucoup d'autres promotions ou de célébrations partagées ?

— Les deux... fit-elle légèrement.

— Cela veut dire que *nous* serions ensemble pour fêter *mes* promotions, précisa-t-il. Mary, aimerais-tu cela ?

Il lui prit la main et la retint lorsqu'elle tenta instinctivement de se dégager.

— J'ai dit ça en l'air, rectifia-t-elle vivement. Evidemment, je me réjouirai de tout ce qui pourra t'arriver d'agréable, mais...

— Ne tournons pas autour du sujet, coupa-t-il. Aucun homme n'aime avouer qu'il s'est conduit comme un imbécile, mais il le faut parfois. J'ai été stupide de te quitter pour Elisabeth, Mary. Je le sais à présent.

— Oh, je t'en prie...

— C'est la vérité. Je ne la critique pas, c'est à moi que j'en veux. Je donnerais cher pour pouvoir revenir un an en arrière... Je te dis maintenant ce que j'aurais dû te dire alors. C'est toi que j'aime, Mary. C'est toi que je veux épouser.

— Barry, cher Barry, je ne sais que te répondre...

Elle se sentait infiniment coupable de l'avoir laissé aller jusque-là sans s'en être aperçu.

— Mais tu avais raison : on ne peut revenir en arrière. Les choses ont changé. *Nous* avons changé...

Elle s'interrompit, incapable de s'expliquer davantage.

— Tu m'en veux encore pour ma mauvaise conduite envers toi ?

— Non, pas du tout. J'ai souffert, sur le moment. J'étais plus jeune, plus naïve... Ce n'était pas vraiment ta faute. Et ce que je ressentais pour toi n'existe plus. J'ai fait de mon mieux pour oublier, me détacher de toi... La vie a continué. Tout... tout a changé.

Il n'accepta pas cette vague explication. Regardant Mary droit dans les yeux, il affirma :

— Tu crois être amoureuse de Nicolas Brenner !

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Ton comportement le montre. La façon dont tu parles de lui... Au début, quand je t'ai revue, j'ai cru que ta distance à mon égard était due à la rancune. Cela aurait été normal, et j'en aurais été soulagé. Mais ce n'est pas cela du tout. En fait, tu es éblouie par une personne qui sort complètement de ton univers habituel.

Elle demeura silencieuse, jouant sur la nappe avec quelques miettes de pain auxquelles elle accordait une attention tout à fait démesurée.

— Vois-tu, ma chérie, je ne voudrais pas plaider ma cause en démolissant mon rival... Mais cela ne marcherait jamais, tu sais.

— Qu'est-ce qui ne marcherait pas ? demanda-t-elle en lui jetant un rapide coup d'œil.

— Entre toi et Brenner. Même s'il voulait t'épouser — et je ne crois pas que tu en sois sûre — ce ne serait pas la vie qui te convient. Toute cette poudre aux yeux, ce milieu artificiel...

— Tu ne le connais pas, coupa-t-elle. Il y a en lui un côté simple, émouvant. Il ne vit pas tout le temps sous la lumière des projecteurs. Il ne le veut pas.

— Pas tout le temps, non, reconnut Barry d'un ton raisonnable. Mais une bonne partie

de lui est publique. De plus, c'est un artiste qui a la vocation, je le reconnais. Tu es une jeune fille banale ; dans le sens le plus merveilleux du terme, tu es une fille banale. Tu veux une vie normale. Tu ne compterais pour rien, comparée à son art. Ils sont ainsi... Réfléchis bien, ma chérie. Je ne sais pas où vous en êtes...

Il marqua une pause, mais elle resta muette. Pour une bonne raison : elle n'en savait rien elle-même,

— Je n'essaye pas d'argumenter contre quelqu'un que tu aimes, poursuivit enfin Barry. Et je vois que j'ai choisi le mauvais moment pour te demander de m'épouser. N'y pense plus pour l'instant, si tu préfères. Mais rappelle-toi que je suis là... Et à présent, conclut-il en regardant sa montre, il est temps que je te raccompagne.

Il se conduisait le mieux possible. Même M^{me} Barlow n'aurait rien trouvé à redire à son attitude. Mary aurait voulu le lui dire, lui affirmer qu'elle regrettait d'avoir gâché sa soirée... Mais que faire ? Elle ne pouvait laisser se développer entre eux une atmosphère sentimentale. Et elle ne pouvait pas non plus déclarer qu'elle avait l'intention d'épouser Nicolas Brenner...

Car elle ne savait pas s'il avait, *lui*, l'intention de l'épouser.

Barry parvint à maintenir une ambiance amicale à leur voyage de retour. Mais Mary fut extrêmement soulagée quand il la déposa enfin devant chez elle.

Sa mère n'était pas encore couchée. Elle avait mal compris ce que Mary lui avait dit, et la croyait avec Nicolas Brenner.

— Oh, non! s'écria la jeune fille. J'étais avec Barry... Ne fais pas cette tête! Il s'est remarquablement bien comporté.

— Pourquoi?

Mary hésita un instant. Mais, parce qu'il lui fallait

parler à quelqu'un et qu'elle savait pouvoir faire | confiance à sa mère, elle éclata :

— Il m'a demandée en mariage, et j'ai refusé. Je... J'étais obligée...

— Obligée, ma chérie ? Il est vrai qu'après la manière dont il t'a traitée...

— Ce n'est pas cela ! J'aime quelqu'un d'autre ! avoua Mary avec un grand soupir de soulagement.

— O mon Dieu... J'imagine que tu as perdu la tête pour ce chanteur...

Ainsi formulé, ce n'était plus l'histoire d'amour du siècle ! Mary avait plutôt l'impression de se faire gronder parce qu'elle avait mangé trop de bonbons ! Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— ~~Se~~ doute-t-elle. Barry dit...

— Oh ! Tu lui en as parlé ?

— Oui. Comme toi, il... il se doutait que j'aimais Nicolas.

— Et Nicolas, s'en doute-t-il ?

— Il le sait... je crois. Et il prétend m'aimer. Pourtant, je ne sais pas s'il joue un rôle ou si c'est une

réalité. Parfois, je suis sûre de sa sincérité. Mais il ne ressemble à personne. C'est sûrement pourquoi je suis tellement troublée. Je suis désolée de t'ennuyer avec ça...

— Les mères sont là pour ça, dit gentiment M^{me} Barlow. Il n'y a rien de honteux à ne pas être sûre de soi. Cependant...

— Oui, Maman ?

— tu finissais par l'épouser, comme tu le souhaites, tu aurais bien des problèmes avec son mode de vie...

— C'est l'opinion de Barry.

— Mais B a été partial, répliqua sèchement M^{me} Barlow. Moi aussi, puisque je ne pense pas qu'à ton bonheur. En fait, tu n'as pas besoin de conseils. Mais

rappelle-toi ceci, Mary : il suffit rarement d'aimer un homme. Il faut aussi bien s'entendre avec lui, admettre sa façon de vivre. Sinon, on souffre... Maintenant, va te coucher, ma chérie. Tu as l'air épuisée. Et tu dois aller au bureau demain matin, même si tu ne sais pas qui tu vas épouser !

Mary eut un petit rire et embrassa sa mère. Elle aimait son bon sens, qui lui faisait plus de bien qu'une affection débordante.

Elle se mit au lit étrangement réconfortée. Bien que sa mère et Barry fussent arrivés à la même conclusion : si elle épousait Nicolas, la vie ne serait pas toujours facile.

Elle garda cette idée en tête le jour suivant et une bonne partie du jeudi... Mais elle l'oublia bien vite en voyant Nicolas entrer sur la scène dans le rôle de Lensky...

Elle se souvint de lui avoir entendu dire en riant qu'il aimait porter la cape et le haut chapeau de l'époque... Réellement, jamais elle ne l'avait trouvé si beau. Son cœur, de nouveau, alla tout entier vers lui, et elle oublia tous ses doutes, avoués ou non.

Elle eut un instant l'impression qu'il l'avait vue, assise au deuxième rang, mais il ne lui adressa aucun signe de reconnaissance, trop absorbé par son art.

Ce fut seulement après un rappel qu'il lui dédia le plus lumineux sourire.

Ensuite, elle se rendit en coulisses. Elle avait moins d'appréhension, à présent et personne ne lui posa de question. Elle faisait dorénavant partie des « gens qui entrent ».

Nicolas était seul dans sa loge, déjà changé et prêt à partir. Comme il prenait son manteau, il hésita un instant, puis lança par-dessus son épaule d'un ton étrangement nerveux :

— Il y a quelque chose pour vous sur la coiffeuse, Mary. J'espère que cela vous plaira...

— Pour moi?...

Elle regarda dans la direction indiquée et aperçut un petit écrin de cuir.

— Là... La bague, fit-il, avec une sorte d'impatience.

Elle souleva lentement l'objet.

— Une... une bague?

— Pour vous, chérie. Si vous voulez bien.

Il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Elle voyait leur image dans la glace.

— Votre bague de fiançailles... ajouta-t-il.

— *Nicolas!*

Elle ouvrit l'écrin, et toutes les lumières de la petite loge semblèrent se concentrer soudain sur le magnifique solitaire qui s'y nichait.

— Nicolas, répéta-t-elle doucement.

Elle n'était pas seulement éblouie par les mille feux du diamant, mais aussi par le sourire de Nicolas, par la sensation de ses bras autour d'elle, par l'incroyable, la merveilleuse découverte : il l'aimait vraiment, il voulait l'épouser...

Plus rien ne comptait... Nicolas l'aimait.

— Elle vous plaît ? demanda-t-il. Sa joue contre celle de Mary.

— Je... Je l'adore, répondit-elle d'une voix peu enrouée.

— Et vous m'aimez aussi ?

— Vous le savez bien !

Elle se tourna vers lui.

— Non, je ne le savais pas vraiment. Vous doutiez tellement de vous, l'autre nuit, sur la terrasse. J'avais l'impression de vous avoir bousculée, d'avoir mal chronométré mon action...

— Ne parlez pas ainsi ! Il ne s'agit pas d'une pièce de théâtre. C'était réel, n'est-ce pas ? Réel ?

— Bien sûr, ma chérie ! protesta-t-il, un peu choqué. Les termes professionnels me sont venus machinalement.

Il glissa l'anneau à son doigt et lui embrassa la main.

— Quand m'épouserez-vous ? demanda-t-il.

— Quand vous voudrez. Il me faut donner un délai décent à Dermot Deane, évidemment.

— Et je dois faire cette tournée de concerts, aussi.

— Une tournée de concerts ? s'étonna-t-elle... Où ? En Angleterre ?

— Non, sur le continent. Un à Amsterdam, un à La Haye et trois ou quatre en Allemagne. Cela ne me prendra pas plus de quelques semaines. Et il n'y a pas de longue préparation. Nous l'avons déjà fait.

— *Nous* ? Il y aura d'autres artistes ?

— Oui. Suzanne... Les récitals combinés sont très en vogue, en ce moment. Généralement, ce sont des équipes de mari et femme.

Mary eut soudain l'impression de suffoquer !

— Vous voulez dire... Suzanne Thomas ? prononça-t-elle lentement pour qu'il ne pût pas s'apercevoir qu'elle tremblait presque de rage.

— Oui, bien sûr. Vous le savez, nous travaillons bien, ensemble... Si nous partions, maintenant ? Je meurs de faim !

Mary fut incapable de trouver une réponse, sur le moment. Tout ce qui lui venait à l'esprit étaient des demi-phrases exprimant son indignation à cette stupide idée de tournée avec Suzanne Thomas.

Cette Suzanne qui ne cachait pas son attirance pour Nicolas... Il ne pouvait ignorer que la cantatrice saisisrait à deux mains cette occasion de se rapprocher de lui !

Apparemment inconscient de la tempête intérieure qu'il venait de déclencher, Nicolas lui ouvrait la porte de sa loge. Elle fut bien obligée de passer dans l'étroit couloir et de descendre vers la sortie des artistes.

Elle commençait à reprendre son calme et un maintien naturel. Elle lui parlerait.

Raisonnement, affectueusement, mais fermement. Il ne *pouvait pas* partir en tournée avec cette femme.

D'autant plus qu'ils seraient seuls tous les deux. Avec peut-être un pianiste... Dont Suzanne n'aurait aucun mal à se débarrasser quand elle le jugerait souhaitable. La plupart du temps, les deux chanteurs seraient ensemble. A Amsterdam, à La Haye, en Allemagne. Fêtés et admirés en tant que couple partout où ils iraient. Nicolas n'avait-il pas dit lui-même que généralement ces récitals étaient donnés par des époux ?

Comment avait-il pu ignorer les sentiments que cela éveillerait en Mary ?

Il n'était pas stupide, elle ne l'avait jamais cru insensible... Cela voulait seulement dire que, dès qu'il était question de sa carrière, plus rien d'autre ne comptait.

Comme Barry l'avait prévu !...

Ils atteignaient la sortie des artistes; une foule attendait dehors. Mary, au prix d'un énorme effort, parvint à se composer une expression paisible et souriante. Elle regardait le ténor signer les programmes. Et, brusquement, elle se rappela le sourire figé, presque indifférent, d'une autre jeune femme, radieuse et lointaine : Monica, l'épouse de Nicolas.

... Elle aussi dévorée de jalousie et de frustration.

C'était donc cela, l'existence de l'épouse d'un chanteur célèbre? Y était-elle déjà plongée? Avec cette obligation de dissimuler ses sentiments, quelle que soit leur intensité ?

Cette soirée aurait dû être la plus merveilleuse de toute sa vie. Nicolas l'avait demandée en mariage. Pourtant, quelques minutes seulement après avoir accepté, après s'être dit qu'elle était la plus heureuse du monde, elle se trouvait déjà déchirée d'angoisse et de chagrin.

« C'est ma faute », se dit-elle. « Il ne s'est caché de rien. Cela prouve qu'il n'y a rien — rien du tout — d'inquiétant. »

Elle se sentit un peu rassérénée. Et, dans la voiture, les lèvres de Nicolas contre sa joue, elle parvint à se persuader que tout allait bien. C'était elle qu'il aimait. Ni Suzanne, ni personne d'autre...

Mais comment évaluer le pouvoir de la cantatrice quand elle l'aurait à elle toute seule? Elle le voulait, Mary en avait l'intuition profonde.

« Mais on doit faire confiance à l'homme que l'on aime », pensait-elle avec désespoir. « Je ne vais pas commencer à redouter tous les instants qu'il ne passera pas avec moi. Comme c'est stupide et mesquin ! »

— Qu'y a-t-il, chérie? demanda-t-il soudain. Vous êtes bien silencieuse !

— Vraiment ? fit-elle avec un petit rire qui sonnait un peu faux. J'essayais seulement de me dire que tout cela était réellement arrivé.

Au moment où elle parlait, elle eut mal : déjà, elle ne disait pas toute la vérité... Elle se révolta de tout son être. Sa vie avec Nicolas ne pouvait commencer sur des bases fausses!

Elle prit son courage à deux mains et reprit d'une voix aussi calme que possible :

— Il n'y a pas que cela. C'est... devez-vous absolument faire cette tournée avec Suzanne ?

Il marqua une légère pause avant de répondre. Et Mary sut qu'elle venait de le frapper à son tour.

— Oui, je le dois, répliqua-t-il froidement. J'ai déjà signé le contrat et elle aussi. Pourquoi?

Brusquement, il était devenu étranger. Mary fixait le dos du chauffeur à travers la vitre de

séparation. Entre Nicolas et elle, une glace s'était dressée aussi... Elle se souvint que Monica avait souffert de la même jalousie. Et, à cause de cela, elle avait fait de leur vie un enfer.

A ce moment, Mary renonça sans scrupule à la vérité. Comme quelqu'un qui dégringole d'une falaise se raccroche au plus petit rameau, elle s'écria :

— Parce que je me demande ce que je vais devenir, sans vous pendant trois longues semaines...

— Oh, ma chérie...

Il la prit dans ses bras et la serra bien fort dans un élan de soulagement autant que d'amour.

Pardonnez-moi, murmura-t-il. Un instant, j'ai cru... j'avais oublié combien vous êtes différente...

— Qu'avez-vous cru, Nicolas? insista-t-elle doucement.

— C'est ridicule... Je vous ai crue jalouse! Voyez- vous, Monica, la pauvre, était jalouse de tout et de tout le monde. Elle surveillait mes paroles, mes réactions. J'avais parfois l'impression qu'elle voulait percer mes pensées. Elle se servait même des autres, ajouta-t-il avec un petit frisson de dégoût, ses soi-disant amis. Elle me faisait espionner pour connaître mon attitude envers mes collègues féminines. A la fin, notre couple a été complètement détruit...

Il y eut un long moment de silence. Mary tenait bien serrée la main de Nicolas, comme pour le ramener à la réalité, loin de cet abîme affreux. Il eut enfin un petit sourire honteux.

— J'ai été fou de croire que cela pouvait recommencer. Surtout avec vous !

— — Je me garderai même de prononcer le mot de « jalousie », promit-elle vivement. Pourtant, reprit-elle légèrement pour le remettre de bonne humeur, j'allais dire que j'étais jalouse à l'avance de tous ceux qui vont aller vous écouter pendant que je resterai à Londres dans le bureau de Dermot Deane !

— Ce ne sera pas long, rappela-t-il en souriant. Quand nous serons mariés, vous m'accompagnerez partout!

C'était vrai! Quand ils seraient mariés... Ces mots consolèrent instantanément Mary. Elle serait sa femme... *sa femme* ! Comment pouvait-elle se laisser aller à cette mesquine jalousie à cause de quelques semaines d'absence ?

Elle ne penserait plus à Suzanne Thomas. S'il s'était agi d'Anthéa Warrender, par exemple...

Si seulement cela avait pu être elle, la sage, la loyale Anthéa, qui ne regardait jamais un autre homme que son mari !

Durant le souper, elle parvint à remiser ses craintes dans un tout petit coin de son esprit... Elle les oublia presque.

Nicolas et elle firent des projets d'avenir, et la merveilleuse réalité commença à prendre forme. Le reste semblait bien futile...

Ils tombèrent d'accord pour ne pas annoncer tout de suite leurs fiançailles. Nicolas

détestait toute publicité faite autour de lui. Quant à Mary, elle préférerait avoir le temps de s'habituer à l'idée de sa nouvelle vie.

— J'en parlerai à mes parents, évidemment...

— Bien sûr! s'exclama Nicolas avec une fougue qu'elle trouva charmante. Et je dois faire leur connaissance, maintenant. J'espère qu'ils m'aimeront bien.

Il semblait quelque peu inquiet à ce sujet.

— Maman, oui ! déclara Mary avec certitude. Papa mettra sans doute un peu plus de temps à comprendre que sa fille bien-aimée mais banale puisse être heureuse avec une célébrité mondiale !

— Vous le croyez vraiment? demanda Nicolas, un peu intrigué.

— Mais oui. Beaucoup de gens — de gens ordinaires, comme moi — auront cette opinion. Et Dermot Deane lui-même, je suppose...

— Ah! Dermot Deane... Vous parliez de lui donner un préavis?

— Certainement ! Un mois, au moins. Cela vous ennue ?

— J'aimerais autant qu'il ne soit pas si vite au courant. En tant qu'impresario, il ne saurait pas résister à la publicité possible à en tirer! Même si nous lui demandons le secret, il fera quelques allusions par-ci par-là. Et ces choses se répandent comme une traînée de poudre, dans notre milieu.

— Croyez-vous qu'il vaudrait mieux ne parler à *personne* avant votre retour de tournée ?

En disant ces mots, elle se demanda si elle ne commettait pas une erreur : plus tôt la situation serait claire pour Suzanne, mieux cela vaudrait.

Elle reprit vivement, d'un ton qu'elle voulait anodin :

— Vous pourriez le dire à Suzanne, bien entendu.

— Mon Dieu! répliqua-t-il en riant. Surtout pas à elle ! C'est une véritable commère. Elle irait le crier sur les toits, pour bien montrer qu'elle est au courant de ma vie privée !

C'était une petite critique, et Mary s'en sentit rassérénée.

— Entendu ! déclara-t-elle. Ne faisons aucune exception. Je ne dirai rien à mes parents non plus. Sauf si je ne peux plus y tenir... D'ailleurs, nous n'aurons pas longtemps à attendre. Quand partez-vous pour cette tournée ?

— Le vingt et un de ce mois. Nous serons de retour à mi-septembre. Donnez votre démission à Deane vers la fin août, en lui demandant de n'en rien dire. Il ne se taira pas complètement, mais...

— J'annoncerai seulement mon prochain mariage. Inutile de préciser que c'est avec vous.

— Il s'en doutera...

— Oh, Nicolas, pourquoi?

— Il a du flair! Il sent les bonnes nouvelles à un kilomètre à la ronde, et les mauvaises, à deux kilomètres... C'est ce qui fait de lui un bon impresario !

Mary se mit à rire.

— En tout cas, poursuivit Nicolas, si vous devez le lui dire, faites-le. Je rentrerai deux semaines plus tard, et nous pourrons nous marier à la fin du mois de septembre.

Quand il précisa une date, la jeune fille se dit qu'après tout, ce n'était sans doute pas un rêve. Cela lui arrivait réellement, à elle, Mary Barlow. Elle qui, il n'y avait pas si longtemps, se sentait au septième ciel quand elle admirait Nicolas Brenner du haut du dernier balcon.

Avant de quitter le restaurant, elle lui suggéra de garder la bague jusqu'à l'officialisation de leurs fiançailles. Mais il ne voulut pas en entendre parler.

— Non, ma chérie. Elle est à vous. Pour toujours. Emportez-la, cachez-la si vous voulez. Ou montrez-la à votre mère. A mon avis, il faut tout lui dire. Mais n'essayez pas de me la rendre, même pour une journée. Cela nous porterait malheur.

— Nicolas, seriez-vous superstitieux ?

— Bien sûr! Tous les gens du spectacle le sont. En outre, je suis Slave, rappelez-vous, ce qui n'arrange rien... Vous allez épouser un individu bien compliqué... Vous le saviez ?

Elle le savait. Mais elle n'eut pas à se forcer pour sourire et dire qu'elle n'aurait choisi personne d'autre.

Elle s'accrocha à cette idée au long des dures journées qui suivirent. Comme toutes les jeunes filles nouvellement fiancées, elle mourait d'envie de partager son bonheur tout neuf. Dans son univers, crier sa joie était tout naturel. Il lui était plutôt difficile d'accepter une situation dans laquelle l'acte le plus naturel risquait d'avoir des conséquences nuisibles. Mary, spontanée, impulsive, avait bien du mal à se taire.

Le plus éprouvant était de considérer, au bureau, Nicolas comme n'importe quel autre artiste. Son patron qui avait une grande confiance en elle, lui parlait en toute franchise. Il lui demandait même son avis sur ses clients.

— Vous avez un goût inné, lui dit-il. Vous avez compris que Middleton est un bon exécutant plus qu'un véritable musicien. Et je suis de votre avis pour cette jeune Française qui est meilleure dans les rôles de soubrette. Un de ces jours, je vous enverrai à quelques-uns de mes rendez-vous. Vous me seriez d'une grande aide si je pouvais me décharger sur vous de certaines choses en toute confiance.

Mary goûtait toute la saveur de ce compliment, quand Deane poursuivit :

— Que pensez-vous de l'équipe Brenner-Thomas pour cette tournée de concerts ? Ils peuvent être excellents ensemble, s'ils le veulent. Ils se complètent à merveille, pour la voix et pour le sens artistique. De plus, ils sont extrêmement assortis physiquement, sur scène.

— Ils ne l'ont encore jamais fait, n'est-ce pas ?

— Si. Au Canada. Suzanne était sur son propre terrain, et elle faisait une partenaire idéale pour Brenner. C'était du temps de Monica. Elle a fait quelques difficultés, je crois. Elle en faisait toujours, à vrai dire. Maintenant, il n'y en aura plus.

— Non... répondit faiblement Mary, qui avait la bouche sèche.

Dermot Deane était d'humeur bavarde. Il s'enfonça dans son fauteuil, eut un sourire pensif.

— Je me demande s'il va l'épouser... Elle est en train de faire sa propre publicité auprès de lui, si je ne me trompe...

(Et Nicolas qui prétendait qu'il flairait les mauvaises nouvelles à deux kilomètres!...)

— Je ne les trouve pas faits l'un pour l'autre, observa curieusement Mary pour dire quelque chose.

— Non? Elle n'est pas le genre de tout le monde, c'est vrai. Pas le mien, en tous cas. Mais elle l'aime réellement, à sa manière. Et il est accoutumé à avoir une femme pour s'occuper de lui. Monica l'y a habitué. Suzanne est pleine d'ambition, pour elle et pour ceux qu'elle aime. Elle pourrait lui servir dans sa carrière.

— Mais elle ne lui serait d'aucun réconfort personnel ! Il me semble plutôt fatigué des femmes d'affaires !

— Possible, répliqua Deane en lui jetant un regard pensif qui la mit mal à l'aise. C'est sans doute pourquoi il prend parfois plaisir à votre compagnie.

Mary eut un sourire peu compromettant et se remit au travail avec détermination.

Elle dut s'interrompre quand son patron conclut la conversation en déclarant, philosophe :

— Cette tournée sera un test, je pense. Elle l'aura pour elle toute seule et donnera le meilleur d'elle-même, si je la connais bien !

— Pensez-vous qu'il aurait fallu ne pas les encourager à partir? demanda nerveusement la jeune fille. Vous savez qu'elle ne peut le rendre heureux. S'il doit se remarier, ne vaudrait-il pas mieux qu'il...

— Ma chère enfant! interrompit Dermot Deane, sincèrement amusé. Je n'ai pas pour mission de veiller sur mes clients ! Je m'occupe de leur vie professionnelle, pas de leur vie privée. Cela me suffit amplement. Si Brenner a envie de Suzanne Thomas, je ne vois pas pourquoi je m'en mêlerais!

— Mais s'il faisait un second mariage désastreux? Cela n'affecterait-il pas son travail, sa carrière, et... vous ?

— Pas forcément. Certains artistes ne sont jamais meilleurs qu'en pleine crise sentimentale, répliqua cyniquement l'imprésario. Il n'y a pas de règle générale en ce domaine. C'est pourquoi il ne faut jamais intervenir...

Pour lui, c'était une conclusion définitive. Mais, durant les quelques minutes suivantes, Mary détesta violemment son patron...

Par la suite, elle se persuada que c'était seulement une façon de parler. Il aimait lancer certaines théories dans le secret de son bureau. Elles le consolait de sa discrétion à l'extérieur. Il ne croyait pas la moitié de ce qu'il affirmait alors... Et dans ce cas, il se trompait. Il *devait* se tromper !

Les quelques semaines qui précédèrent le départ de Nicolas ne furent pas idylliques pour Mary. Certes, quand elle était avec lui, tout lui semblait clair et rassurant. Rien ne pouvait alors

menacer leur bonheur.

Mais dès qu'elle était seule, le doute revenait.

Il répétait longuement avec Suzanne. Tous deux intensément professionnels, passionnés par leur métier, perfectionnistes, ils ne pouvaient laisser le moindre détail de leur concert au hasard. Et il était normal qu'ils s'apprécient mutuellement en tant que collègues.

Tant qu'ils le demeuraient, tout allait bien. Mais Mary ne pouvait empêcher son imagination d'aller au-delà. Et elle finissait régulièrement par se reprocher de ressembler à la splendide et exclusive créature qui avait détruit son mari presque aussi sûrement qu'elle-même.

Quand elle était dans cet état d'esprit, elle se mettait un peu en retrait, pour donner à Nicolas l'impression qu'il était libre comme l'air et qu'elle était parfaitement heureuse même quand il devait la quitter. Puis, angoissée, elle se demandait si elle avait raison, si la meilleure ligne de conduite n'était pas de veiller plus étroitement sur son bonheur.

Mais comment ? Comment ?

Elle finit évidemment par parler à sa mère de ses fiançailles. Elle était trop proche de ses parents pour leur cacher la grande nouvelle de sa vie.

M^{me} Barlow ne fut pas surprise, mais elle sembla sceptique.

— Ma chérie, je m'y attendais. Si tu es sûre de pouvoir surmonter les difficultés....

— Je ne suis pas sûre, coupa Mary. Mais je l'aime trop pour renoncer à le tenter. Je devais te le dire. Peut-être, pourtant, vaudrait-il mieux ne pas mettre Papa dans la confidence.

— Pourquoi ?

Mary sentit sa mère un peu blessée. Elle s'empressa alors d'expliquer la raison de leur silence, mais vit qu'elle n'était pas très convaincue par ses arguments.

— Il vaudrait mieux en effet ne pas en parler à ton père tant que les choses ne pourront pas être rendues publiques, dit-elle néanmoins. Il n'aimerait pas cette conspiration du silence, j'en suis sûre.

Mary aurait voulu défendre sa situation. Mais c'était l'un des nombreux ponts infranchissables entre son ancienne vie et la nouvelle. Pour Nicolas, il était normal de mettre une barrière entre sa vie privée et sa vie publique. Pour sa mère — et plus encore pour son père — cela semblait un manque d'honnêteté.

— Maman, demanda-t-elle presque timidement, aimerais-tu rencontrer Nicolas ? La dernière représentation d'*Eugène Onégine* a lieu bientôt. Nous pourrions aller le voir ensuite dans sa loge.

— Sans ton père ?

— Il le faudrait bien, n'est-ce pas ? Puisque nous ne voulons rien lui dire pour le moment. De toute façon, c'est vendredi prochain. Papa sera à son congrès de Northampton, tu sais.

— Je n'aimerais pas beaucoup cela. J'aurais un peu l'impression de le tromper...

— Maman ! Ne dis pas de sottise ! Il s'agit seulement d'une ou deux semaines, parce que...

— Je n'ai jamais tenu ton père à l'écart d'un problème important.

— Mais dans ce cas particulier...

— Non, Mary! Je sais que ton mariage sera bien différent du nôtre. Mais je peux t'affirmer, ma chérie, qu'aucun mariage ne peut réussir si l'on se cache quelque chose.

— Pourtant...

— Laisse-moi finir. Tu es le trait d'union le plus important entre ton père et moi. Je ne lui confie pas toutes mes pensées à ton sujet. Et je ne trahis jamais tes confidences. Cependant pour les décisions majeures, je n'ai pas l'intention de lui cacher quoi que ce soit. Quand je rencontrerai ton Nicolas, ce sera en présence de ton père. C'est le seul comportement possible pour des parents dignes de ce nom, et je ne l'envisage pas autrement.

Quand Mme Barlow parlait sur ce ton, Mary savait qu'il était inutile de discuter plus avant. Et, malgré la légère irritation qu'elle en ressentit, elle ne put s'empêcher d'admirer la franchise toute simple qui présidait aux rapports de ses parents.

Elle raconta cette conversation à Nicolas la veille de son départ. Elle était un peu anxieuse de sa réaction, mais il en fut absolument enchanté.

— J'adore votre mère ! s'écria-t-il. Dès que je rentrerai de ma tournée, je les verrai ensemble, et tout le monde sera content...

Il semblait si sûr de lui que Mary se sentit rassurée. Cela l'aida même lorsqu'elle dut renoncer à l'accompagner à l'aéroport d'où il s'envolait pour Amsterdam. Après tout, une simple secrétaire n'avait aucune raison valable de s'y trouver. Elle dut se contenter d'une photo dans le journal du soir : Nicolas et Suzanne attendant ensemble l'avion à l'aéroport de Londres...

Le premier soir, il lui téléphona. Leur conversation fut brève, mais une sorte de lien s'était établi qui permettait à Mary d'envisager les semaines de séparation avec moins d'amertume.

... Mais il ne poursuivit pas dans cette voie. Sans doute trop occupé, trop demandé, il ne la rappela plus. Elle reçut une petite lettre affectueuse. A part cela, elle n'eut de nouvelles de lui que par les coupures de presse que leur envoya leur correspondant en Hollande.

Elles étaient accompagnées de traductions, et Mary les lut fiévreusement.

Le succès du couple était indubitable...

« Ce n'était pas une représentation, c'était un événement. Un événement qui, nous le souhaitons vivement, se reproduira souvent. »

Un autre article décrivait la beauté de Suzanne et sa toilette somptueuse.

Tous tombaient d'accord : les deux chanteurs se complétaient à la perfection « comme s'ils ne faisaient qu'un »...

La jeune fille était très pâle et un peu déprimée quand son patron arriva au bureau, ce jour-là. Il le remarqua aussitôt et lui demanda comment elle se sentait.

Elle se hâta de le rassurer. Mais Dermot Deane était parfaitement conscient du travail soutenu qu'elle accomplissait quotidiennement, et il entendait l'en remercier à sa façon.

— Je pense qu'un week-end à Paris vous ferait du bien, déclara-t-il en jetant un coup d'œil

à son courrier. Vous pourriez en même temps voir l'artiste qui joue Pamina avec la Torelli dans le rôle de la Reine de la Nuit. J'aimerais avoir votre opinion sur elle.

— P... Paris?... La Torelli? balbutia Mary. Vous m'y enverriez officiellement ?

— Je ne vais tout de même pas vous demander de régler vos dépenses ! Vous êtes une bonne petite. Je tiens à vous récompenser.

— Monsieur Deane ! Quelle merveille ! Comme vous êtes gentil !

— Cela m'arrive, répliqua-t-il, visiblement très satisfait de lui-même. Voici votre billet d'avion. Vous partez jeudi après-midi.

— Jeudi? répéta-t-elle en feuilletant respectueusement les pages de son billet.

Soudain, elle sursauta.

— Mais... il y a marqué Amsterdam ! ,

— Oui. J'ai pensé que vous aimeriez passer par la Hollande pour entendre le récital Brenner-Thomas.

— Il est terminé !

— Ils redonnent une représentation. Poussés par la demande du public enthousiasmé, si vous voulez...

— Et... j'irai ?

— Je me suis dit que cela vous ferait plaisir, répondit Deane, qui prétendait toujours ne pas se mêler de la vie privée de ses clients...

Pour un peu, Mary se serait jetée à son cou.

— C'est pourquoi vous devez partir jeudi, reprit-il. Vous aurez le temps de regarder le courrier avant de prendre votre avion pour être à l'heure à la représentation du soir.

— Je n'arrive pas à y croire !

— Vous serez à Paris le vendredi et assisterez à l'Opéra avec la Torelli. Ensuite, il vous restera samedi et dimanche pour vous. Maintenant, allez donc vous plaindre de votre bon vieux patron !...

— C'est... tellement généreux...

— C'est peu de choses par rapport aux frais de l'agence, répliqua-t-il avec candeur et réalisme. Amusez-vous bien. Votre hôtel à Amsterdam est sans doute le même que celui de Brenner et Suzanne. Et voici votre adresse à Paris. La société réglera vos notes, mais vos dépenses annexes seront à votre charge,

— Bien sûr ! Mais il n'y en aura pas.

Durant la fin de la journée, elle dut faire un gros effort pour se concentrer sur son travail... Le voyage en lui-même lui semblait un conte de fées. Et, en plus, elle verrait Nicolas ! C'était trop beau...

Il serait aussi ravi qu'elle. Si Suzanne ne partageait pas cet enthousiasme tant pis pour elle ! Mary aurait la meilleure raison du monde de se trouver là. Dermot Deane avait tout organisé pour elle... bien qu'elle ne sût pas exactement pourquoi...

Ce soir-là, elle essaya de joindre Nicolas à Cologne, où il devait se trouver. Mais il l'avait quitté l'après-midi. Elle envoya alors une lettre express à l'hôtel d'Amsterdam, expliquant le geste providentiel de Dermot Deane. Ainsi, il serait prévenu de son arrivée et ne risquerait pas de penser qu'elle voulait le surprendre.

Elle ne tenait pas à avoir la même attitude jalouse que Monica. Nicolas ne devait avoir à aucun prix l'impression d'être surveillé.

Elle parvint à se conduire à peu près normalement au long des deux jours suivants. Elle fit à peine une petite gaffe quand sa mère lui demanda innocemment :

- Est-ce vraiment M. Deane qui a eu l'idée de t'envoyer à Amsterdam?
- Bien sûr, maman !
- Je pensais que tu avais peut-être manigancé cela pour voir Nicolas...
- Tu veux dire pour *l'espionner*? s'indigna-t-elle.
- Ne sois pas si susceptible, chérie. Personne n'a parlé d'espionnage. Quelle idée ridicule !

Elle fut sur-le-champ désolée d'avoir réagi si vivement. Elle se félicita plus que jamais d'avoir averti l'artiste de son arrivée. Peut-être viendrait-il l'attendre à l'aéroport d'Amsterdam?...

Mais ce ne fut sans doute pas possible. Quand l'avion se posa, en cette radieuse fin d'après-midi d'été, Nicolas n'était pas là. Cependant, la déception de Mary fut de courte durée. Et, dans le taxi, elle goûta pleinement le charme de ce paysage inconnu et la séduction inmanquable du dépaysement.

Tout se déroula au mieux quand elle arriva à l'hôtel. Elle remplit sa fiche, tendit ses bagages au chasseur.

Soudain, impulsivement, elle retourna vers le comptoir de la réception. Même avant un concert, elle pouvait au moins téléphoner à Nicolas... Elle demanda le numéro de sa chambre.

— M. Brenner?... M. Nicolas Brenner?

— Oui.

— Il n'est pas ici. Il est parti le 27 du mois dernier.

— Sans doute... Mais il donne un dernier concert ce soir.

— Il n'est pas descendu dans cet établissement, madame.

— Je lui ai écrit, reprit-elle en essayant d'assurer sa voix. Une lettre express.

L'employé regarda complaisamment dans les casiers de courrier.

— Une lettre pour M. Brenner... Oui, la voilà. Mais elle n'a pas pu lui être remise, puisqu'il n'est pas là...

Mary demeura pensive. Puis, comme si l'idée venait de lui traverser l'esprit, elle demanda :

— Et Miss Thomas? Serait-elle là, par hasard?

— Non, madame. Elle est également partie le 27. Nous n'avons pas d'autre réservation

pour elle.

— Merci, murmura Mary en se dirigeant vers l'ascenseur.

Elle parvint à répondre au chasseur, et à prononcer quelques mots aimables sur sa chambre, qui était réellement ravissante. Pourtant, elle ne se serait pas sentie plus glacée dans un cachot...

Elle fut enfin seule et se laissa tomber dans un fauteuil, sans même enlever son manteau.

Nicolas n'était pas là. Suzanne non plus. Il était impossible qu'ils n'aient pas pu avoir de chambres dans cet hôtel, souvent fréquenté par Deane et ses clients. Et il n'y avait eu aucun problème pour sa propre réservation... Tout simplement, Suzanne et Nicolas étaient allés ailleurs. Ensemble.

— Cela ne veut rien dire, tenta de se persuader Mary. Ils sont peut-être chez des amis. Ou seulement l'un d'eux. L'autre aura choisi de changer d'hôtel, pour une raison quelconque...

Elle essayait de toutes ses forces de croire à ce qu'elle disait. Et aussi de se rappeler le bon sens de sa mère : « Espionner, quelle idée ridicule ! »

Pourtant, seule dans sa chambre d'hôtel à l'étranger, elle se sentait presque en train de le faire...

Une heure auparavant, elle n'attendait que joie de son arrivée à Amsterdam. A présent, elle se demandait s'il ne serait pas plus sage de ne pas aller au concert. Nicolas ne trouverait-il pas sa brusque apparition tout à fait étrange ?

Mais elle ne pourrait jamais expliquer à son patron pourquoi, venue exprès à Amsterdam, elle n'avait pas assisté à la représentation... Sans compter la cruelle déception qu'elle s'infligerait à elle-même.

Mary, la tête entre ses mains, réfléchissait désespérément à la conduite à adopter. Si elle était simplement la secrétaire de Dermot Deane, si elle n'était pas liée personnellement à Nicolas, comment réagirait-elle ?

Après s'être aperçue qu'elle ne pouvait joindre les deux artistes à l'hôtel, elle s'adonnerait à la joie anticipée de ce merveilleux week-end...

Elle avait le temps de prendre un long bain revigorant. Ensuite, elle se changerait et irait dîner avant de se rendre au concert... Il ne serait pas question de déranger les artistes avant la représentation, mais elle irait les féliciter et leur présenter les meilleurs vœux de son patron après, en coulisse...

Cela semblait la seule attitude sensée, et Mary décida de s'y tenir. Elle eut quelque difficulté pour le dîner : elle n'avait aucun appétit.

S'étant assurée que le théâtre n'était pas loin de l'hôtel, elle décida d'y aller à pied, dans la chaude soirée d'été.

Superficiellement, elle goûta l'enchantement du paysage : le coucher de soleil sur les canaux, les bateaux, les ravissantes vieilles maisons. Elle en arriva à se sentir un peu mieux et se dit que, probablement, dans quelques heures, elle aurait l'explication qui lui manquait et serait de

nouveau heureuse.

Elle fut si soulagée que des larmes lui montèrent aux yeux. Elle dut s'arrêter un instant, faisant mine d'admirer une superbe bâtisse du XVI^e siècle de l'autre côté du canal.

Soudain, une voix vaguement familière s'éleva à ses côtés.

— Vous êtes bien la secrétaire de Dermot Deane, n'est-ce pas? Miss... Miss Barlow. Que faites-vous ici?

Mary se retourna vivement pour se trouver face à Richard Kenning, l'accompagnateur de Nicolas et Suzanne, qu'elle avait rencontré à plusieurs reprises à l'agence.

— Bonsoir, dit-elle en souriant. Je suis venue pour le récital, évidemment. M. Deane, d'une humeur généreuse, m'a offert un week-end à l'étranger. Je vais entendre la Torelli et une nouvelle soprano à Paris, demain. Et je passe par Amsterdam pour le gala Thomas-Brenner.

— Ils sont en grande forme ! Nous avons eu des critiques excellentes, et nous les méritons, tous les trois ! ajouta-t-il en riant. Il m'avait bien semblé vous apercevoir à l'hôtel, mais je croyais m'être trompé. Quand êtes-vous arrivée ?

— Il y a quelques heures. Nous sommes donc descendus au même endroit ?

— Bien sûr. Nous le faisons tous.

— Mais Ni... M. Brenner et Suzanne n'y sont pas, dit-elle vivement. J'ai demandé à la réception.

— En effet, ils sont à l'hôtel Amstel. Ils complotent quelque chose tous les deux et ont dû trouver l'endroit plus solennel. Moi, je préfère les établissements plus discrets.

Elle mourait d'envie de demander carrément ce qu'ils

« complotaient ». Mais elle préféra se montrer plus discrète.

— Quelque chose de professionnel, vous voulez dire?

— Sans doute. Je ne l'ai pas demandé, et ils ne m'ont rien dit. Avec Suzanne, les questions ne servent à rien. Elle adore les petits secrets... Mais quelle artiste !... Bon, je vais vous quitter là. L'entrée principale est de l'autre côté. Bonne soirée !

Il partit sans lui laisser le temps de demander d'autres détails...

Aurait-elle mieux fait de le prier de taire sa présence ? Ou au contraire de la leur annoncer?... Peu importait, après tout...

Mary fut soulagée de constater que sa place était réservée vers le milieu de la salle. Elle ne risquerait pas d'être vue de la scène, et pourrait apprécier pleinement le récital.

Sur le plan artistique, ce fut merveilleux. Si Mary n'avait pas été sentimentalement concernée, elle aurait sans doute classé cette représentation parmi les plus remarquables de sa vie. Les deux chanteurs étaient au mieux de leurs voix.

Ils chantaient parfois séparément. Alors, un flot de joie et de fierté envahissait Mary, balayant tout autre sentiment. Mais, dans leur duo, il était évident que leur entente et leur harmonie parfaite étaient cause de leur succès.

Mary était déchirée entre la joie d'entendre un accomplissement aussi réussi, et sa peine à

les voir si semblables, si unis.

Quand Nicolas baisa la main de sa partenaire, en hommage à son talent superbe, la jeune fille eut le cœur glacé par un sentiment spontané et indigne de jalousie.. Elle s'en voulut.

« Elle *est* splendide. Pourquoi ne lui rendrait-il pas cet hommage sous les yeux du public qu'ils ont envouté ? »

Et elle eut l'impression d'avoir gagné une petite victoire sur elle-même quand elle fut capable d'applaudir avec presque autant d'enthousiasme que les autres membres de l'auditoire.

Vers la fin du récital, elle commença à se sentir tendue à l'idée de se rendre en coulisse. Comment allait-elle aborder Nicolas ? Comment prendrait-il sa soudaine irruption ?

Pour ne pas être bousculée dans la ruée, elle se glissa vers une sortie latérale avant le premier rappel. Depuis le couloir, elle entendit Richard attaquer les premières mesures d'un duo qui plaisait toujours énormément au public...

Mary annonça à l'huissier avec la plus grande fermeté que M. Brenner l'attendait, et qu'elle était envoyée par son imprésario de Londres.

Autorisée à pénétrer dans les coulisses, elle les trouva moins compliquées que celles d'un Opéra. En fait, elle pouvait même apercevoir la scène, où Nicolas et Suzanne saluaient en riant. Ils se penchèrent pour serrer les mains qu'on leur tendait au premier rang. Puis ils se préparèrent à se retirer, et Mary recula instinctivement pour se cacher.

Elle entendit nettement la voix de Nicolas :

— Chérie, vous avez été superbe. Je ne vous ai jamais entendue mieux interpréter Rossini.

— Oh, Nicolas, c'est grâce à vous ! roucoula Suzanne de sa belle voix un peu rauque. Vous me faites un effet... Nous devrions toujours être ensemble...

Elle s'interrompit brusquement, et Mary ne put s'empêcher de se pencher pour voir la raison de ce soudain silence... Suzanne avait passé son bras autour du cou de Nicolas. Celui-ci la tenait légèrement par la taille, et il l'embrassait.

Etourdie comme par un coup, Mary fit volte-face et s'en fut en courant. En trébuchant, à l'aveuglette, elle trouva d'instinct une sortie dérobée et se retrouva dans la rue.

Elle s'éloigna vivement, fuyant une sorte de danger, sans savoir où elle allait.

Au début, son esprit était complètement vide. Puis des mots prirent forme. Mais ce n'étaient pas ses paroles à elle. C'étaient de curieuses réminiscences de ce qu'on lui avait dit...

Dermot Deane : « Cette tournée sera un test, je pense. Elle l'aura pour elle toute seule et donnera le meilleur d'elle-même, si je la connais bien. »

Sa mère : « Si tu es sûre de pouvoir surmonter les difficultés... »

Barry : « Ce n'est pas une vie pour toi. Toute cette poudre aux yeux, cette vie artificielle... Tu es une jeune fille banale, dans le sens le plus merveilleux du terme... »

Cher Barry ! Il la connaissait si bien. Lui l'aimait et lui offrait une vie normale, la sécurité.

Et puis elle se rappelait Nicolas lui-même : « J'ai cru un instant que vous étiez jalouse... »

— Oh, Nick, Nick, comment avez-vous pu ? gémit-elle tout haut. Vous m'avez accusée de

jalousie. Eh bien oui, je suis jalouse, et j'ai toutes les raisons de l'être...

Elle continua à marcher le long d'un canal, traversa un pont, marcha encore. Elle croisait des gens, seuls ou en groupe, mais aucun ne paraissait remarquer en elle quelque chose d'anormal.

C'était ainsi. Elle était choquée, frappée, presque morte. Et la terre continuait de tourner. Parce que les petits problèmes des uns n'intéressaient pas les autres. Et personne ne connaissait la solution...

Elle ne parlait plus à haute voix, et elle ralentit l'allure de ses pas. Elle était brusquement exténuée, physiquement et moralement.

Elle commença à se dire qu'elle devrait rentrer à l'hôtel. Elle n'allait pas passer ainsi la nuit à marcher dans une ville inconnue. D'autre part, elle se sentait incapable de se retrouver seule avec ses pensées dans sa chambre d'hôtel.

Le hasard décida pour elle. Un taxi en maraude passa près d'elle. Presque machinalement, elle le hêla et se laissa tomber sur les coussins.

Une sorte de somnolence s'était emparée d'elle quand ils arrivèrent enfin à destination. Elle paya la course et alla prendre sa clé à la réception comme dans un rêve.

En se dirigeant vers l'ascenseur, elle jeta un regard distrait sur le hall. Ses yeux se posèrent tout à coup sur la silhouette de Nicolas...

Elle s'avança lentement. Il ne faisait pas un geste. Quand elle arriva tout près de lui, il dit enfin d'une voix rauque :

— Au nom du Ciel, où étiez-vous ?

— J'ai marché...

Il l'entraîna dans le salon, à l'abri des regards importuns. Mais, quand il tenta de la prendre dans ses bras, elle le repoussa et cria instinctivement :

— Non!

— Mary ! Qu'y a-t-il ? Pourquoi êtes-vous à Amsterdam, d'abord ?

— Elle eut un petit rire brisé.

— ... Je croyais que vous seriez heureux de me voir...

— Mais je le suis ! Evidemment ! Pourquoi n'êtes vous pas venue me rejoindre en coulisses ? Kenning a dit que vous étiez dans la salle. Je ne comprends absolument pas...

— J'y suis allée, prononça-t-elle clairement. Juste à temps pour vous voir Suzanne et vous, dans les bras l'un de l'autre...

Il devint très pâle.

— Je n'ai pas... commença-t-il avant de s'interrompre, comme frappé par un souvenir. Cela ne voulait rien dire!... Où étiez-vous, quand vous nous avez vus, Mary ? poursuivit-il étrangement.

— Suffisamment près pour vous entendre. Cachée par un coude du couloir, et...

— Vous étiez... cachée, répéta-t-il, une horrible expression dans la voix.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez ! s'empressa-t-elle de s'écrier, alarmée par son

intonation.

— Vous êtes venue à Amsterdam sans me prévenir...

— J'ai envoyé une lettre! protesta-t-elle en vain.

— Si Richard ne vous avait pas vue, je n'aurais rien su. Et... vous vous êtes cachée dans le couloir...

— Pas cachée ! Pas délibérément ! Je ne voulais pas...

Il eut une sorte de frisson et elle l'entendit murmurer :

— Un cauchemar... Un affreux cauchemar qui se répète...

— Nick... Nick, je vous en supplie, écoutez-moi!

— J'écoute, répondit-il, très las. J'écoute. Mais ce n'est pas nécessaire. Je connais tout par cœur, comme un vieux disque entendu des douzaines de fois...

Ce fut elle alors qui s'éloigna de lui, la main plaquée sur sa bouche. Elle ne pouvait rien. Il ne comprendrait pas qu'elle était venue pour le voir et non pour l'espionner. Qu'elle fût absolument innocente, et qu'elle se fût heurtée seulement par hasard à une situation qu'elle pouvait après tout lui reprocher n'avait plus rien à voir dans l'affaire...

Ils parlaient des langages différents. Ils suivaient des chemins parallèles, sans espoir de se rencontrer.

— Cela n'a pas d'importance, dit-elle enfin, désespérée. Nous n'avons plus rien à nous dire, pour l'instant Je suis si lasse... et si stupide. Vous semblez aussi épuisé. Nous tournons en rond.

Il eut un petit geste d'approbation.

— Demain... peut-être demain...

Et il se détourna pour se diriger lentement vers la porte, effleurant les meubles au passage, comme s'il avait besoin d'un appui, d'objets concrets dans le monde de brouillard où il se mouvait.

Elle le regarda s'en aller. Elle n'avait ni le cœur ni la volonté de lui dire que demain, elle serait à Paris.

Plus tard, seule dans sa chambre, elle se dit : « Je l'ai laissé partir. Non seulement de l'hôtel, mais aussi de ma vie. Plus rien n'est possible, après ce que nous nous sommes dit. J'aurais dû tenter de me justifier tout de suite. »

Et même s'il avait accepté ses explications ?... Était-ce à elle de demander pardon ? Devait-elle supporter le souvenir de la scène avec Suzanne, et ses implications ?

Si elle n'était pas venue à Amsterdam, elle n'aurait jamais rien su. Mais elle y était venue... Mieux valait rompre dès à présent. Elle était en colère contre Nicolas, et cela lui communiquait une certaine force.

Le lendemain matin, elle quitta l'hôtel de bonne heure, bien trop tôt pour son avion. Mais elle redoutait la venue ou un appel téléphonique de Nicolas...

Une fois assise dans la salle d'attente de l'aéroport, elle se rendit compte qu'en fait, elle avait

espéré avoir de ses nouvelles.

Quand on annonça enfin le vol pour Paris, elle fut prise d'un brusque désir de faire demi-tour. Elle le pouvait encore. Ses bagages étaient déjà partis, mais elle les rattraperait par le prochain avion... Elle irait trouver Nicolas à son hôtel, puisqu'elle savait à présent où il était descendu.

Mais elle s'imagina à la réception, demandant Nicolas et tombant par hasard sur Suzanne...

Elle décida donc de s'en aller, et, à peine deux heures plus tard, elle se retrouvait Avenue des Champs-Élysées pour la première fois de sa vie.

Malgré son désespoir, elle ne fut pas insensible à la splendeur de Paris.

De tout son être, elle se força à oublier ses problèmes personnels pour ne plus penser qu'à la mission qui lui avait été confiée : porter un jugement sur la nouvelle soprano...

En d'autres temps, elle aurait été enchantée : son voyage en France, et l'occasion de voir Gina Torelli interpréter la Reine de la Nuit !

Mais sa tristesse était la plus forte, et, même au début du spectacle, elle demeura un peu lointaine. Ce qui lui permit de porter un jugement tout à fait impartial sur la jeune artiste qui jouait Pamina.

Pourtant, quand la Torelli fit sa brève apparition, Mary s'avança sur son siège, fascinée, les lèvres entrouvertes de joie. La Torelli, malgré son âge, était presque effrayante de puissance et de splendeur...

Après la représentation, la jeune fille se rendit en coulisses, selon les instructions de son patron.

— Dermot vous a envoyée ? demanda la diva avec une curiosité amicale. Comment va-t-il, ce cher vieil ami ? Il continue à prendre du ventre ?

Mary répondit à cette question épineuse avec tout le tact possible, et ajouta qu'elle était très reconnaissante à l'impresario de lui avoir permis d'assister à ce spectacle extraordinaire.

Gina Torelli eut un sourire indulgent.

— Mon Dieu ? C'est un de mes rôles favoris. Mais il faut bien avouer que je ne pourrai plus le tenir longtemps. Ce qui est vraiment dommage : la plupart des Reines de la Nuit ne valent rien ! Qu'avez vous pensé de Pamina ?

— Je l'ai bien aimée, répondit Mary, un peu intimidée d'avoir à donner son opinion devant une personne si énergique. Elle n'a pas une voix exceptionnelle...

— Certainement pas ! coupa la Torelli.

— ... Mais je lui ai trouvé un grand sens musical et beaucoup de style.

Avant qu'elle pût en dire plus, la jeune fille en cause fit irruption dans la loge. Elle se précipita vers Gina Torelli, l'embrassa avec émotion et se lança dans une longue tirade en allemand.

La grande cantatrice lui répondit en français, et elles semblèrent se comprendre parfaitement.

Dès que la chanteuse fut partie, la Torelli fit observer en haussant les épaules :

— Je n'ai rien compris. Elle parle trop vite. Mais ce devait être une forme de remerciement...

Mary se mit à rire et déclara que la soprano paraissait charmante.

— Elle n'a pas besoin d'être charmante ! répliqua la Torelli en appliquant une touche de fard à ses magnifiques yeux. Elle doit avoir une bonne voix et une excellente diction. C'est beaucoup plus important. Ses consonnes finales sont souvent escamotées. Vous ne l'avez pas remarqué ?

Mary dut reconnaître que cela lui avait échappé.

— Il faut une excellente oreille pour cela, reprit la Torelli, plutôt satisfaite. Voulez-vous souper avec moi ?

— J'en serais ravie, évidemment, Madame ! Mais pourquoi moi ? De nombreuses personnes doivent avoir envie de vous emmener dîner...

— Sans doute. Mais tous m'irritent. Mon mari est en voyage d'affaires aux Etats-Unis. En général, quand il s'absente une semaine ou deux, je ne m'en aperçois même pas, ajouta-t-elle avec une candeur absolue.

Quand c'est plus long, je me sens nerveuse. C'est le cas en ce moment. Venez donc avec moi. Vous me distrairez en me racontant les derniers potins de Londres.

— Volontiers... Mais je ne connais pas beaucoup d'histoires, avertit Mary.

— Si vous travaillez à l'agence de Deane, cela m'étonnerait. Vous venez directement d'Angleterre ?

— Non. Je suis passée par Amsterdam pour entendre le récital Brenner-Thomas.

La Torelli égréna son rire musical.

— Eh bien, voilà un sujet de bavardage ! Suzanne va-t-elle épouser ce pauvre Brenner, maintenant que Monica a providentiellement quitté la scène ? Venez ! ordonna-t-elle en se drapant dans une magnifique étole d'hermine. Nous allons trouver un endroit calme et confortable, et vous me raconterez tout cela.

Mary n'y tenait pas du tout... Malgré son désir de parler — et d'entendre parler — de Nicolas, elle redoutait la perspicacité de la Torelli. Mais la décision ne lui appartenait pas.

Après avoir écarté ses admirateurs d'un geste à la fois gracieux et brusque qui les enchantait, la Torelli, à peine installée dans la voiture, poursuivit son idée :

— Maintenant, dites-moi tout sur Amsterdam !

Durant le court trajet, Mary fit de son mieux. Et de crainte de trahir ses sentiments, elle demeura impersonnelle.

— Tout cela me semble bien triste et plat, déclara la Torelli d'un ton critique. Etait-ce réellement ainsi, ou bien ne savez-vous pas raconter ?

— Je ne dois pas savoir raconter, avoua faiblement Mary. Le récital n'était ni triste ni plat. Loin de là... ajouta-t-elle à mi-voix comme la voiture s'arrêtait devant le restaurant.

La Torelli renvoya son chauffeur : elle rentrerait à pied ou en taxi. Puis elle pénétra dans l'établissement où elle fut accueillie par force saluts et baisemains.

La jeune fille espérait que le sujet d'Amsterdam serait abandonné. En vain. Sitôt la commande passée, la cantatrice poursuivit, comme si elles n'avaient pas été interrompues :

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure ? Le récital était loin d'être triste et plat ?

— Je...

Mary, soudain à court de mots, la regarda avec quelque détresse.

— Vous êtes personnellement concernée ?

— Qu'est-ce qui vous le donne à penser ? demanda Mary, un peu effrayée.

— Vous avez un visage très expressif, et je ne suis pas folle !

Sur ces mots, M^{me} Torelli goûta le vin qu'on lui avait servi, ne le trouva pas à son goût, et le renvoya.

Mary, qui s'était toujours demandé si cela arrivait, en fut fascinée. Mais elle garda un silence obstiné jusqu'à ce qu'une seconde bouteille fût agréée par la cantatrice. La Torelli dit alors gentiment :

— Buvez un peu. Vous vous sentirez mieux ensuite. J'imagine que vous êtes amoureuse de Nicolas... Il a la malchance de plaire à toutes les femmes, le pauvre garçon. Et vous n'avez pas aimé l'attitude possessive de Suzanne à son égard ? C'est cela ?

— Oui...

— Et lui vous manifeste-t-il quelque intérêt ?

— Oh, oui ! Il... il dit qu'il m'aime.

— C'est possible ! Cela arrive parfois, même aux ténors... Pourquoi ne le croyez-vous pas ?

— Je le croyais ! Mais après le récital, je... je les ai trouvés dans les bras l'un de l'autre. Il l'appelait « chérie », et elle disait qu'ils ne devraient jamais se quitter...

La Torelli se mit à rire de bon cœur et demanda, comme si cela avait une grande importance :

— Elle était pendue à son cou ?

— Oui, avoua Mary.

— Je vois... Elle est comme le lierre, difficile à détacher quand il s'est fixé quelque part. La seule défense est la fuite...

— Il ne songeait pas à cela, murmura Mary avec rancœur. Il l'appelait « chérie ».

— Normal, dans notre milieu, assura la Torelli. Maintenant, mangez, mon petit. Et ne prenez pas les choses trop à cœur. Cette scène ne voulait sûrement rien dire.

Vingt-quatre heures plus tôt, Mary aurait argumenté fougueusement. A présent, grâce à la bonne chère, au vin, et surtout à la compagnie exaltante de la Torelli, elle était moins sûre de la gravité de l'événement.

Mais si elle l'avait mal interprété, c'était encore pire ! Ce serait une affreuse injustice contre

Nicolas.

« J'y repenserai à tête reposée » se dit-elle désespérément avant de reporter toute son attention sur sa merveilleuse hôtesse.

Quand elles sortirent enfin du restaurant, la vedette déclara, sans se soucier le moins du monde de l'opinion de Mary :

— Nous allons marcher un peu. J'ai besoin de prendre l'air.

Elles marchèrent donc... d'un pas extraordinairement énergique. Jusqu'à ce que Mary eût l'impression de ne plus pouvoir mettre un pied devant l'autre. Mais la cantatrice avait une formidable capacité d'ignorer ce qu'elle ne voulait pas voir... Et elle appliquait ce principe également à la circulation dans les rues parisiennes !

Cependant, même les Torelli rencontrent parfois des obstacles !

Comme les deux femmes tournaient le dernier coin de rue avant l'appartement de la cantatrice, celle-ci s'engagea sur la chaussée sans regarder. Il y eut un violent coup de frein, et un instant, Mary crut que la dernière heure de la célèbre soprano était arrivée.

Par conscience professionnelle, par affection personnelle ou par réflexe, elle ne le sut jamais, Mary attrapa Gina Torelli par le bras et la tira en lieu sûr.

En même temps, elle sentit un choc, une douleur au côté, une autre à la tête quand elle heurta le sol. Puis tout devint noir...

Quand Mary reprit lentement conscience, elle s'aperçut qu'elle était étendue dans un lit à baldaquin vaste et doux. La chambre dans laquelle elle se trouvait était fort grande, et elle eut l'impression d'occuper le centre d'une scène magnifiquement décorée.

« Je rêve », décida-t-elle intérieurement avant de refermer les yeux.

Alors elle entendit une voix totalement inconnue, au fort accent étranger, déclarer :

— Elle a ouvert les yeux un moment, madame. Mais elle est de nouveau endormie ou inconsciente.

— Je ne dors pas... dit une faible voix, à peine plus qu'un murmure, que Mary, étonnée reconnut comme la sienne.

— C'est vrai, mon enfant? Alors, essayez de nous dire quelques mots...

Cette voix, Mary la connaissait. C'était celle de Gina Torelli, à qui elle avait parlé quelques minutes — ou quelques heures ? — plus tôt.

La jeune fille s'éclaircit la gorge.

— Je vais bien... C'était le taxi, n'est-ce pas?

— Oui ! Ce taxi !

§ La Torelli qualifia d'une expression fort vulgaire le

chauffeur qui pourtant était tout à fait dans sa voie quand elle avait débouché devant ses roues.

Mary releva les paupières. Cette fois, elle distingua nettement les deux femmes qui se trouvaient dans la chambre : l'une d'entre elles, sèche, les yeux noirs, était vêtue d'une blouse. L'autre était la Torelli, superbe dans une robe d'après-midi d'une parfaite élégance.

— Vous avez changé de toilette, dit-elle bêtement.

— Changé de toilette? répéta la Torelli. Evidemment, mon petit ! Et souvent, depuis la dernière fois que vous m'avez vue !

— Elle ne doit pas trop parler, madame, intervint l'autre femme.

— Occupez-vous de vos affaires, Lisette ! fit sèchement Madame.

— Ce sont mes affaires ! Le docteur ne veut pas qu'elle se fatigue !

Le visage de la gouvernante reflétait le plus parfait entêtement, celui de la diva une énorme irritation. Mary crut qu'elles allaient réellement se disputer.

Mais la Torelli se reprit. Elle dit doucement, comme si elle administrait une bénédiction :

— Dormez encore un peu si vous voulez. Nous parlerons plus tard...

La blessée ferma les yeux et se rendormit instantanément.

Quand elle se réveilla de nouveau, son esprit semblait s'être éclairci. C'était la nuit, ou le soir. Les lourds rideaux de brocart avaient été tirés, et une lampe éclairait doucement l'autre bout de la pièce, là où elle ne risquait pas de gêner Mary.

Peut-être avait-elle été tirée de son sommeil par le bruit de la porte : la Torelli traversait silencieusement la chambre pour venir près du lit. Elle portait une longue

cape de velours fauve ouverte sur une robe du soir, et l'éclat de ses bijoux fit cligner les yeux de Mary.

— Vous ressemblez à la Tosca, sourit la jeune fille. Vous êtes superbe !

— Cette lumière est seyante, répondit honnêtement la Torelli. Vous avez meilleure mine. Comment vous sentez-vous ?

— Presque bien... je crois. Vous sortez ?

— Non. Je viens de rentrer. J'étais à une réception à l'Elysée. Il est plus de minuit.

— Quel minuit ? demanda Mary qui essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Je veux dire : combien de temps suis-je restée alitée ?

— Ne vous inquiétez pas, prononça la Torelli comme si elle avait à redouter une crise nerveuse de la part de Mary. Tout va bien. Mais vous êtes restée inconsciente plus de vingt-

quatre heures.

— Vingt-quatre heures !

— Et même après, vous alliez à la dérive. Parfois, nous ne pouvions vous laisser seule !

— Madame, vous m'avez vraiment veillée vous-même ? demanda Mary, touchée au-delà de toute expression.

— Avec Lisette, avoua la cantatrice un peu à contrecœur. Surtout Lisette, je dois dire. Mais j'ai tenu à rester aussi près de vous. Après tout, vous m'avez sauvé la vie, ajouta-t-elle baissant la voix d'un ton pour exprimer la profondeur de sa reconnaissance.

— Oh, pas réellement...

— Mais si !

La Torelli ne voulait pas être privée de ce merveilleux moment dramatique.

— Si vous ne vous étiez pas jetée en avant, au mépris de tout danger... Mais peut-être cela vous fait-il mal de vous rappeler la scène?...

— Pas du tout, répondit Mary en souriant. Je ne me souviens pas de grand-chose. Vous avez failli être renversée par le taxi, n'est-ce pas, je vous ai attrapée par le bras et il m'a heurtée.

Elle prit une profonde inspiration et poussa un petit cri de douleur.

— J'ai un peu mal sur le côté, reprit-elle.

— Vous avez deux côtes cassées, annonça la Torelli.

— Mais pourquoi ne pas m'avoir envoyée à l'hôpital ?

— Les hôpitaux ne valent rien, décréta Gina Torelli qui n'avait jamais mis les pieds dans l'un d'eux. Ce n'est pas un lieu convenable pour celle qui m'a sauvé la vie. J'ai préféré vous garder ici. Je vous devais bien cela. J'ai mes défauts.

Mary sentit qu'il ne lui fallait pas prendre cette affirmation trop au pied de la lettre.

— ... mais on ne peut pas me reprocher d'être ingrate, conclut la diva.

— Je vous remercie. Vous avez été très bonne, dit Mary, avant de s'inquiéter brusquement : quel jour sommes-nous ?

— Lundi.

— Oh ! J'aurais dû être de retour au bureau ce matin ! Que va dire M. Deane ? Et ma mère...

— Je me suis occupée de tout ! J'ai appelé Dermot hier soir pour lui expliquer que vous aviez eu un accident et que je vous gardais pour la fin de la semaine. Il a dû avertir votre famille. Dans un ou deux jours, je rappellerai pour prévenir que je vous garde encore un peu. Ainsi, personne ne s'inquiétera...

— Je ne crois pas que ma mère s'en satisfera. Elle aimerait mille fois mieux connaître la vérité, j'en suis sûre. Je préférerais lui téléphoner, si vous voulez bien.

— Demain, mon petit.

— Dès le matin, alors, pria-t-elle.

Mary eut une nuit agitée. Durant ses heures d'inconscience ou de sommeil, tous ses ennuis avaient été oubliés. A présent, son esprit reprenait une activité normale, et ses problèmes revenaient à la surface.

Qu'avait pensé Nicolas en découvrant sa disparition ? Ils s'étaient quittés sur une note tellement amère que la rupture semblait inévitable. Et d'ailleurs, c'était sur le moment la seule solution qui était venue à l'esprit de la jeune fille.

Mais, par la suite, Gina Torelli lui avait communiqué un peu de son bon sens...

Etait-il possible qu'elle eût accordé trop d'importance à une scène qui devait se dérouler couramment entre collègues partageant le même triomphe ?

Nicolas lui-même avait dit : « cela ne voulait rien dire ». Et la Torelli avait affirmé la même chose.

Cependant, pour Mary, cela signifiait tant de choses, tant de choses... Et elle s'était enfuie dans la nuit, coléreuse et butée.

Quand elle s'était trouvée face à Nicolas, elle n'avait pu que lui faire part de son chagrin, de sa peur. Mais qu'avait-il pu penser, *lui*, en la voyant ?

Elle avait fait irruption dans son univers professionnel. Elle n'était plus la douce jeune fille à la voix bien timbrée qui savait apaiser ses nerfs. Elle était une femme jalouse, qui semblait l'avoir suivi pour épier ses faits et gestes quand elle n'était pas là...

Mary gémit doucement. Elle revivait la scène comme lui avait dû la ressentir. Elle ne se rappelait plus ses propres paroles. Mais elle avait certainement représenté un horrible écho de la malheureuse Monica... Celle qui avait empoisonné deux vies par ses absurdes accès de jalousie.

— Oh, je ne voulais pas, Nicolas ! Je ne voulais pas ! murmura-t-elle dans l'obscurité.

Peut-être Monica ne l'avait-elle pas désiré, elle non plus, au début. Mais le cancer de la jalousie s'était développé à son insu pour les détruire tous deux..._

— Donnez-moi une autre chance... Je vous en supplie, donnez-moi une autre chance... pria Mary avant de sombrer enfin dans le sommeil.

Le lendemain matin, Gina Torelli fut fidèle à sa parole. Lisette déposa un téléphone sur le lit de Mary.

Ce fut une bienfaisante conversation. Après tout ce qu'elle venait d'endurer, Mary comprit qu'elle n'avait jamais apprécié à sa juste valeur le bon sens de sa mère. Oui, ils avaient été inquiets, évidemment. Mais ils avaient été rassurés de savoir que la célèbre Gina Torelli veillait sur Mary. Et comment se sentait Mary chérie, à présent ?

Mary chérie affirma qu'elle se remettait rapidement.

— Mais pourquoi ne t'a-t-on pas transportée à l'hôpital, ma pauvre petite fille ? demanda Mme Barlow.

Mary dut expliquer que son hôtesse ne croyait pas aux hôpitaux (quelle stupidité ! affirma sa mère), et que, persuadée que Mary lui avait sauvé la vie, elle avait insisté pour la garder

auprès d'elle...

— Bon, enfin, si on s'occupe bien de toi...

— Mais oui, maman. Tu n'as pas idée du luxe et de la gentillesse dont on m'entoure !

— Tu ne crois pas que ton père ou moi devrions venir auprès de toi ?

— Non, vraiment. D'ici quelques jours, une semaine au plus tard, je serai en mesure de voyager...

Sa mère plus ou moins rassurée, Mary put enfin se consacrer au seul plaisir de se sentir un peu mieux chaque jour.

On la dorlotait. Ses désirs à peine exprimés étaient exaucés, et tous les charmes de la cuisine française étaient mis en œuvre pour lui donner de l'appétit.

La Torelli lui apportait des quantités de journaux et de magazines en différentes langues... Et un jour, Mary tomba sur une photo de Nicolas : un portrait en pleine page, pris au cours de sa tournée en Allemagne. Il y souriait, et Mary eut l'impression qu'elle ne l'avait pas vu heureux depuis bien longtemps. Elle se rappela les premiers jours de leur rencontre, quand tout allait bien. Us avaient ri, tous les deux, se dit-elle avec une poignante nostalgie. Elle savait alors comment éloigner de lui ses souvenirs sombres, et il la regardait parfois comme le soleil soudain surgi de derrière les nuages... C'étaient les jours heureux, où il était sûr de sa confiance, de sa compréhension, où le cauchemar de sa vie avec Monica semblait enfin s'effacer.

— Oh, mon chéri, murmura-t-elle à la photo, donnez-moi encore une chance, et je ne vous décevrai plus jamais...

Elle était absorbée dans la contemplation de son amour quand la Torelli entra dans sa chambre. Elle tenta de cacher la photo, mais la cantatrice était observatrice.

— Ah, vous avez trouvé ce magnifique portrait, je vois. Il est vraiment séduisant ! Presque trop ! Il y a une fascination dans la voix d'un ténor qui leur donne un avantage excessif. La beauté devrait aller aux barytons, en compensation...

Avant que Mary pût approfondir cette théorie intéressante, Lisette entra avec une pile de lettres.

— Le courrier est passé, Madame. Vous vouliez...

Gina Torelli lui arracha le paquet d'enveloppes et chercha vivement celle qu'elle voulait.

— Mon mari... expliqua-t-elle brièvement à Mary.

Elle se détourna, sans doute pour profiter pleinement

de la lettre attendue. Mais, arrivée à la porte, elle s'arrêta et regarda une plus grande enveloppe qui se détachait des autres.

— De Dermot Deane, fit-elle en la décachetant d'un geste ferme.

Elle en sortit une autre enveloppe, plus petite qu'elle observa avec curiosité avant de revenir près de Mary.

— Elle vient d'Amsterdam. Je connais cette écriture. Les écritures m'ont toujours passionnée. Elles **sont** tellement significatives !

Elle continua tranquillement à examiner la lettre, tandis que Mary avait toutes les peines du monde à s'empêcher de la lui arracher des mains.

— Mais oui ! C'est celle de Nicolas Brenner ! Il a quand même fini par écrire, lui aussi ! Ah, ces hommes...

Elle jeta la missive sur le lit, et sortit, laissant Mary tremblante d'émotion, de peur et d'espoir mêlés.

Mais l'espoir l'emportait. Elle avait tellement changé d'opinion sur la dernière scène qui l'avait opposée à Nicolas, elle avait de si bonnes intentions pour l'avenir qu'il lui semblait impossible qu'il réagît d'une autre façon.

Elle sortit la feuille de papier de l'enveloppe. L'écriture fortement accentuée trahissait l'état d'esprit de son auteur.

« Mary,

« Que pourrais-je vous dire — que pourrions-nous avoir encore à nous dire — après notre dernière soirée ? Cette scène a dû être une affreuse révélation pour vous comme elle l'a été pour moi. Pendant quelques merveilleuses semaines, j'ai cru qu'il existait entre nous non seulement de l'amour mais une extraordinaire compréhension. Je me suis trompé. Peut-être est-ce un sentiment impossible entre un homme et une femme. Je ne sais. Sans doute suis-je trop exigeant... Dans ce cas, j'accepte toute la responsabilité de notre échec. J'en attendais trop de vous. Mais si ce doit être ainsi, alors le mariage n'est pas pour moi...

« Je n'essaie pas de vous blâmer. Dieu sait que je ne puis me permettre de critiquer les autres, après la catastrophe de mon premier mariage. Mais il doit bien exister quelque part une personne pour qui les mots « confiance » et « compréhension » aient le même sens que pour moi. Quand j'ai compris que vous m'aviez espionnée comme Monica l'a fait tant de fois, j'ai su que tout était fini. Pourtant, je voulais vous voir, il me fallait une explication... Et vous ne m'avez offert que reproches et soupçons.

« Je ne mets pas votre amour en question, Mary. Mais je ne peux tout simplement pas vivre avec un amour exigeant, jaloux comme le vôtre. J'aimerais pouvoir encore envisager notre avenir... Mais je sais que c'est impossible. Et vous le savez sans doute aussi, tout au fond de votre cœur.

« *Addio* est le mot le plus triste de la langue italienne. Peut-être est-ce pour cela que la Mimi de Puccini l'adoucit avec les termes *senza rancor* — sans rancune. Je suis désolé, Mary, mais nous en sommes arrivés là. *Addio, senza rancor*.

« Nicolas. »

— Je ne peux y croire, murmura Mary. Je ne peux y croire...

Il le fallait bien, pourtant. Il avait écrit exactement ce qu'il ressentait. Et son adieu était absolument définitif.

Elle s'obligea à relire toute la lettre, chaque phrase, chaque mot. Elle se sentit submergée de remords. Elle n'avait pas été à la hauteur ! Elle l'aimait — oh, comme elle l'aimait — elle avait voulu l'aider, le soutenir, elle avait cru le comprendre. Mais, à l'instant de l'épreuve, elle n'avait pas été à la hauteur !

S'il était entré à ce moment dans sa chambre, elle n'aurait rien trouvé à dire pour sa défense. A part ceci : elle avait écrit pour le prévenir de son arrivée à

Amsterdam. Mais cela lui semblait un détail très insignifiant, par rapport à ce qui avait suivi.

Elle demeura longtemps immobile, à essayer de ravalier le sanglot qui l'étouffait.

Quand Lisette entra avec un plateau fort appétissant, Mary déclara immédiatement qu'elle n'avait pas faim.

— C'est l'heure du déjeuner, et vous devez manger ! rétorqua la femme de chambre comme si elle s'adressait à un enfant récalcitrant.

— Non merci, répéta Mary, entêtée.

— Vous ne vous sentez pas bien, de nouveau ?

— Je n'ai pas envie de manger, c'est tout.

Accoutumée au caractère fantasque des artistes,

Lisette sortit en maugréant. Trois minutes plus tard, la Torelli fit irruption dans la chambre de Mary.

— Qu'est-ce que c'est que cette stupidité ? Vous ne voulez pas déjeuner ?

— Je n'ai pas faim.

— Mais vous devez manger pour vous remettre sur pied rapidement. Sinon votre mère m'en voudra, quand vous mourrez d'inanition.

Au lieu de répondre, Mary fondit en larmes.

Un instant, la Torelli l'observa pensivement. Puis elle ramassa la lettre demeurée sur la couverture.

— Je suppose que cet imbécile de Russe est le responsable ! déclara-t-elle, oubliant que Nicolas était à moitié Anglais. Je peux lire ?

Mary eut un geste instinctif pour l'en empêcher. Mais finalement, plus rien n'avait d'importance, et elle acquiesça, avant de détourner la tête. Mais, au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle jeta un coup d'oeil à la cantatrice pour voir l'effet que les mots de Nicolas lui produisaient.

— J'aime bien la fin, approuva la Torelli. *Addio, senza rancor...* voilà qui est d'un véritable artiste ! Vous êtes-vous réellement conduite aussi stupidement ?

— Je... Ce n'est pas tout à fait comme il le pense, se défendit faiblement Mary.

— Ça ne l'est jamais, quand deux personnes ne s'aiment plus, répliqua la Torelli. Remettez-vous, mon petit. Il y a certainement un moyen d'expliquer, de vous faire pardonner...

— Comment ? demanda tristement la jeune fille. Lui dans un pays, moi dans un autre. Et

aucun des deux n'est le bon, d'ailleurs...

— Il n'y a pas de bon ou de mauvais pays, dit sévèrement la Torelli. Chacun a ses avantages. C'est pourquoi, par exemple, je me fais passer pour italienne, préfère vivre en France, et tiens à ma nationalité britannique. Ne soyez pas mesquine simplement parce que vous venez de subir une grosse désillusion !

Cette attaque tout à fait injustifiée détourna un instant l'attention de Mary de ses propres chagrins.

— Quand vous pourrez bouger, poursuivait la cantatrice, tout s'arrangera. D'ailleurs, dès qu'il apprendra ce qui vous est arrivé, il se précipitera à Paris pour avoir de vos nouvelles.

— Après cette lettre ? Comment le pourrait-il ? Aucun homme ne le ferait...

— Au contraire ! Les hommes passent leur temps à agir de façon stupide. Du reste, ils *sont* stupides. Des femmes aussi, évidemment, ajouta-t-elle avec une belle impartialité. Mais pas de la même façon. Maintenant, allez-vous vous décider à manger ?

Mary céda enfin. Lisette rapporta le plateau, et la jeune fille se découvrit finalement un appétit presque normal. Les arguments de la Torelli, pour illogiques qu'ils soient, étaient tellement énergiques qu'elle en avait tiré une sorte de réconfort.

Elle passa l'après-midi partagée entre le désespoir le plus total et un optimisme tout à fait irréaliste. Était-ce possible ? Pouvait-elle espérer que Nicolas, après avoir entendu parler de son accident, viendrait lui-même prendre de ses nouvelles ?

Elle joua longuement avec cette idée séduisante... Elle imaginait même les détails de son arrivée : le son de ses pas dans le vestibule ; elle voyait la porte s'ouvrir... Elle avait du mal malgré tout à deviner les paroles qu'elle prononcerait. Mais peut-être n'aurait-elle rien à dire. Pâle d'angoisse, il traverserait la pièce et viendrait la prendre dans ses bras... Les explications viendraient ensuite d'elles-mêmes.

Arrivée à ce point, elle s'aperçut qu'elle dormait presque et qu'elle s'était laissé glisser dans un rêve semi-éveillé. Elle se redressa, relut la lettre, et fut de nouveau plongée dans un profond sommeil.

Le froid glacial des mots écrits lui semblait bien pire que celui des paroles, et elle regretta de ne pas avoir eu le courage et le bon sens de discuter de vive voix avec lui. Elle aurait pu se défendre, alors. Mais elle l'avait laissé confier ses pensées et ses craintes à une feuille de papier, ce qui n'avait pu que les imprimer plus fortement dans son esprit.

Du fond de cet abîme, la voix de Lisette lui parvint :

— Vous sentez-vous assez forte pour recevoir une visite ? demandait-elle.

— Une visite ?

L'espoir revenait, si fort que Mary avait du mal à trouver sa respiration.

— Bien sûr, dit-elle enfin. Qui est-ce ?

— Un fort séduisant jeune homme, répliqua Lisette avec une coquetterie tout à fait inattendue. Il a dit que vous seriez contente de le voir...

Contente de le voir !... Le mot était trop faible. Les cieux s'ouvraient, les oiseaux chantaient ! La merveilleuse, la perspicace Gina Torelli avait vu juste. Il était venu...

Mary s'assit vivement, repoussa ses cheveux en arrière et s'empara de la ravissante liseuse que lui avait offerte son hôtesse.

— Est-ce que cela va, Lisette? demanda-t-elle anxieusement.

— A mon avis, il sera satisfait, fit la gouvernante en riant. Je le fais entrer ?

— Oui, s'il vous plaît.

Elle entendit des pas dans le vestibule, comme elle l'avait imaginé. Elle sentit même le battement de son propre cœur, et elle *voulut* le voir entrer, se diriger tout droit vers elle et la prendre dans ses bras.

La porte s'ouvrit brusquement...

Et le cœur de Mary sombra.

Ce n'était pas Nicolas, qui entraînait dans la chambre avec ce sourire anxieux. C'était Barry...

— Oh... Barry! Comme c'est gentil d'être venu!

Elle parvint à prononcer les mots qu'il fallait, à

sourire comme si elle était à la fois ravie et étonnée, à lui tendre sa joue pour un baiser affectueux... Et à cacher son amère déception.

Heureusement, il parut trouver tout naturel de faire tout d'abord les frais de la conversation. Cela donna le temps à Mary de se reprendre, et de s'apercevoir que, si elle ne s'était pas adonnée à ses stupides rêves au sujet de Nicolas, elle aurait été sincèrement ravie de voir son ami.

— Quelle charmante surprise, finit-elle par dire avec franchise.

— J'ai téléphoné hier soir pour t'inviter au théâtre, et ta mère m'a raconté ton accident. Je n'ai eu de cesse de venir prendre moi-même de tes nouvelles.

— C'est vraiment gentil à toi...

Sa mère avait dû être favorablement impressionnée par sa réaction...

— Il n'y a là rien de gentil. Je voulais savoir, c'est tout, insista-t-il. Comment te sens-tu, à présent, ma chérie ?

Il la regardait avec une telle tendresse qu'il eût été grossier de se demander, même intérieurement, de quel droit il l'appelait « ma chérie »... Elle laissa sa main dans la sienne, tandis qu'elle lui parlait de son rétablissement.

Ensuite, il se mit à évoquer son retour en Angleterre... Et elle l'écouta avidement. Jusque-là, elle s'était contentée de ce vide luxueux dans lequel elle vivait. Maintenant, tandis qu'il parlait de sa maison, elle s'apercevait qu'elle mourait d'envie de s'y trouver.

— Rien de plus simple, assurait-il. Dès que tu auras repris quelques forces, on te conduira à l'aéroport, on te mettra dans un fauteuil roulant jusqu'à l'avion. Et je t'attendrai à Londres.

— Je me lève déjà un peu chaque jour, dit-elle.

— Formidable ! Alors, ce n'est plus qu'une question de jours.

— Tu crois? demanda-t-elle, les yeux scintillants de plaisir. Remarque, je ne suis pas malheureuse ici ajouta-t-elle vivement. Mme Torelli a été incroyablement bonne pour moi. Et je crois que ma présence lui a fait plutôt plaisir... Comme un nouveau jouet !

— Mon Dieu! s'écria Barry. Quelle idée extravagante !

— Oh, non, pas vraiment. Elle dramatise tout, et elle adore croire que je lui ai sauvé la vie... Elle s'ennuie un peu, quand son mari n'est pas là, j'ai rempli le vide. Mais il doit rentrer à la fin de la semaine. Je crois qu'ils ont projeté de se rendre dans le Midi. Sans doute cela les arrangerait-ils que je retourne en Angleterre.

Ce ne fut pas tout à fait l'opinion de la Torelli, D'abord, elle préférerait décider elle-même et n'était pas ravie de voir Barry prendre les choses en main. Mais il sut déployer tout le charme et la persuasion qui lui avaient valu un poste d'importance dans sa société. Finalement, Gina Torelli avoua que le retour de Mary chez elle coïnciderait assez bien avec ses projets.

Barry reprit l'avion pour Londres le soir même, après tout avoir arrangé : Mary avait obtenu du médecin la permission de voyager, la place d'avion était retenue ainsi que le traitement spécial d'invalidé à bord.

Après son départ, la Torelli demanda avec sa curiosité habituelle :

— Quel est le rôle exact de ce jeune homme ?

— Barry?... On pourrait dire un ancien flirt, je suppose, répondit légèrement Mary. J'avais un gros penchant pour lui, à une époque. Puis il a failli épouser une autre fille. Mais cela n'a pas marché, et nous sommes redevenus amis.

— Amis ? protesta la Torelli avec un dédain superbe. Mais ce garçon vous aime !

Mary ne répondit pas. Après un bref silence, la cantatrice reprit pensivement :

— Il vous conviendrait sans doute mieux que Nicolas Brenner. C'est plus votre genre : conventionnel sans être ennuyeux. Il est même charmant... Et probablement agréable. Nous autres artistes sommes plutôt difficiles à vivre, vous savez...

— Je sais.

La Torelli eut un geste fataliste de ses belles mains expressives.

— Eh bien... Je n'en dirai pas plus. Les gens ne désirent en fait jamais de conseils... Même s'ils doivent leur faire du bien.

— C'est ce que dit ma mère. Elle prétend que l'on écoute seulement ce que l'on a envie d'entendre...

— Je crois que j'aimerais votre mère, répliqua la Torelli.

— Je suis en tout cas certaine qu'elle vous aimerait. Bien que vous soyez terriblement différentes. Mais vous possédez toutes deux cette sorte de bon sens fondamental...

— Ah! Le bon sens! répéta la Torelli avec un délicieux sourire. C'est bien pratique, mais peu de gens le possèdent !

Elle ajouta, sautant du coq à l'âne :

— J'ai eu Dermot au téléphone, tout à l'heure. Il veut que je vienne chanter à Londres vers la fin de l'année.

— Oh, je vous en prie, acceptez ! Ce sera merveilleux ! Je ne vous ai jamais entendue en concert...

— Je suis bonne, rétorqua la Torelli sans fausse modestie.

— Si vous venez, je vous promets de ne pas éclater en sanglots quand nous nous quitterons... Même si j'en ai envie.

— Chantage sentimental... observa la cantatrice, visiblement ravie. D'accord, dites à Dermot que j'accepte. Avec dix pour cent de plus que pour mes derniers cachets. La vie augmente tous les jours ! Et maintenant, pas de larmes ! Je les déteste, sauf quand elles sont un hommage rendu à mon talent dramatique.

Aussi, quand elles se dirent adieu quelques jours plus tard, Mary contrôla ses émotions. Mais elle serra bien fort son hôtesse dans ses bras et l'embrassa avec tendresse.

— Là, là... fit la diva en lui tapotant un peu brusquement l'épaule. Venez me voir à votre prochain passage à Paris, ajouta-t-elle comme si Mary traversait la Manche pour un oui pour un non. Si on ne vous traite pas bien durant le voyage, faites-le moi savoir. Je connais l'un des directeurs de la compagnie.

Evidemment, tout se passa au mieux. On s'occupa de Mary comme d'une porcelaine fragile, et on la remit entre les mains de Barry à l'aéroport de Londres.

Elle se sentait malgré tout fatiguée et fut heureuse de se laisser tomber dans les coussins de la voiture du jeune homme en pensant qu'elle serait bientôt chez elle.

— Tu te sens bien ? demanda-t-il avec un coup d'œil inquiet. Je ne t'ai pas fait rentrer trop tôt ?

— Non, non. Tant que je ne fais pas d'effort, c'est parfait. Et c'est bon de savoir que tu t'occupes de tout pour moi...

— C'est normal, ma chérie. Je suis là pour ça.

Elle voulait lui dire que, hélas, elle n'était pas « sa chérie » ; ni maintenant, ni jamais. Elle appréciait son amitié, sa sollicitude. Mais son cœur appartenait à Nicolas. Un jour, elle tenterait de l'expliquer à Barry... Mais plus tard.

Une fois chez elle, remise aux soins de sa mère, Mary se sentit une autre personne. Elle n'avait plus le luxe qui l'avait entourée chez la Torelli, mais elle se sentit s'épanouir comme une fleur replantée dans son milieu naturel.

Au bout de quelques jours, elle parlait de retourner au bureau, ne fût-ce que deux ou trois heures par jour.

— Barry ne serait pas d'accord, fit remarquer M^{me} Barlow. Il appelle tous les jours pour prendre de tes nouvelles.

— Barry ? Il n'a rien à y voir, répliqua vivement la jeune fille. J'apprécie tout ce qu'il a fait

pour moi, reprit-elle devant la moue de sa mère. Je suis heureuse que tu l'aies découvert sous un meilleur aspect. Mais... ne l'encourage pas, s'il te plaît.

— Il n'a pas besoin de mes encouragements... La question est la suivante : veux-tu, *toi*, l'encourager ?

— Non, répondit simplement Mary.

— Alors, c'est toujours Nicolas Brenner?...

La jeune fille hocha tristement la tête.

Mme Barlow n'insista pas.

Mais plus tard, seule dans sa chambre, Mary sortit d'un tiroir la superbe bague que Nicolas lui avait donnée.

Elle ne lui appartenait plus vraiment, bien sûr.

Pourtant, la lui renvoyer, comme seule réponse à sa lettre, lui semblait signifier qu'elle acceptait le bien-fondé de ses accusations, repoussant ainsi toute lueur d'espoir.

Elle ne pouvait pas non plus la porter à son doigt... Mais si elle trouvait une chaîne...

Elle finit par découvrir dans son modeste coffret à bijoux une mince chaîne d'or qui avait appartenu à sa grand-mère. Elle y accrocha l'anneau de Nicolas et la mit à son cou.

Ensuite, elle n'eut plus qu'une idée en tête : retourner au bureau. Elle obtiendrait certainement ainsi de ses nouvelles... Dermot devait savoir où il était.

Quand elle fit part de sa résolution à sa famille, son père émit quelques objections, mais sa mère dit simplement :

— Laisse la petite décider elle-même. Elle connaît la limite de ses forces. Mais tu ferais mieux de l'accompagner en voiture.

M. Barlow obtempéra. A l'agence, Mary reçut un accueil qui l'émut profondément. Dermot Deane l'embrassa et déclara qu'il était perdu sans elle... Et elle trouva cette exagération très réconfortante.

Il lui demanda des détails sur son séjour avec la Torelli.

— Vous l'avez séduite ! dit-il. Je suis sûr que c'est à vous que nous devons sa participation au concert de Londres.

— Cela fait partie de son jeu, assura Mary. Elle aime à penser qu'elle a été sauvée de la mort par une admiratrice passionnée... En fait, je me trouvais là à ce moment, c'est tout. En dehors de cela, je l'adore. Je comprends que l'on passe sur ses extravagances : au fond, elle est réellement bonne et chaleureuse. Et puis... quelle artiste !

— Je suis entièrement de votre avis. J'ai même accepté les dix pour cent de plus... Et Amsterdam?

— C'était superbe! répondit seulement Mary, embarrassée par les battements redoublés de son cœur. Sont-ils de retour en Angleterre ?

— Ils sont venus il y a une semaine. Suzanne m'a rendu visite avant de regagner le Canada. Quant à Brenner, je ne sais rien. Je ne l'ai pas vu.

— Ne devait-il pas rester pour travailler à l'opéra de Marc Bannister ?

— Si, en effet... Mais on ne sait jamais, avec ces artistes. Ils changent sans arrêt d'avis. En tout cas, un jour, on le verra apparaître. Ne serait-ce que pour prendre son courrier...

Mary dut se contenter de cela...

On ne lui permit pas de travailler beaucoup, ce premier jour. Vers le milieu de l'après-midi, son patron venait de lui proposer de rentrer chez elle quand Anthéa Warrender arriva. Elle fut visiblement contente de voir Mary, s'enquit de sa santé avec une telle gentillesse que la jeune fille n'eut aucune peine à demander soudain :

— Avez-vous eu des nouvelles de Ni... M. Brenner, depuis son retour du continent ?

— J'allais vous poser la même question, répliqua la cantatrice. L'avez-vous rencontré ?

— Non, répondit tristement Mary.

Il y eut un petit silence, rompu par Deane : si Mary ne partait pas tout de suite, elle aurait du monde dans les transports.

— Vous n'avez pas l'air encore bien solide, renchérit Anthéa. Que diriez-vous de venir passer le week-end à la maison ? Je vous promets de vous dorloter autant que Gina Torelli !

Mary repensa à la belle maison, trop pleine de souvenirs poignants.

— Ce serait avec plaisir, mais ma mère est tellement contente de m'avoir près d'elle en ce moment... Elle serait déçue de me voir partir...

— Je comprends. La mienne réagirait de la même façon, dit gentiment Anthéa. Ce sera pour une autre fois.

Après avoir déposé un léger baiser sur le crâne dégarni de Dermot Deane, elle sortit.

— Quelle fille délicieuse ! remarqua l'impresario. Trop bien pour Warrender !

— Mais il l'adore ! protesta Mary.

— Certainement, à sa manière exigeante et autoritaire. Aimeriez-vous être adorée par Oscar Warrender ?

— Sûrement pas ! s'écria Mary qui désirait être adorée par Nicolas et personne d'autre.

— Vous voyez bien... Je vous trouve un peu fatiguée et pâlotte, maintenant. Ne venez pas travailler, demain.

Mary accepta avec soulagement cette suggestion. Elle se sentait plus lasse qu'elle ne l'aurait imaginé.

En fait, elle alla se coucher dès son retour chez elle.

— Si je me sens plus forte demain, j'irai, déclara-t-elle à sa mère.

Mais elle était encore bien faible, et fut heureuse de se reposer toute une journée.

En revanche, le jour suivant, elle se réveilla en pleine forme. Elle était arrivée au tournant de sa convalescence et se sentait de nouveau elle-même.

Et elle pénétra dans le bureau d'un pas tellement vif, avec un air tellement décidé que Dermot Deane s'écria :

— Ah, je vous retrouve !

— Me voici de nouveau prête à travailler ! déclara-t-elle. Comment la journée d'hier s'est-elle passée ?

— Assez bien. Au fait, votre préféré s'est manifesté.

— Mon préféré ? répéta Mary en accrochant son manteau.

— Brenner ! Il semblait très secoué par votre accident. Il l'avait appris très récemment. Par Anthéa je suppose.

— Qu'a-t-il dit ? A., à ce sujet, je veux dire.

— Il voulait simplement savoir si vous alliez bien. Rien d'autre. Il n'est pas resté longtemps. Il a pris son courrier. Il n'y en avait d'ailleurs pas beaucoup. Juste une lettre réexpédiée par l'hôtel d'Amsterdam.

— L'Hôtel d'Amsterdam ? dit-elle d'une voix étrange qui provoqua un regard inquisiteur de l'imprésario. Et... qu'en a-t-il fait ?

— Ce que l'on fait habituellement des lettres des admirateurs, il a dû la mettre à la corbeille à papiers...

— Il a fait cela ? Vous l'avez vu ?

Deane eut l'air encore plus surpris.

— Non. Il l'a fourrée dans sa poche, si je me souviens bien. Il l'a sans doute jetée en arrivant chez lui. Quelle importance ?

— Aucune, mentit Mary avec un calme désespoir. Seulement, j'ai toujours une certaine tendresse pour les admirateurs. J'en ai fait partie moi-même...

Elle parvint à sourire et se mit au travail.

Mais elle était envahie de questions angoissantes.

Nicolas avait-il détruit ta lettre sans la lire ? Il ne pouvait pas savoir qu'elle en était l'auteur. Ou peut-être, à la seule vue de sa signature, l'avait-il déchirée...

Non. Nicolas n'était pas coléreux. La curiosité, ne fût-ce que cela, l'avait sûrement poussé à la lire ? La date lui aurait fait comprendre l'importance du message... Mais avait-elle daté sa lettre ?

Après avoir épuisé toutes les possibilités, elle en vint à la question la plus effrayante : et si ce n'était pas sa lettre?... S'il avait déjà eu la sienne et considéré que, tout étant fini, cela ne changeait rien?...

Peu après le déjeuner, Anthéa arriva à l'agence, l'air fatigué, ce qui ne lui était pas habituel.

— Dermot ! s'écria-t-elle avec un geste expressif. Je suis bien ennuyée ! Puis-je vous emprunter Mary ? Si elle y consent, évidemment.

— Sans doute. Pourquoi faire ?

— J'aimerais qu'elle aille chercher ma partition à la maison. Je l'y ai stupidement oubliée, et j'ai une importante répétition aujourd'hui.

Deane eut un mouvement en direction des placards.

— Laquelle est-ce ? Nous les avons presque toutes.

— Non, vous ne comprenez pas. Je veux la mienne. Celle qu'Oscar a annotée pour moi. Il sera furieux si je ne l'ai pas, justement aujourd'hui.

— Eh bien, laissez-le, cela ne lui fera pas de mal...

— Je vais y aller ! coupa vivement Mary.

— Vous êtes un amour ! Si vous prenez un taxi tout de suite pour la gare, vous attraperez le train de trois heures cinq. Il y a une demi-heure de train, et je téléphonerai pour qu'on vous envoie une voiture à la gare. Ma femme de chambre vous remettra la partition, à la maison.

— Pourquoi ne pas la lui envoyer avec la voiture ? suggéra Dermot, pratique,

Anthéa se tourna vers lui avec un brusque accès d'humeur.

— Oh, Dermot ! Quand cesserez-vous de vous mêler de tout ? Je sais ce que je fais.

— Désolé, désolé, ne m'en veuillez pas ! plaisanta l'impresario en levant une main protectrice.

Anthéa lui adressa un sourire plein de remords.

— Je suis désolée. J'ai été un peu agressive, non ?

— Un peu. Mais cela vous va bien... Et il est réconfortant de constater qu'Oscar n'est pas le seul Warrender à savoir ce qu'il veut !... Allez-y, Mary.

Mary obéit, ravie d'avoir l'occasion de revoir la maison où tant de choses s'étaient passées...

Tout se déroula comme prévu, et, entre la gare et la demeure des Warrender, elle put goûter à loisir la splendeur du paysage d'automne.

Lorsqu'elle arriva, Trudi l'attendait à la porte. Madame présentait à Mary toutes ses excuses, dit-elle. Elle venait de téléphoner pour dire qu'elle avait retrouvé la partition dans sa loge. Elle pria la jeune fille de bien vouloir lui pardonner de l'avoir envoyée si loin pour rien...

— Ce n'est pas grave, assura Mary. Ce sont des choses qui arrivent. De toute façon, cela me change de la routine du bureau... Et je suis heureuse d'avoir de nouveau l'occasion de voir la maison.

— Madame a insisté pour que vous preniez une tasse de thé avant de repartir. Si vous voulez entrer au studio, je vous l'apporterai. Vous retrouverez le chemin ?

Oui. Mary se le rappelait, le chemin de cette belle pièce où Nicolas avait chanté pour elle l'air superbe de l'opéra de Marc Bannister.

Le cœur plein de souvenir, Mary y pénétra. Et, à son arrivée, Nicolas se leva vivement du fauteuil où il était assis près de la fenêtre.

— Nicolas ! cria-t-elle.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il, la voix un peu rauque. Pourquoi êtes-vous venue ?

— Je ne l'aurais pas fait si j'avais su que vous y étiez ! se défendit-elle avec ardeur tant elle était avide d'expliquer la raison de sa présence. Anthéa m'a envoyée chercher une partition qu'elle croyait avoir oubliée. En fait, elle était dans sa loge... lança-t-elle, un peu incohérente.

— C'était donc un prétexte pour venir ici ?

— Dans ce cas, l'invention est d'elle, pas de moi ! répliqua Mary, les joues enflammées. Je n'avais pas besoin de vous voir... après votre lettre. Pas besoin du tout... Sauf, ajouta-t-elle après un petit silence, pour vous rendre votre bague.

Il jeta un vif coup d'œil à la main de la jeune fille.

— Vous ne la portez pas.

— Je ne l'ai jamais portée. Pas même quand... quand j'en avais le droit. Maintenant, je n'ai plus aucune raison...

A ces mots, elle porta instinctivement la main à sa gorge.

Elle avait oublié qu'il avait l'habitude d'interpréter les plus petits gestes. Il s'approcha si vivement qu'elle n'eut pas le temps de s'éloigner, et il tira seulement sur la chaîne pour sortir la bague de sa cachette.

L'anneau gisait là, sur sa paume, chaud encore de la peau de Mary.

— Pourquoi la portez-vous ? demanda-t-il, toute dureté disparue de sa voix.

Elle ne parvint pas à affronter son regard. Elle fixait le bijou qui reposait dans cette main forte, sensuelle,

— Je voulais vous la rendre, murmura-t-elle. Vraiment... J'avais seulement envie de la garder encore un peu...

— Pourquoi, chérie ? Pourquoi vouliez-vous la garder un peu ?

Le mot tendre, inattendu, lui fit perdre tout à coup son sang-froid. Elle secoua la tête, incapable de prononcer une parole... Et l'histoire se répéta de la plus étrange façon : une larme tomba sur la main de Nicolas, exactement comme le soir du concert quand elle l'avait cru en colère contre elle... Et la larme demeura là, près du diamant, absurde parente pauvre de l'autre goutte scintillante.

— Ne pleurez pas, dit-il tendrement. Ne pleurez pas, ma douce. Je n'en suis pas digne.

— Mais si ! cria-t-elle, désespérée. Vous l'êtes ! Vous êtes tout pour moi. La vedette, l'artiste merveilleux, l'homme que j'ai...

Elle s'interrompit soudain, la main sur les lèvres.

— Dites-le encore, la pressa-t-il en la serrant dans ses bras.

— La vedette, l'artiste merveilleux ? demanda-t-elle avec un sourire tremblant.

— Non. La phrase que vous n'avez pas terminée.

— L'homme que j'aime, répéta lentement Mary, savourant chaque syllabe, tandis qu'elle se mettait sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Je vous aime, Nicolas. J'ai été stupide, indigne, méchante...

— Ne dites pas cela ! interrompit-il avec une sorte de colère. C'est faux. Comme sont fausses ces horribles choses que je vous ai écrites...

— Certaines étaient vraies, mur mura-t-elle.

— Aucune ! protesta-t-il. Quand j'ai reçu *votre* lettre...

— Nicolas ! Vous l'avez eue, finalement ?

— Hier seulement. Beaucoup trop tard. Et chacune de vos phrases tendres et généreuses étaient un reproche. C'était tellement différent de ce que je vous avais écrit... Comment pourriez-vous me pardonner?

— Le plus facilement du monde. Si vous me pardonnez aussi.

Il l'attira sur un canapé.

— Venez, chérie. Asseyez vous près de moi, dit-il en détachant la chaîne du cou de Mary pour en libérer la bague. Puis-je la mettre à sa vraie place ?

Il prit la main gauche de la jeune fille.

— Si vous êtes sûr... absolument sûr...

— De quoi, mon amour ?

— Sûr que vous pourrez me faire confiance, que je serai à l'avenir généreuse, sensée, compréhensive: Et plus jamais, jamais, jalouse et déraisonnable.

— Ce n'est pas moi qui ai besoin d'être rassuré, Mary, dit-il en glissant le bijou à son annulaire. Etes- vous certaine de vouloir pour époux un imprévisible et caractériel chanteur d'opéra ?

— C'est vous que je veux, fit doucement Mary. C'est tout et c'est très simple, comme toutes les grandes vérités.

— Je ne le mérite pas, murmura-t-il humblement. En tous cas, je ne le crois pas ! ajouta-t-il avec un retour de cet humour qui avait toujours plu à Mary.

— Evidemment, vous le méritez! répliqua-t-elle. Sinon, je ne mérite pas non plus mon bonheur. Nous avons tous deux commis des erreurs, Nicolas chéri. Laissons reproches et remords s'annuler...

— Ce qui veut dire : laissons le passé enterrer le passé, dit-il en souriant. C'est l'avenir qui importe, et il nous appartient, Mary...

Il regardait au-delà d'elle avec une expression d'infinie tranquillité. Et, à ce moment-là, elle sut qu'il avait enfin dit adieu à son passé malheureux... *senza rattcor*.

L'INACCESSIBLE ÉTOILE

Mary Burchell

Passionnée de musique, Mary est ravie de son tout nouveau poste de secrétaire auprès du célèbre imprésario Dermot Deane.

Sa première mission consiste à s'occuper de l'une de ses idoles: le brillant ténor Nicolas Brenner, qui se sent responsable de la mort de son épouse. Est-ce ce qui le rend si amer ? Seule Mary sait le faire rire...

Pourtant, elle est un peu perdue, dans cet univers irréel, où les feux de la rampe cachent souvent d'immenses détresses.

Que deviendrait-elle sans l'amicale intervention de la divine Anthéa Warrender?

80.8 57 252 70

KHW5 f5SQ 0